BATAILLES & BLINDÉS

BATAILLES & BLINDÉS

ISSN 1950-8751

HISTOIRE DE LA GUERRE MECANISEE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°27

HORS SÉRIE

DES ARDENNES À BERLIN

RÉCIT & TÉMOIGNAGES

L'EFFONDREMENT DU REICH

sommaire

CHAPITRE 1 — LA FORTERESSE ASSIÉGÉE — P.04

ANNEXE 1 — LES UNITÉS BLINDÉES DE LA DERNIÈRE CHANCE — P.17

CHAPITRE 2 — PREMIERS COMBATS AUX FRONTIERES — P.28

ANNEXE 2 — AU COMBAT À HATTEN, JANVIER 1945 — P.41

Batailles & Blindés hors-série n°27
Mai - Juin 2015

Par Christophe Dutrône
Profils M. Filipiuk

ISSN : 1950-8751

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
3 120, route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence - France
SARL au capital de 40 000 euros
RCS de Marseille 422 047 118

www.caraktere.com

Rédaction : redaction@caraktere.com
Service Commercial : 04 42 21 06 76
Télécopie : 09 70 63 19 99
contact@caraktere.com

Commission paritaire : 0415 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication
et rédacteur en chef : Yannis Kadari
Secrétaire de rédaction : Yann Mahé
Correctrice : Béatrice Watellier
Direction artistique : Alexis Gola
Infographie :
Malgosia Mioduszewska, Aurélien Ricard,
Nicolas Bélivier, Valérie Deraze

Relations clients : Élizabeth Teuma Lena

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B-1070 Bruxelles – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Aubin Imprimeur

CHAPITRE 3 — LA CARAPACE SE FISSURE — P.48
ANNEXE 3 — TÉMOIGNAGES — P.70
CHAPITRE 4 — LE DERNIER ACTE — P.76
ANNEXE 4 — TÉMOIGNAGES — P.92
ANNEXE 5 — LES DERNIERS GUERRIERS — P.108

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

CHAPITRE 1

LA FORTERESSE ASSIÉGÉE

CHAPITRE 1

LA FORTERESSE ASSIÉGÉE

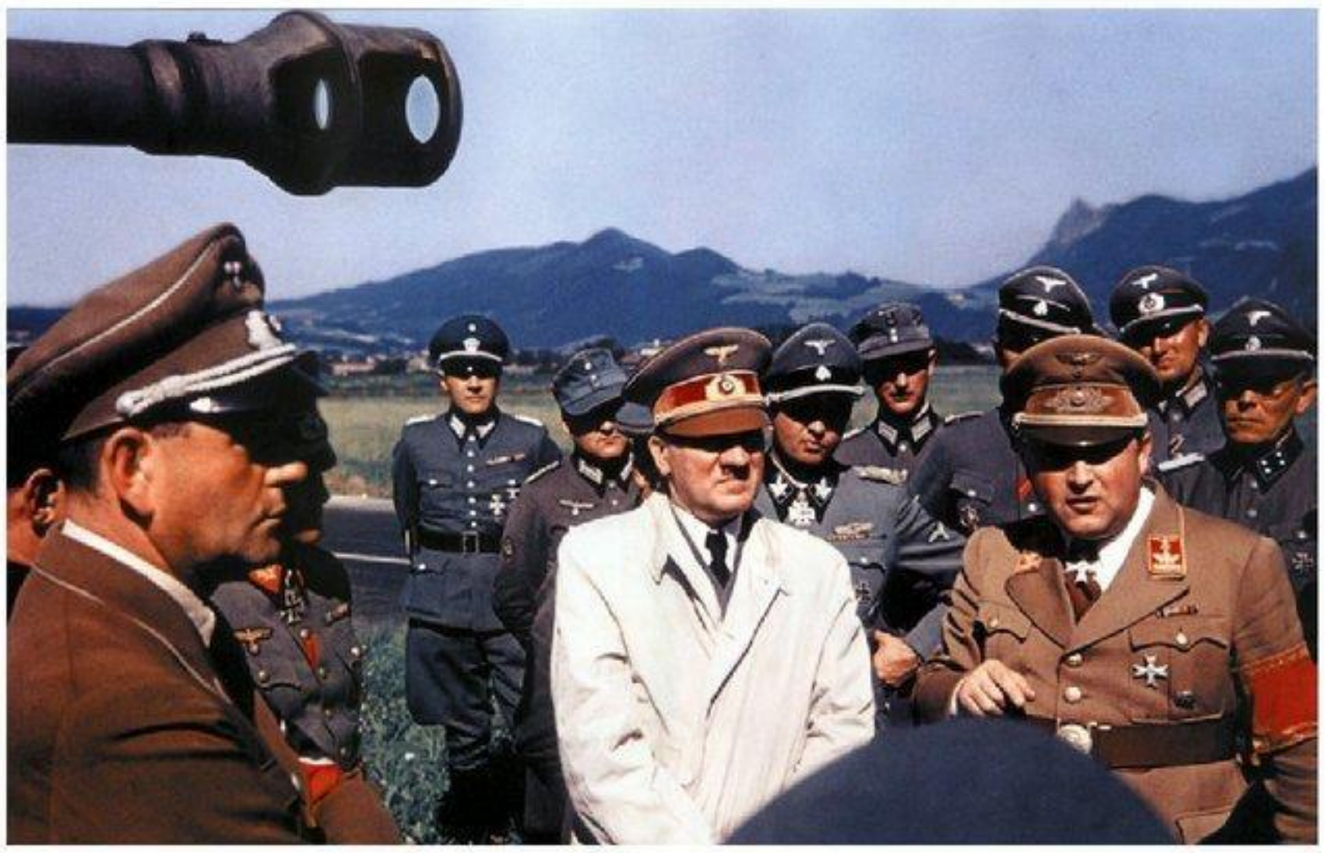
À l'automne 1944, la Seconde Guerre mondiale entre dans sa dernière phase. La victoire des Alliés en Normandie au cours de l'été 1944, qui consacre le succès de l'invasion des forces anglo-saxonnes en Europe, apparaît comme le signe annonciateur d'un effondrement prochain de la domination nazie sur le continent. La réussite du débarquement mené sur les côtes françaises au cours du mois de juin est à mettre en relation, sur le front de l'Est, avec celle de l'opération « Bagration » conduite par les Soviétiques, qui a vu, en l'espace de deux mois, l'Armée rouge reconquérir la Biélorussie et rétablir les frontières soviétiques antérieures au 22 juin 1941. Dans le sud de l'Europe, en Italie, après la percée du front allemand dans le Garigliano, au cours de laquelle les troupes françaises ont joué un rôle de tout premier plan, les Allemands ont dû abandonner Rome aux Alliés au début du mois de juin 1944 pour tenter de rétablir une nouvelle ligne de défense en Toscane. Les échecs successifs subis par la *Wehrmacht* sur l'ensemble du territoire européen vont de pair avec l'impuissance croissante qui frappe la *Luftwaffe*, laquelle se montre incapable de s'opposer efficacement aux raids de l'aviation anglo-saxonne qui dévastent chaque jour le territoire de l'Allemagne.

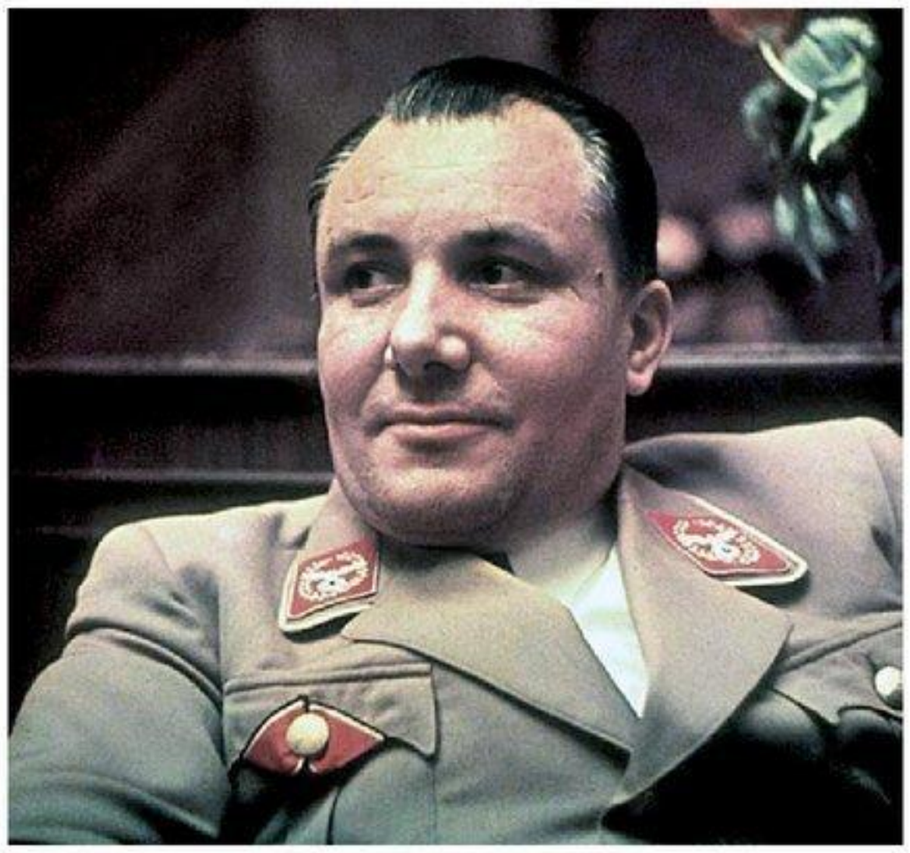
◀ Un char Panther *Ausf. G* a pris position à côté d'une maison en ruines dans la région de Memel, territoire lituanien annexé par le *Reich* en mars 1939.
© ECPAD/France/Fonds Seconde guerre mondiale

UNE ALLEMAGNE EN PROIE À L'INQUIÉTUDE

Dans ce contexte général, la population du *III. Reich* – qui se voit menacé sur tous les fronts, sur terre et dans les airs – est gagnée par une inquiétude croissante. L'impunité dont bénéficie l'aviation alliée face à une *Luftwaffe* clouée au sol par le manque d'essence, la menace de voir déferler les Soviétiques en Prusse-Orientale, les annonces permanentes de décès des soldats tombés au front ont pour effet de plonger le pays dans une profonde dépression morale qui développe un climat d'angoisse généralisée chez les civils. Pour autant, l'ensemble du pays continue à faire bloc autour du parti nazi, et les rares individus qui ont une vision critique du régime ne s'expriment qu'entre personnes de confiance. Au sein de l'appareil d'État, c'est une même attitude qui prévaut. Le *Führer* Adolf Hitler, porté au rang d'icône, bénéficie d'un soutien indéfectible des membres de l'élite du régime. Cette apparence de cohésion générale est néanmoins teintée d'une atmosphère de rivalité entre dignitaires nationaux-socialistes. Le chef de la *Luftwaffe*, le *Reichsmarschall* Hermann Göring, qui fait toujours officiellement figure de dauphin du *Führer*, se trouve en réalité en défaveur auprès de celui-ci, lequel lui reproche l'incapacité de l'aviation à protéger les grandes villes allemandes des destructions infligées par les raids aériens massifs des Alliés.

▼ Un bombardier quadrimoteur américain B-24 Liberator largue sa cargaison de bombes et un fumigène censé marquer la cible pour les *boxes* suivants lors d'un raid sur une ville allemande. En 1945, l'industrie du *Reich*, écrasée sous les bombes, n'est plus capable de réitérer ses belles performances de l'année précédente.
US Nara





▲ Hitler inspecte des nouveaux matériels en 1943-44, en compagnie d'Albert Speer (à gauche), son efficace ministre du *Reich* pour l'Armement et les Munitions, et de Karl-Otto Saur (à droite), secrétaire d'État au même ministère et plus particulièrement responsable de la production des chasseurs à réaction de la *Luftwaffe*. - DR

◥ Éminence grise parmi les plus énigmatiques du *III. Reich*, Martin Bormann, chef de la chancellerie du parti, a considérablement accru ses pouvoirs, au point de contrôler des pans entiers de la société et de l'industrie allemandes, ainsi que certains secteurs de l'armée (*Volkssturm* notamment). - DR

Le ministre des Affaires étrangères, Joachim von Ribbentrop, connaît un sort similaire : sa vision des relations internationales tout comme ses choix en matière de politique extérieure s'étant révélés funestes, son ministère étant devenue inutile du fait de la tournure prise par la guerre, il connaît désormais le discrédit et se trouve relégué à un rôle subalterne. L'affaiblissement de l'influence de ces caciques du régime va de pair avec l'émergence de trois figures demeurées jusqu'alors un peu en retrait du devant de la scène. La première de ces personnalités est Martin Bormann, homme de confiance d'Adolf Hitler qui s'est hissé discrètement au rang de chef de la chancellerie du Parti et de « secrétaire du *Führer* » et qui règne désormais sur l'administration du *Reich*. À ses côtés figure également le *Reichsführer-SS* Heinrich Himmler, qui cumule les fonctions de chef de la *SS*, de chef de la police, de ministre de l'Intérieur et qui concentre aussi entre ses mains le processus d'extermination des Juifs. Figurant de longue date parmi les « barons » du régime, il a profité de l'attentat raté du 20 juillet 1944 contre Hitler pour poursuivre, et même accélérer, l'instauration de son emprise sur une armée régulière hostile à la *SS* depuis le début de la guerre [1]. La dernière de ces personnalités est le ministre de la Propagande, Joseph Goebbels, qui, bénéficiant également de la fidélité absolue dont il a fait preuve lors du complot raté du 20 juillet contre le *Führer*, s'est vu accorder le poste de ministre de l'Effort de guerre. Avec le soutien du ministre de l'Armement et de la Production de guerre Albert Speer, Goebbels s'est lancé dans la mise en place d'une politique de « guerre totale » visant à mobiliser toutes les ressources humaines contrôlées par l'Allemagne pour optimiser l'organisation de la main-d'œuvre et obtenir la mise à disposition de nouveaux soldats.

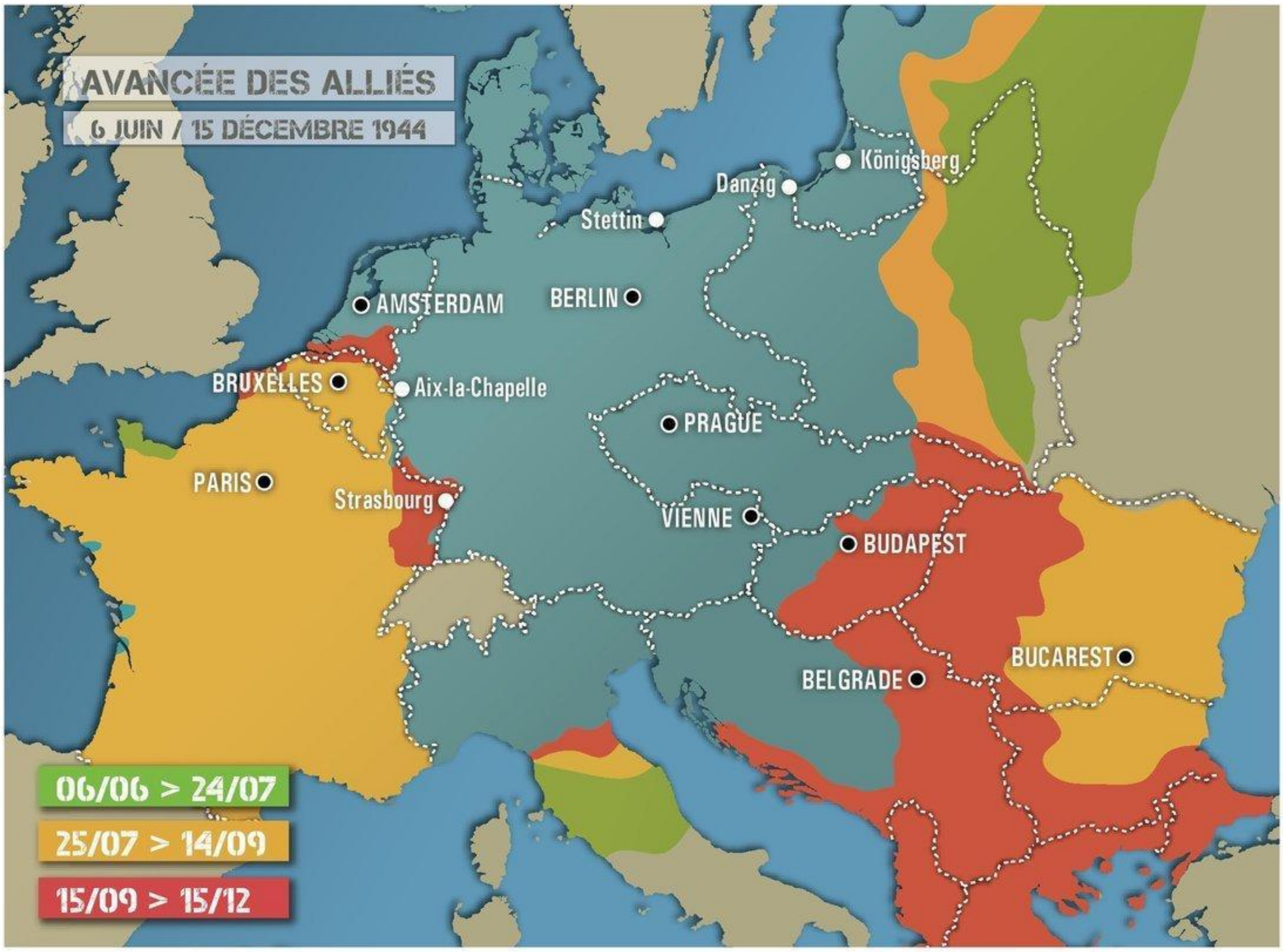
[1] La *Wehrmacht* voit dans la *Waffen-SS* une force concurrente et politisée. Elle s'est efforcée d'en limiter le développement en obtenant, en 1940, que cette dernière ne puisse plus engager de nouveaux soldats sur le territoire du *Reich*, réduisant l'afflux de nouvelles recrues à l'enrôlement des minorités allemandes des pays occupés et au recrutement de volontaires étrangers. Fin juillet 1944, Himmler a remporté une victoire significative en obtenant d'Adolf Hitler que lui soit confiée la mainmise idéologique sur l'*Ersatzheer* (l'armée de l'intérieur chargée d'assurer l'instruction des recrues et la gestion militaire des affaires administratives sur le sol allemand).

▶ Hermann Göring, en des temps nettement moins glorieux qu'aux plus belles heures de l'ascension du parti ou de celles du « Blitzkrieg ». Tombé en disgrâce après une série de revers de sa *Luftwaffe* (bataille d'Angleterre, Stalingrad, défense du *Reich*, « Bodenplatte »), l'homme a perdu le plus clair de son influence en 1945. - US Nara

UN AVENIR MILITAIRE TRÈS COMPROMIS

Dans ce contexte moral et politique, la question portant sur la manière de conduire la guerre, ou tout du moins de chercher une issue favorable pour l'Allemagne, prend toute son acuité. Au terme de l'été 1944, sauf à croire en un miracle peu plausible, il apparaît à tous les Allemands que les projets d'un grand empire germanique s'étendant depuis l'Atlantique à l'Oural et descendant jusqu'en Méditerranée sont à reléguer au rayon des rêves de grandeur impossibles à concrétiser. Sur un plan strictement réaliste, c'est désormais la défense des frontières d'une Allemagne assiégée qui prévaut sur un plan à la fois stratégique et tactique. Contraint de prendre des décisions adaptées aux réalités du terrain, le Haut commandement allemand doit aussi composer avec Hitler. Ce dernier, qui allie un optimisme forcené – communicatif en certaines occasions – à une absence totale de lucidité, interfère en permanence dans la conduite des opérations. Imposant des décisions le plus souvent contestables, voire aberrantes, le maître du *III. Reich* constitue un obstacle difficile à gérer pour les généraux chargés de mener la bataille. À défaut d'alternative, l'état-major allemand n'a d'autre choix que d'espérer « durer » en sanctuarisant les frontières du pays afin de gagner le temps nécessaire à la mise au point d'hypothétiques « armes miracles » susceptibles d'inverser le cours de la guerre. Cette option est cependant loin de faire l'unanimité parmi le corps des généraux qui, bénéficiant d'une vision d'ensemble de la situation, estiment, pour la plupart d'entre eux, la guerre comme perdue et sont partisans d'un armistice qui, comme en 1918, préserverait le territoire national de destructions inévitables liées aux combats. Ils se heurtent en cela à l'opinion de l'immense majorité des Allemands qui, patriotes, restent fidèles à Adolf Hitler, lequel est regardé comme l'unique rempart face à la menace bolchevique. Ce soutien populaire au *Führer* est d'autant plus fort que celui-ci vient d'échapper à une tentative d'attentat et que la répression qui s'en est suivie a été féroce envers les individus suspectés d'être des opposants au régime…

▲ Sous les yeux du chef d'état-major de la *Heer* Heinz Guderian, Hitler décore un général de la *Luftwaffe*. Malgré l'arrivée de l'ennemi aux portes du *Reich*, le peuple allemand croit encore en son *Führer*. US Nara



L'ILLUSION DES " ARMES MIRACLES "

La thématique de ces armes, développée à grand renfort de publicité par le régime depuis des mois, n'est pas nouvelle. Dans le courant de l'année 1942, devant l'évidence d'une impossibilité à vaincre rapidement l'Union soviétique et dans la perspective d'une confrontation inéluctable du point de vue économique avec la très puissante industrie de guerre des États-Unis, le projet de développer des armes nouvelles d'une puissance inégalée jusqu'alors – les « armes miracles » ou *Wunderwaffen* – a commencé à se faire jour comme une échappatoire dans les hautes sphères du *III. Reich*. Au cours de l'année 1944, la succession des revers militaires subis par l'Allemagne a conduit le ministre de la Propagande, Joseph Goebbels, à utiliser le thème des armes miracles pour tenter d'insuffler une nouvelle dynamique à la population du pays, dont le moral tend à être vacillant.

▲ Le Sturmtiger, conçu pour détruire les immeubles en combat urbain, est l'une des armes miracles déployées par les Allemands durant la dernière année de la guerre. Plusieurs exemplaires doivent notamment être engagés dans les Ardennes, en prévision des combats de rues à Bruxelles et Anvers qui ne se concrétiseront pas... US Nara

▼ Belle vue d'un grenadier testant le formidable *Sturmgewehr 44* muni de la lunette de visée ZF4. Sur les 4 millions d'exemplaires prévus, seulement 424 000 seront produits et à peine plus de 200 000 distribués. - DR

Décrites abondamment au travers des actualités cinématographiques, les reportages radiophoniques et les articles de presse, ces armes révolutionnaires sont censées, du fait d'une puissance supposée être extraordinaire et novatrice, permettre aux armées allemandes de reprendre l'initiative partout où elles l'ont perdue et, ce faisant, de retourner le cours de la guerre en faveur du *Reich*. Si la plupart des recherches menées par les scientifiques, les inventeurs et les ingénieurs de l'industrie de guerre allemande, exposées au grand public dans les années d'après-guerre, se sont finalement révélées comme relevant du domaine de la chimère, un certain nombre d'entre elles ont cependant pu voir le jour au cours des derniers mois du conflit. À la veille de l'invasion de l'Allemagne par les Alliés, les plus célèbres des *Wunderwaffen* sont sans aucun conteste la bombe volante V1 et la fusée V2, le chasseur à réaction Messerschmitt Me 262, ainsi que le fusil d'assaut modèle 1944.

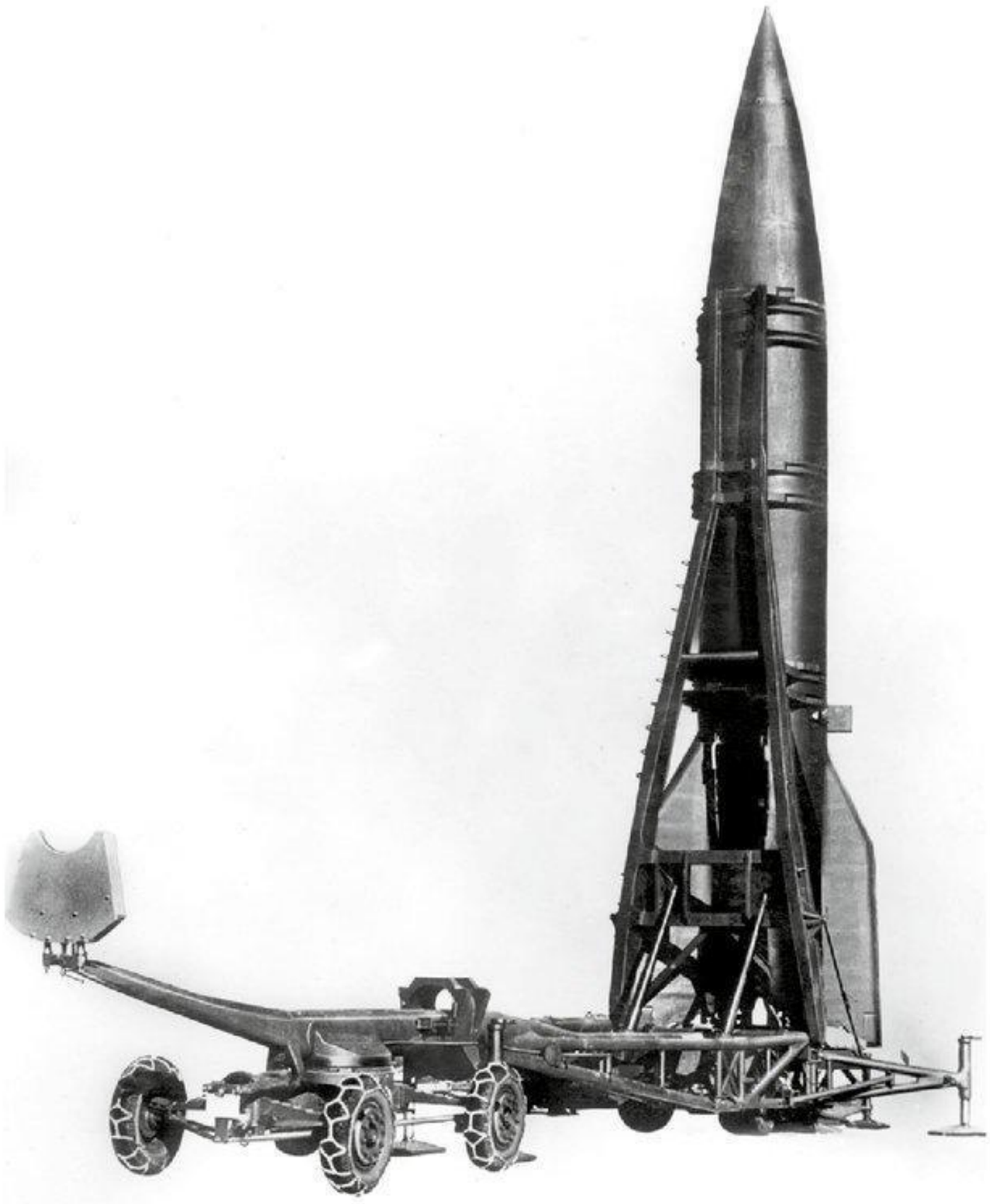
LE RÔLE NÉFASTE D'ADOLF HITLER

Il apparaît, de manière totalement paradoxale, que l'un des freins déterminants dans la mise au point de ces technologies nouvelles aura été Adolf Hitler en personne qui, par ses interventions systématiques et intempestives dans les programmes d'armement au cours des premières années du conflit, a joué un rôle néfaste dans le développement de matériels nouveaux qui auraient effectivement pu influer sur le cours de la Seconde Guerre mondiale. Le *Führer*, influencé par la vision qu'il a eu des combats de la Grande Guerre, au cours de laquelle l'usage du fusil d'infanterie et des blindés avait profondément marqué son esprit, a pesé de tout son poids dans l'orientation des travaux menés par les organismes de recherche et de prospective du *III. Reich*. Il s'est opposé à des projets pionniers, comme celui portant sur la mise au point du MP43, qui a finalement débouché sur la mise en service

▲ Le *Panzer VIII* Maus, souvent décrit comme un inutile gaspillage de ressources, répond pourtant au besoin de la *Panzerwaffe* de disposer d'un engin apte à constituer un môle défensif pouvant engager les chars ennemis à très longue distance sur des espaces ouverts. - DR

du fusil d'assaut *Sturmgewehr 44* [2], tout comme il a obligé les industriels à distraire une partie de leurs capacités d'étude sur des projets inadaptés, tel celui du char de 100 tonnes *Panzer VIII* Maus. Alors que les scientifiques allemands travaillaient déjà, depuis la fin des années 1930, avec succès sur la fission de l'atome, il a fallu attendre 1942 pour qu'Hitler s'intéresse à la conception d'une bombe atomique. Découvrant à cette occasion que la mise au point d'un engin de cette nature nécessiterait deux à trois années d'études avant de pouvoir déboucher sur un premier résultat, il a jugé ce délai trop long et a préféré abandonner ce projet à l'été 1943, avec pour conséquence le gaspillage des stocks d'uranium détenus par l'Allemagne, qui furent utilisés en définitive pour fabriquer des munitions à noyau dur. Dans le domaine des missiles balistiques, l'intérêt du chancelier du *Reich* pour la fusée V2 n'a pas été exempt de répercussions. Emballé par l'idée folle de pouvoir frapper la Grande-Bretagne et les États-Unis à distance, il a exigé, à partir de la fin du mois juillet de 1943, que l'essentiel des efforts de recherches menées en matière d'armements nouveaux soit consacré à ces fusées, fixant un objectif de production totalement irréaliste de 900 exemplaires par mois. En agissant de cette manière, il a orienté d'un point de vue stratégique l'effort industriel consenti vers un programme en définitive inutile, car n'étant pas de nature à pouvoir s'opposer aux bombardements massifs des Alliés frappant le territoire allemand. Plus grave encore, si on en croit Albert Speer, il a empêché de développer le programme des fusées antiaériennes « Wasserfall » qui aurait pu être en mesure de permettre de lutter efficacement contre les offensives aériennes anglo-saxonnes.

▼ Le V2 est l'« arme miracle » dans laquelle le *Reich* place le plus d'espoirs, mais son efficacité réelle est toute relative. - US Air Force National Museum



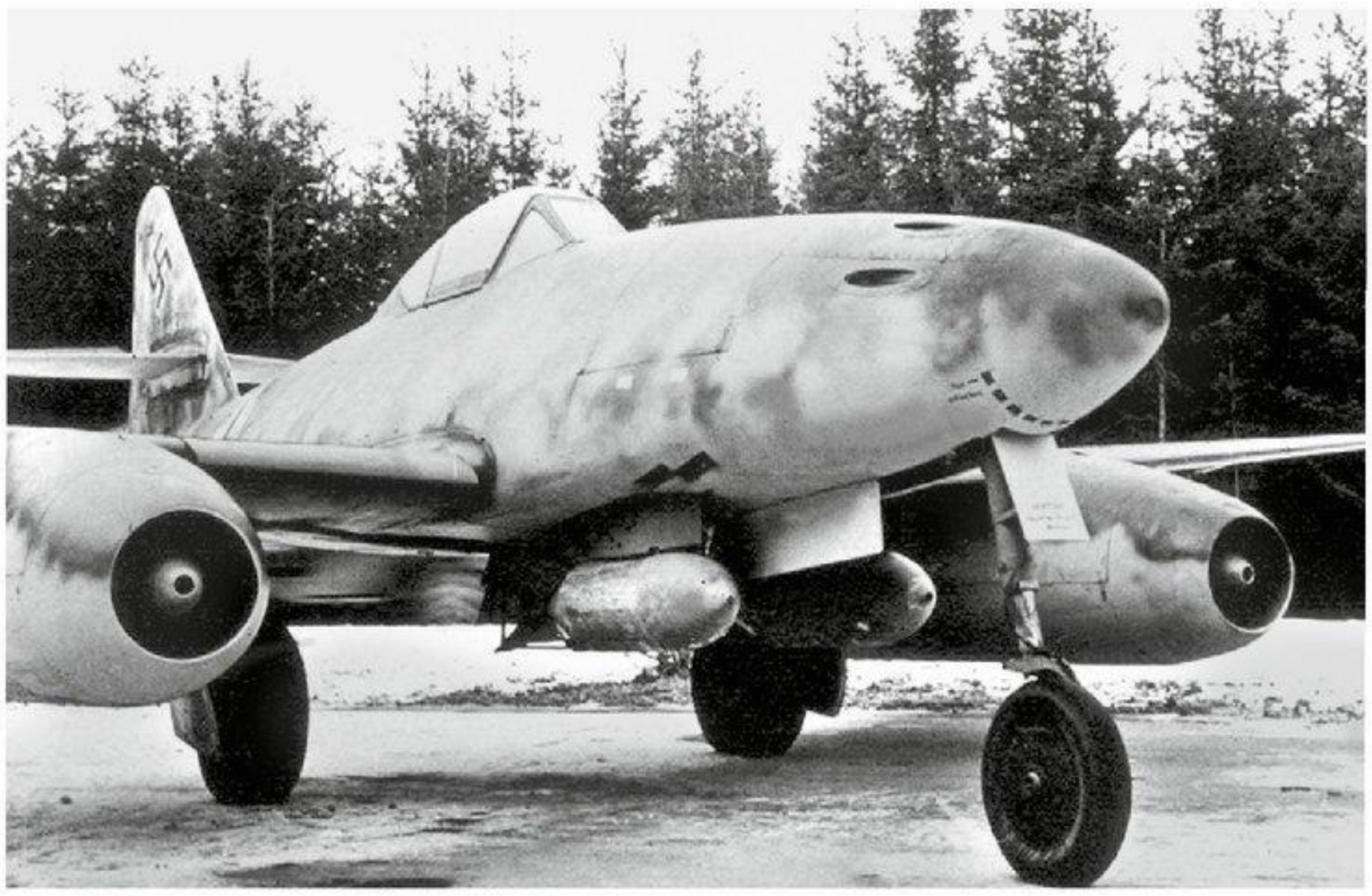
[2] Le *Sturmgewehr 44* figure probablement parmi les armes les plus novatrices conçues par le *III. Reich* à avoir été réellement mises en service, avec les fusées V1 et V2, ainsi que l'avion à réaction Me 262. Distribué en quantité importante au cours des derniers mois de la guerre, il a servi de modèle aux Soviétiques pour concevoir, dans les années d'après-guerre, l'ergonomie du légendaire fusil d'assaut AK-47 Kalachnikov (les deux armes diffèrent par leur mécanisme).

DES OCCASIONS TECHNOLOGIQUES MANQUÉES

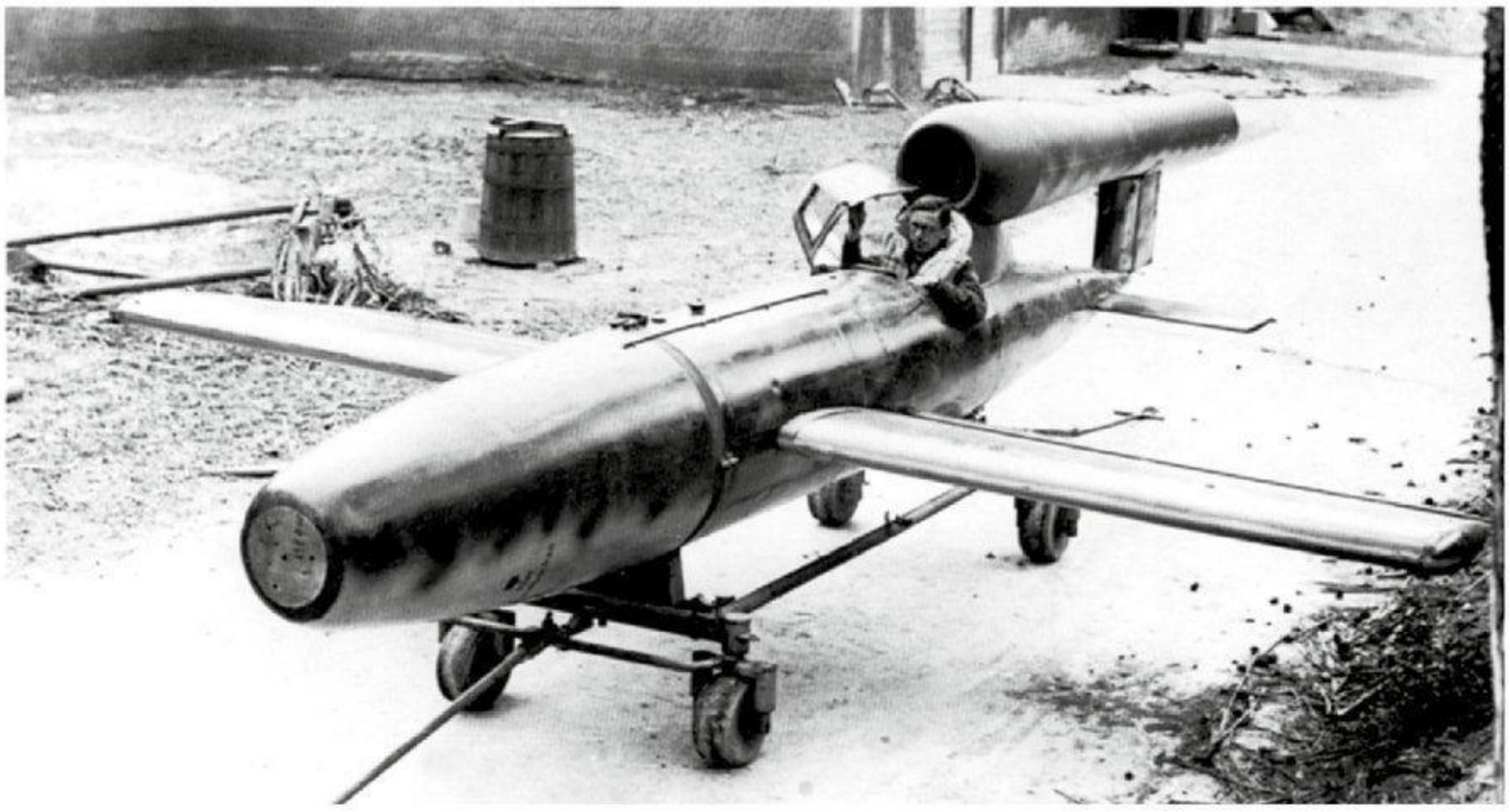
Ce type d'interférences dans la mise au point des programmes d'armement se retrouve également dans l'élaboration du premier avion à réaction de la *Luftwaffe*. Dès 1941, les usines Heinkel à Rostock avaient créé les premiers propulseurs à réaction, permettant d'entrevoir la perspective d'une motorisation révolutionnaire pour l'aviation. Alors que les travaux devant aboutir à la conception du Messerschmitt Me 262 battaient leur plein, Hitler, qui ne croyait pas à ce projet, a ordonné d'y mettre un terme en septembre 1943. Il a fallu finalement attendre le début de l'année 1944 pour que le développement de cet appareil révolutionnaire, partiellement mis en sommeil, soit relancé sur son ordre exprès après que celui-ci a découvert dans la presse d'Outre-Manche que la Grande-Bretagne était en passe de mettre en service un appareil de nature similaire (le Gloster Meteor). Persévérant dans ses interventions, le chancelier du *Reich* a de nouveau parasité le travail des équipes d'ingénieurs aéronautiques en exigeant que le futur appareil à réaction soit détourné de sa vocation initiale – l'interception – pour être transformé en bombardier. Ce changement d'orientation a causé un retard supplémentaire dans la mise en service de ce nouveau matériel, dont les premiers exemplaires ne sont finalement opérationnels qu'à partir du mois d'octobre 1944, c'est-à-dire bien trop tard pour s'opposer efficacement à l'action des bombardiers qui ravagent le potentiel militaire industriel allemand. En cette fin d'année 1944, les armes miracles, qui avaient suscité une certaine vague d'espoir au sein de la population, commencent à revêtir une indéniable désillusion et à devenir un sujet de raillerie dans les milieux les moins enclins à croire aveuglément en la propagande ; alors que le peuple allemand espérait son salut dans l'avènement des *Wunderwaffen*, les derniers hommes qui sont mobilisés à l'approche de l'hiver pour défendre le territoire du *III. Reich* au sein du *Volkssturm* se retrouvent à percevoir un simple armement d'infanterie, généralement très hétéroclite, voire antédiluvien, en lieu et place de celui futuriste qui leur avait été vanté quelques mois plus tôt par les services du Dr Goebbels.

TENIR LE PAYS POUR POURSUIVRE LA LUTTE

Pour l'*Ersatzheer* (ou armée de l'intérieur), dont une fraction des responsables a participé, à divers degrés, au complot visant à assassiner Adolf Hitler le 20 juillet 1944, la fin de l'été est marquée par une reprise en main idéologique, dont une des mesures particulièrement symboliques est l'adoption du salut nazi en remplacement du traditionnel salut militaire. La tâche visant à réinsuffler l'idéal national-socialiste au sein de la caste des officiers d'état-major tout comme du reste de l'armée a été confiée au *Generaloberst* Guderian, spécialiste de l'Arme blindée et l'un des grands artisans de la victoire en France en 1940. Ce dernier, promu chef d'état-major de la *Wehrmacht*, bénéficie pour l'accomplissement de cette mission de première importance d'un véritable corps comparable à celui des commissaires politiques existant au sein de l'Armée rouge. Ce corps, créé début 1944, est désigné comme celui des officiers-instructeurs nationaux-socialistes (ou *Nationalsozialistischer Führungsoffizier*). Leur rôle est de prendre en charge idéologiquement les soldats, selon les modalités de contrôle des consciences en vigueur chez les Soviétiques. Le *Landser*, qui n'a d'autre choix que de se plier à la discipline qui lui est imposée, n'en reste pas moins parfaitement lucide quant au caractère hypothétique d'une victoire finale. Conscient de l'évidence de la supériorité numérique et matérielle des Alliés, le combattant allemand sait qu'il n'a



▲ Le Me 262 Schwalbe, ici dans sa configuration chasseur-bombardier. Le retard induit par la décision d'Hitler de détourner ce jet de chasse de sa vocation initiale est en réalité inférieur à celui entraîné par les problèmes de conception des moteurs Junkers Jumo 004B. - DR



▶ Illustration du désespoir habitant certains responsables nazis, le Reichenberg, ce V1 bourré d'explosif et piloté, imaginé par le *SS* Otto Skorzeny et la pilote d'essai Hannah Reitsch. Cet engin suicide ne sera jamais utilisé au combat. - US Nara

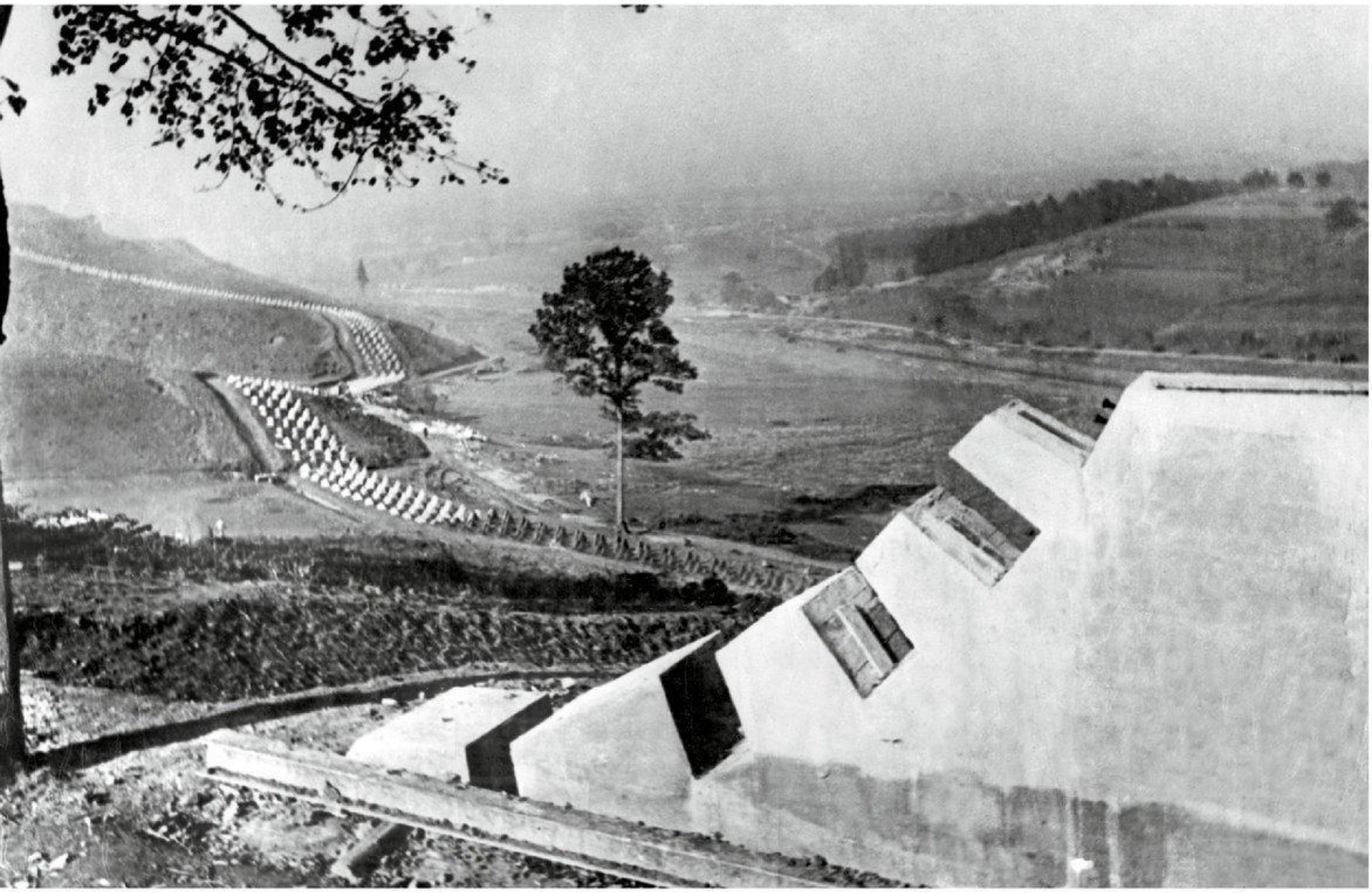
d'autre alternative que de lutter, en cet automne 1944, jusqu'à bout s'il espère encore pouvoir préserver l'Allemagne d'un désastre total.

UNE IMPRÉPARATION INQUIÉTANTE

Sur le territoire français, l'effondrement définitif du front normand à la mi-août 1944, conjugué au débarquement des troupes franco-américaines en Provence, a entraîné celui du dispositif stratégique défensif allemand sur le front Ouest. Menacée d'être prise en tenaille, la *Wehrmacht* n'a eu d'autre alternative que d'ordonner la retraite générale. De la seconde quinzaine d'août jusqu'à la fin du mois de septembre, toutes les unités de l'Armée allemande ont été contraintes de se replier en toute hâte en direction du *Westwall* – la vieille ligne « Siegfried » de la « drôle de guerre » de l'hiver 1939-40 – pour s'y rétablir et s'efforcer d'y édifier une nouvelle ligne de défense.Lancés à leurs trousses, les Alliés anglo-saxons, placés sous le commandement du général américain Dwight Eisenhower, ont fait le choix de porter leur effort principal en direction de la Sarre et de la Ruhr, les deux grands bassins industriels de l'ouest du *Reich*, indispensables à l'industrie de guerre allemande. L'approche par les armées britanniques, canadiennes et américaines de la frontière séparant la Belgique du sol allemand a occasionné un mouvement de panique, dont la conséquence a été l'évacuation précipitée de la population d'Aix-la-Chapelle, ancienne capitale de Charlemagne et du Saint-Empire romain germanique. Entre le 11 et le 13 septembre, 25 000 individus, au premier rang desquels figuraient les édiles de la ville, la police et les fonctionnaires du parti, se sont ainsi enfuis dans un désordre indescriptible rappelant l'exode français de juin 1940. Il a fallu attendre 48 heures avant que la *Wehrmacht* puisse reprendre en main la situation et qu'un terme soit mis à ce mouvement désordonné.

▲ Des *Waffen-SS* flamands de la *27. SS-Freiwilligen-Grenadier-Division* « Langemarck » montent en ligne sur le front de Poméranie en janvier ou février 1945. - NAC

▼ La ligne « Siegfried » n'est en réalité guère plus qu'un feu de paille, incapable d'entraver l'avance des Alliés anglo-saxons. - US Nara



Cet épisode, qui illustre l'absence totale de préparation de l'administration nazie dans l'organisation de la défense du pays, révèle également le fossé qui se dessine entre une armée au professionnalisme bien rodé, malgré un état d'usure avancé, et des responsables nationaux-socialistes exhortant à se battre sans esprit de recul sans avoir préparé ni anticipé les combats à venir. Scandalisé par l'impéritie dont fait preuve l'appareil du parti dans l'organisation de la défense du pays, le soldat allemand voit aussi son moral fléchir à la vue des civils jetés sur les routes, s'inquiétant du sort qui sera celui de sa famille.

INSUFFLER UN NOUVEL ÉLAN

Au terme de l'affrontement généralisé qui s'est déroulé au cours de l'été 1944, la *Wehrmacht*, qui a subi la perte de près de plus de 35 0000 hommes en Normandie, se trouve réduite sur le front Ouest à environ 540 000 combattants. L'état de l'ensemble des forces armées allemandes y est contrasté à cette date : des quantités importantes de blindés et d'avions ont été également perdues, mais un certain nombre de points positifs subsistent, comme l'existence d'organes de commandement encore intacts et l'avantage logistique représenté par le rétrécissement des lignes de communication consécutif à la retraite opérée sur la quasi-totalité du territoire français. Afin de reprendre en main la troupe, dont le moral a été inévitablement atteint par la déroute, les directives les plus sévères ont été dictées par le *Generalfeldmarschall* Keitel, commandant en chef des armées, afin de permettre de sanctionner sans pitié toute manifestation de faiblesse chez les soldats allemands.
Faisant suite aux atermoiements d'Aix-la-Chapelle, Hitler a fait savoir, le 16 septembre, qu'il exigerait désormais que chaque parcelle

▲ Belle vue de *Tank Destroyers* M10 américains au combat dans les rues d'Aix-la-Chapelle. La chute de la ville, cité dans laquelle se faisaient sacrer les empereurs du Saint-Empire romain germanique, porte un rude coup au moral de la population allemande. La gestion de la bataille, par les militaires et les autorités nazies est en outre catastrophique. - US Nara

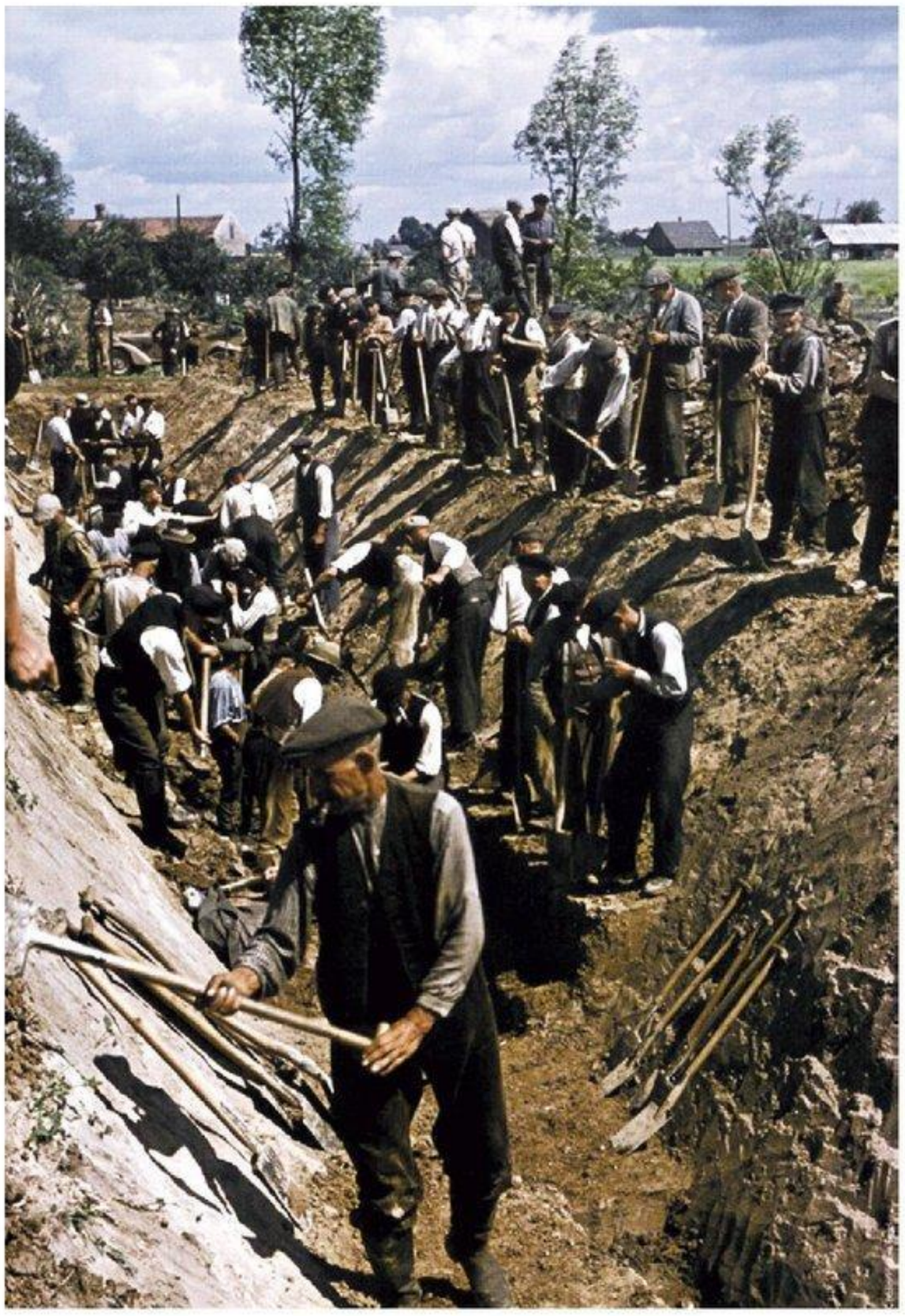
▶ et ◥ Deux photos montrant des engins (Panther et *Sd.Kfz. 251*) de la *5. Panzer-Division* contre-attaquant au cours de l'hiver 1944-45 dans le district de Kattenau, en Prusse-Orientale. - DR

LA FORTERESSE ASSIÉGÉE

du territoire national soit défendue sans esprit de recul, avec une énergie fanatique. Chaque bâtiment situé sur le sol allemand devra être considéré à l'égal d'un bunker dont les occupants devront résister pour contenir l'ennemi ou se faire tuer sur place. Dans cette perspective jusqu'au-boutiste, décision a été prise par Guderian de faire ériger en hâte sur la frontière orientale du *Reich* un profond et vaste réseau défensif englobant des grandes agglomérations, élevées au rang de camps retranchés – les *Festungen* – et destinées à servir d'appui en tant que môles défensifs qu'il conviendra de conserver quel qu'en soit le coût.

Sur le front intérieur, pour reconstituer les très lourdes pertes matérielles subies au cours des derniers mois de combat, les cadences de production sont désormais portées à des niveaux inégalés jusqu'alors. Pour ce faire, les ouvriers qui ne sont pas appelés à servir sous les drapeaux sont soumis à des semaines de travail hebdomadaire de 60 heures, tandis que les femmes doivent en accomplir 48 pour une durée identique. L'effort de guerre se traduit également par une mobilisation accrue des hommes afin de combler les immenses pertes militaires du printemps et de l'été. Les services ferroviaires de la *Reichsbahn*, de même que ceux de la Poste aux armées (*Reichspost*), doivent consentir à se séparer de 300 000 hommes destinés à être reversés dans l'armée. Il en va de manière identique pour le ministère de l'Armement, qui se trouve contraint d'accepter de se défaire de 60 000 travailleurs qui, malgré les protestations du ministre Albert Speer auprès du *Führer*, rejoignent la *Wehrmacht*. Cette mise à disposition de moyens humains, nécessaire pour remettre à niveau les effectifs malmenés de l'armée, permet de créer des formations à vocation défensive baptisées *Volks-Grenadier-Divisionen*. Cette terminologie, qui fait appel au principe national de « peuple » avec le terme *Volk*, entend, en utilisant l'appellation de *Grenadier,* également évoquer les vieilles traditions militaires allemandes et prussiennes. Dans la réalité, réduite à six bataillons d'infanterie au lieu de neuf, ces *Volks-Grenadier-Divisionen* squelettiques ne sont que des formations légères composées de soldats peu entraînés, destinées à combler les vides dans l'ordre de bataille de la *Wehrmacht*. Malgré le soin apporté à pourvoir ces formations d'un pourcentage élevé en armes automatiques, elles ne possèdent organiquement ni artillerie, ni matériel de génie, ce qui a pour effet de restreindre d'autant leur valeur opérationnelle.

▼ La population civile a été mise à contribution dès l'été 1944 pour creuser des défenses à la frontière de la Prusse-Orientale, directement menacée par l'Armée rouge après sa triomphale victoire de l'opération « Bagration » qui s'est traduite par la destruction de la *Heeresgruppe* « Mitte ». La *Wehrmacht* ne se remettra jamais de cette saignée, digne de celles qu'elle avait infligées à son adversaire durant l'été et l'automne 1941... - DR



UNE SITUATION ÉCONOMIQUE FORTEMENT DIMINUÉE

Du point de vue de la guerre économique, l'avantage s'est encore accru en faveur des Alliés. La libération de la majeure partie du sol français a pour conséquence particulièrement précieuse pour ceux-ci d'offrir à la *Royal Air Force* et surtout à l'*US Air Force* des terrains d'envol au plus près de la ligne de front. Cet avantage permet, en raccourcissant le temps de vol, d'accroître de manière significative [3] le volume des raids aériens sur l'Allemagne, entraînant une chute vertigineuse de la production industrielle du pays. Au cours du mois précédant le débarquement en Normandie, la *8th Air Force* américaine a procédé aux bombardements massifs des usines d'essence synthétique du centre et de l'est de l'Allemagne, tandis que la *15th Air Force* s'attaquait aux infrastructures pétrolières de Ploesti, en Roumanie. En moins d'un mois, les approvisionnements en essence de la *Wehrmacht* se sont ainsi trouvés réduits de moitié. À partir de la fin juillet, une nouvelle campagne aérienne visant toutes les installations pétrolières situées sur le sol allemand a conduit à une chute de 90 % du potentiel de production de carburant, ce qui a eu pour effet de paralyser la *Luftwaffe* et de livrer littéralement un ciel allemand sans défense aux flottes de bombardiers anglo-américains.

[3] 60 % des bombes larguées sur l'Allemagne durant la Seconde Guerre mondiale le furent après juillet 1944.

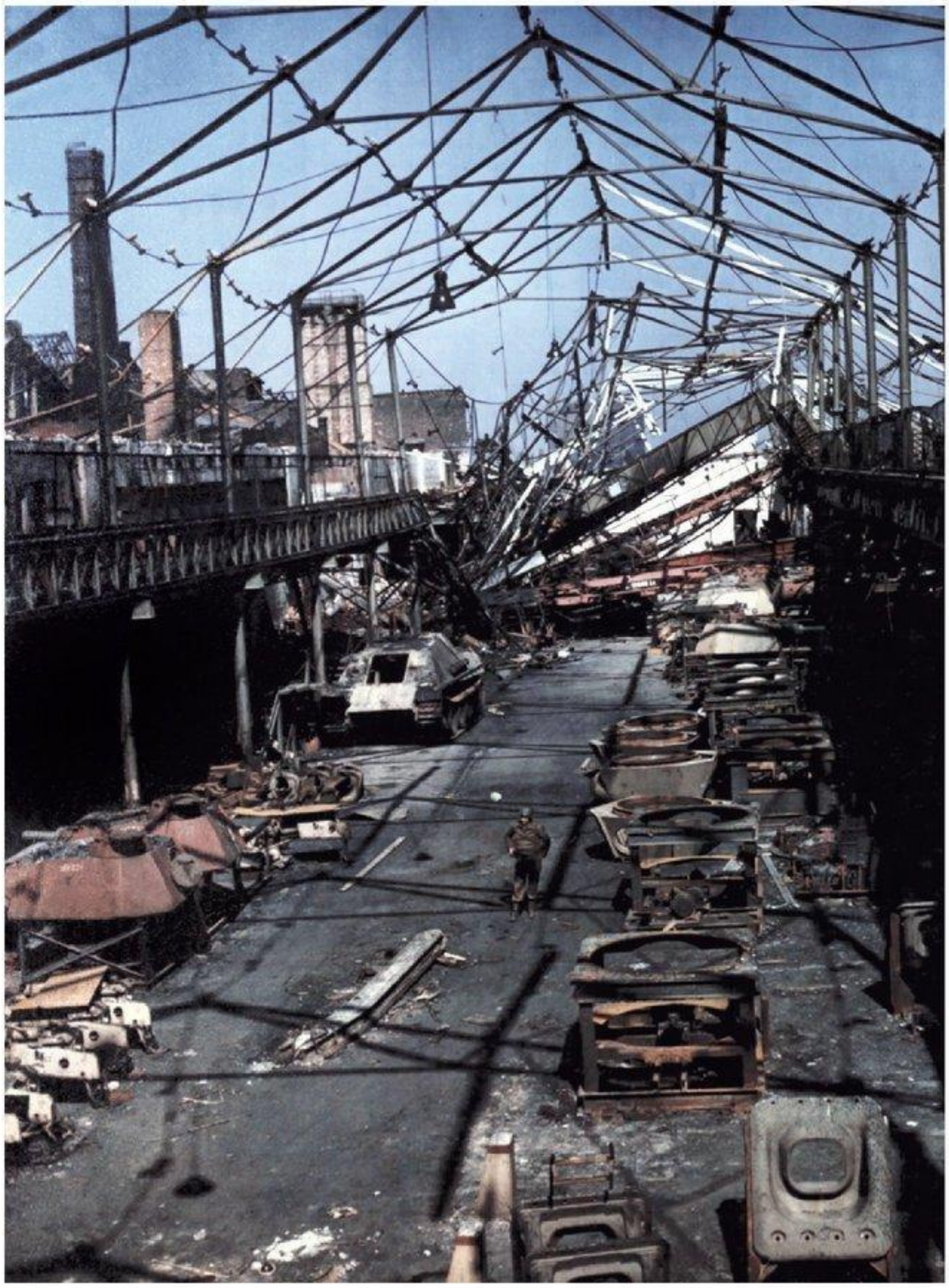
▲ Des responsables du parti nazi inspectent les tranchées que sont en train de creuser des *Landser* en Prusse-Orientale, protection futile étant donné la formidable machine de guerre qu'est devenue, en 1944, l'Armée soviétique... - DR

◀ Des *Volks-Grenadiere* pris sous le feu de soldats américains dans les Ardennes. Bien que composées d'hommes jusqu'ici trop jeunes ou trop âgés pour être appelés sous les drapeaux, les *Volks-Grenadier-Divisionen* ne sont pas toutes des divisions au rabais, car bon nombre sont formées à partir des restes de divisions d'infanterie expérimentées détruites. Certaines VGD seront même excellentes. - NAC

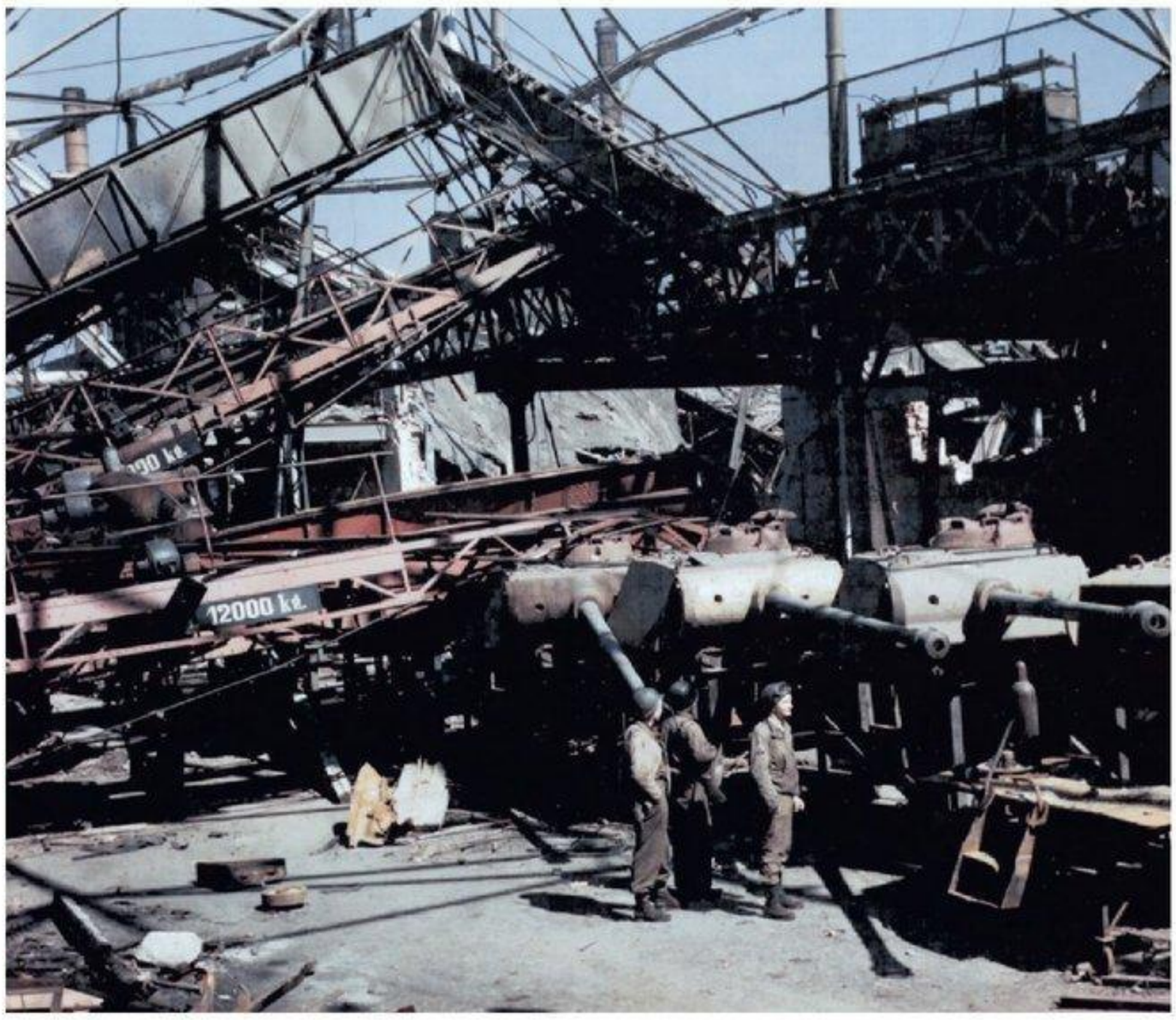
L'attaque des réseaux ferrés et fluviaux, de même que celle des ouvrages d'art, tels ponts, écluses, barrages hydroélectriques, devenue désormais systématique, entraîne de graves perturbations dans le réseau des transports, qui se traduisent par de profondes répercussions sur l'approvisionnement des chaînes de fabrication. Malgré cette dégradation généralisée des conditions de travail, l'industrie de guerre allemande, soumise à rude épreuve, s'efforce cependant de s'adapter. Contrainte de gérer la production avec une souplesse extrême, elle doit aussi faire preuve d'une capacité à improviser en fonction des conditions du moment. Ce régime vaut également pour les entreprises du secteur civil, qui poursuivent leurs activités avec le plus d'efficacité possible. Hitler, qui ne veut pas assister à un effondrement moral du pays susceptible de générer des troubles comme en 1918, entend qu'un effort important soit consenti pour maintenir un niveau d'approvisionnement du pays acceptable en matière de biens de consommation courante, comme par exemple les sucreries ou encore la bière.

LA PRISE EN MAIN DE TOUTES LES ÉNERGIES

Cette hantise du « coup de poignard dans le dos », popularisé par la propagande nationaliste d'après la Première Guerre mondiale, a pour effet de causer, en matière de sûreté intérieure, un raidissement idéologique drastique de la part du régime. Avec l'approche des Alliés des frontières du *Reich*, le régime nazi est obsédé par l'apparition du moindre signe de défaitisme ou de sédition. Sur les ordres d'Himmler, la police et la *SS* se préparent à écraser le moindre début d'agitation. Avec l'accroissement des horaires de travail dans les usines, une mise en place d'une surveillance plus serrée des ouvriers voit le jour, causée notamment par le fait que 20 % de la main-d'œuvre est constituée de travailleurs étrangers hostiles par nature aux maîtres du *III. Reich*. Sur les arrières du front, tous les soldats isolés, survivants d'unités détruites et traînards divers sont systématiquement interceptés et regroupés dans des centres de l'*Ersatzheer*. Pour le seul mois de septembre, ce sont ainsi 160 000 soldats en errance qui sont récupérés sur le front Ouest pour être ensuite réintégrés au sein d'unités combattantes. Pour tenter de remédier à une situation militaire très dégradée, le nouveau chef d'état-major, le *Generaloberst* Heinz Guderian, émet l'idée de constituer une force armée appelée à mobiliser adolescents, hommes âgés, inaptes et réformés. Cette milice, à l'image de la *Landsturm* formée en 1814 pour lutter contre la Grande armée de l'empereur Napoléon, aura pour tâche de soulager, en assurant les missions auxiliaires de la *Wehrmacht*, l'action des forces armées dans la défense du territoire national. Martin Bormann, à qui est confiée la mise sur pied de ce nouveau corps, lui donne pour nom de baptême *Volkssturm* (ou « Assaut du peuple »). Cette formation, regroupant tous les hommes de 16 à 60 ans en état de porter les armes, est placée sous l'autorité du parti nazi et se trouve également, pour ce qui est de son entraînement et de son équipement, sous la coupe du *Reichsführer-SS* Heinrich Himmler.



▲ et ▼ Les restes d'une usine produisant des chars Panther et des chasseurs de chars Jagdpanther. La plupart des fabriques d'armement allemandes ont été écrasées sous les bombes, et celles qui continuent à produire ont été installées dans des souterrains ou des montagnes. - US Nara



▲ Des civils mobilisés dans le *Volkssturm* défilent dans une artère de Berlin. Les bataillons de cette milice sont pauvrement armés et équipés : peu ou pas d'uniformes et de casques – quand ils ne sont pas d'origine étrangère – et des *Panzerfäuste* et fusils de prise la plupart du temps. - NAC

▶ *Volkssturmmänner* au combat. Guderian les avait à l'origine levés pour soulager la *Heer* de ses missions subalternes non combattantes, mais les circonstances les amènent souvent à combler les « trous » en première ligne, où leurs pertes sont effroyables. - NAC

Cette mobilisation quasi-totale des hommes qui échappaient jusqu'alors au service des armes du fait de leur âge ou de leur inaptitude est assortie d'un recours généralisé à la main-d'œuvre féminine, chargée de suppléer l'absence du personnel nécessaire pour édifier des fossés antichars et aménager des fortifications de campagne aux frontières du pays. Cette mesure s'avère d'autant plus urgente que dans l'est de l'Allemagne, aucune ligne défensive sérieuse [4] n'existe pour couvrir la Prusse-Orientale face à la menace exercée par l'Armée rouge. Les femmes et jeunes filles requises pour ces travaux sont mobilisées pour une période de six semaines.

Placées sous l'autorité des *Gauleiter* des régions frontalières, elles sont encadrées par les éléments des Jeunesses Hitlériennes et des membres de la police. Ces activités de terrassement, menées dans la partie orientale du pays, le sont également à l'ouest, sur le tracé de l'ancien *Westwall* de 1939. Participant au raffermissement du moral d'une population civile déprimée, ces grandes opérations d'aménagements défensifs vont se poursuivre jusqu'à l'arrivée de l'hiver, dont chacun espère qu'il accordera un répit au pays désormais assiégé de toutes parts. Pour autant, l'avenir du *Reich*, confronté à des forces gigantesques et déterminées, paraît fortement hypothéqué à l'est comme à l'ouest du pays, mais également au sud, où pèse la menace venue du nord de l'Italie. ■

[4] Les ouvrages défensifs établis le long de la frontière orientale du *Reich* étaient antérieurs à la Première Guerre mondiale, et seuls 80 km de frontière le long de l'Oder et de la Warthe avaient fait l'objet de travaux sérieux sous la république de Weimar et lors des premières années d'existence du *III. Reich*.

ANNEXE 1

LES UNITÉS BLINDÉES DE LA DERNIÈRE CHANCE

ALORS QUE LES ALLIÉS SONT AUX FRONTIÈRES DU *REICH*, LA *PANZERWAFFE* EST EXSANGUE. LES *PANZER-DIVISIONEN* NE SONT PLUS QUE L'OMBRE D'ELLES-MÊMES, LEUR DOTATION EN CHARS ET EN PERSONNELS S'ÉTANT ÉRODÉE AU FIL DES DÉSASTREUSES CAMPAGNES DU SECOND SEMESTRE 1944.

Pourtant, la défense de la patrie nécessite la mise sur pied de nouvelles unités de combat, bâties sur le modèle de la *Panzer-Division Typ 1945*, dont la table d'organisation, datée du 25 mars 1945, est des plus squelettiques en comparaison de la puissante *Panzer-Division Typ 1944* : le régiment blindé de la nouvelle division est toujours à deux bataillons, mais celui de la *Panzer-Division Typ 1945* ne compte plus que 54 chars (contre 165 à la *Typ 1944*), dans la mesure où le second bataillon n'aligne non plus des *Panzer*, mais des *Panzer-Grenadiere*, d'où sa dénomination de *gemischte Panzer-Regiment* (régiment blindé mixte). Et encore s'agit-il d'une dotation théorique, souvent impossible à atteindre, la réalité sur le terrain rendant chimérique ce nouvel organigramme. D'ailleurs, aux formations qui ne disposent plus des effectifs humains et matériels suffisants pour adopter cette table, le *Generaloberst* Heinz Guderian, chef d'état-major de la *Heer* et *Generalinspekteur der Panzertruppen*, substitue la *Kampfgruppe Panzer-Division Typ 1945*, au demeurant franchement pathétique, puisqu'elle ne compte qu'un seul régiment de *Panzer-Grenadiere* au lieu de deux, dispose d'une compagnie d'éclairage de moins dans son bataillon de reconnaissance (*Panzer-Aufklärungs-Abteilung*), et son *Panzer-Artillerie-Regiment* est amputé d'un groupe d'artillerie par rapport à la « véritable » division *Typ 1945* !

POUSSIÈRE DE DIVISIONS BLINDÉES : " HOLSTEIN "," SCHLESIEN " ET " JÜTERBOG "

La première de ces formations à voir le jour (sur le modèle *Panzer-Division Typ 1944*) est la « Holstein », mise sur pied le 1er février 1945 à partir de divers éléments de la *233. Reserve-Panzer-Division* stationnée au Danemark. Dès le lendemain, les premières unités sont transférées en direction du front, vers Stettin. Pauvrement équipée (46 *Panzer IV*, 3 *StuGe III* et 9 *Panzerjäger*, un déficit criant en véhicules de transport), forte de seulement 7 295 hommes, la « Holstein » est rassemblée au sud de Stagard à la mi-février en prévision de l'opération « Sonnenwende », une contre-offensive en Poméranie. Attaquant en direction de Pyritz, la division est confrontée à une solide résistance de l'Armée rouge, et « Sonnenwende » est annulée dès le 19 février. À la fin du mois, la « Holstein » combat en Poméranie, puis elle est enfermée dans la poche de Bad Polzin avec le *Korps* « Tettau », parvenant à percer le 5 mars. Affaiblie par ses combats d'arrière-garde, elle se réfugie sur l'île de Wollin : le 15 du mois, malgré un moral restant élevé et des éléments bien entraînés, la « Holstein » ne compte plus que 4 500 hommes, 1 *Panzer IV*, 2 automitrailleuses, 3 semi-chenillés *Sd.Kfz. 250/251* et un canon de *8,8cm* ! Le 4 avril, la plupart de ses restes servent à constituer la *Panzer-Division* « Clausewitz ».

	Panzer-Division Typ 1944	*Panzer-Division Typ 1945*	*Kampfgruppe Panzer-Division Typ 1945*
Personnels	13 213	11 422	8 602
Chars (comprenant *Flakpanzer* et *Bergepanzer*)	165	54	54
Jagdpanzer	22	22	22
Semi-chenillés blindés	288	90	90
Automoteurs d'artillerie	16	16	16
Camions	1 198	1 080	829
Autres véhicules	1 190	1 091	769

Source : Kamen Nevenkin, *Fire Brigades, the Panzer-Divisions 1943-1945*, Fedorowicz, 2008, p. 48.

LES UNITÉS BLINDÉES DE LA DERNIÈRE CHANCE

Formée le 21 février sur le terrain d'exercices éponyme à partir d'éléments épars, dont les restes de la *16. Panzer-Division*, la *Panzer-Division* « Jüterbog » ne connaît une existence que de… cinq jours, lorsque décision est prise de se servir des 5 246 hommes et des automoteurs réunis (10 *Jagdpanzer IV* et 21 *StuGe III*) pour reconstituer la *16. Panzer-Division*.

Enfin, la *Panzer-Division* « Schlesien », initialement dénommée *Panzer-Division* « Döberitz », constituée le même jour que la précédente sur le champ de manœuvres du même nom à partir d'unités disparates (notamment la *Panzer-Abteilung 303*, des personnels fournis par la *Generalinspektion der Panzertruppen* et, plus tard, les restes de la *18. Panzer-Grenadier-Division*), reçoit, le 27, l'ordre de se porter sur Francfort-sur-l'Oder. Le 6 mars, face à l'avance de l'Armée rouge, la « Schlesien » est transférée du côté de Stettin : malgré l'inexpérience de ses cadres, la division – forte de 29 *Panzer IV*, 10 *Jagdpanzer IV* et 6 *Jagdpanzer 38(t)* – contribue au succès du *XXXIX. Panzer-Korps* dans la tête de pont d'Altdam les 11 et 12 mars. Ce baptême du feu n'en reste pas moins douloureux, puisque les pertes en officiers et sous-officiers sont catastrophiques. Tant et si bien que l'unité est dissoute le 21 mars pour reformer la *18. Panzer-Grenadier-Division*.

Signalons également à Francfort-sur-l'Oder la levée de la *Panzer-Grenadier-Division* « Kurmark » le 30 janvier 1945 sur le modèle

▲ Panther *Ausf. G* détruit à Haiger par le *750th US Tank Battalion* en mars 1945. À côté de ces excellents chars – le meilleur de la Seconde Guerre mondiale –, la *Panzerwaffe* fait flèche de tout bois en ressortant des dépôts et des écoles de vieux *Panzer III* et *IV*, parfois à canon court... - US Nara

▶ Bien que dépassées, les automitrailleuses à 4 et 8 roues en dotation au début du conflit sont toujours en service au sein des *Panzer-Aufklärungs-Abteilungen* en 1945. Faute de mieux, certaines unités de reconnaissance blindées doivent même recourir aux motocyclistes ! Archives Caraktère

de la *Panzer-Grenadier-Division Typ 1944*, avec une *Panzer-Abteilung* comprenant 31 *Jagdpanzer 38(t)* et 1 *Jagdpanzer IV*, bientôt renforcée par l'absorption de la *I./Panzer-Regiment* « Brandenburg » et ses 45 Panther. Ses autres éléments proviennent principalement de la *Kampfgruppe* « Langkeit » et des unités de dépôt du *Panzer-Korps* « Großdeutschland ». Placée sous les ordres de la *9. Armee*, la « Kurmark » combat dans la région de Francfort-sur-l'Oder ; encerclée dans la poche de Halbe, elle est détruite par l'Armée rouge, seuls quelques groupes parvenant à se rendre aux Américains sur l'Elbe.

Insigne de la *Panzer-Grenadier-Division* « Kurmark »

LA MEILLEURE : LA *PANZER-DIVISION* " MÜNCHEBERG "

Le 5 mars 1945, en prévision de la défense de Berlin, l'inspection générale des *Panzertruppen* ordonne la mise sur pied d'une nouvelle division blindée : la *Panzer-Division* « Müncheberg ». Celle-ci consiste en un mélange de *Panzer-Division Typ 45* et de *Kampfgruppe Panzer-Division Typ 45*, c'est-à-dire que son ossature repose sur un bataillon blindé (en réalité deux, mais ayant les effectifs d'un seul) et deux régiments de grenadiers. Toutefois, le manque de moyens se traduit sur le terrain par l'impossibilité de pouvoir respecter à la lettre l'organigramme de l'ultime mouture de la division blindée de la *Heer* : au lieu d'un régiment d'artillerie à trois bataillons et d'un bataillon de *Flak*, ledit régiment fusionne avec ce dernier censé être indépendant avec un seul bataillon d'artillerie de campagne ; et, au lieu de bataillons, de simples compagnies pour les autres unités divisionnaires (*Panzerjäger*, *Pionier*, reconnaissance, transmissions) !

▼ Éléments de la *Panzer-Division* « Müncheberg » montant en ligne lors de la bataille de Küstrin-sur-l'Oder. En dépit de ses effectifs squelettiques, le noyau de soldats du *Wach-Regiment* « Berlin » et du *SS-Panzer-Grenadier-Ersatz- und Ausbildungs-Bataillon 1* fait de la division du *Generalmajor* Mummert une excellente unité. Bundesarchiv Bild-183-H28356 (o.Ang)

Trois jours après sa constitution officielle, les unités choisies pour la formation de la division commencent à se rassembler à Müncheberg – d'où son nom de baptême –, ville située quasiment à mi-chemin entre l'Oder et Berlin. Il s'agit principalement d'unités hétéroclites stationnées en temps normal près de la capitale et dans le secteur de Frankfort-sur-l'Oder ; bref, des formations du *Wehrkreis III*. L'état-major est celui de la *Panzer-Brigade 103*, des rangs de laquelle est aussi issu le *Kommandeur* : le *Generalmajor der Reserve* Werner Mummert. Ce cavalier membre de la *SS* est réputé pour son énergie, son aptitude au *Sattelbefehl* (littéralement « ordre donné en selle », traduisant le contrôle à vue en se plaçant en tête des unités divisionnaires) et sa capacité à donner l'exemple sur le champ de bataille, une qualité indispensable à l'heure de commander de jeunes recrues terrorisées et inexpérimentées. C'est surtout un grand spécialiste du front russe : âgé de 17 ans en 1914, il a fait la Grande Guerre contre l'Armée du tsar. Hormis la campagne de 1940, il n'a servi jusqu'ici que sur l'*Ostfront,* s'illustrant lors de la marche sur Moscou avec la *256. Infanterie-Division* et à Stalingrad avec la *14. Panzer-Division*, où il a été gravement blessé.

Le *Panzer-Regiment* « Müncheberg » de l'*Oberstleutnant* Kuno von Meyer (ancien du *Panzer-Regiment 24*) doit être constitué par amalgame de la *Panzer-Abteilung* « Kummersdorf » et de la *I./Panzer-Regiment 29* du *Major* Marquard prélevée à la *12. Panzer-Division*. C'est tout sauf une unité au rabais. Aux ordres de l'*Hauptmann* Horst Zobel, la « Kummersdorf » est une *Alarm-Kampfgruppe* constituée en février 1945 à partir des personnels et matériels du célèbre centre d'essais et de recherches de Kummersdorf.

LES UNITÉS BLINDÉES DE LA DERNIÈRE CHANCE

Elle est bientôt renommée *Panzer-Abteilung* « Müncheberg ». Ses tankistes sont donc des instructeurs chargés de tester pour l'*OKH* les chars capturés sur l'ennemi. Quant aux *Panzermänner* de la *12. Panzer-Division*, si la plupart sont des jeunes recrues totalisant quelques heures seulement d'instruction, leurs cadres sont des vétérans endurcis de l'*Ostfront*. Côté matériel, c'est le flou artistique témoignant de la difficulté de constituer un parc blindé homogène à cette période critique : le régiment aligne un état-major, une compagnie de commandement et trois compagnies de combat mêlant Tiger I et Tiger II [5] (*1. Kompanie*), Panther (*2. Kompanie*), *Panzer IV*, *Panzer IV/70* et *StuGe* (*3. Kompanie*) ! On imagine sans peine les soucis que pose la diversité d'une telle ménagerie à la logistique et aux ateliers de réparation…

Le *Panzer-Grenadier-Regiment* « Müncheberg 1 » de l'*Oberst* Goder est peut-être ce qui se fait de mieux sur cette partie du front de l'Est en matière d'infanterie d'accompagnement à cette époque désespérée. Puisque l'Armée rouge s'apprête à déferler sur Berlin, on n'a pas hésité à sortir la garde prétorienne des casernes de la capitale : le *Wach-Regiment* « Berlin », c'est-à-dire la Garde d'honneur de Berlin relevant de la « Großdeutschland », et le *SS-Panzer-Grenadier-Ersatz- und Ausbildungs-Bataillon 1*, autrement dit le bataillon d'entraînement et de remplacement de la « Leibstandarte SS Adolf Hitler » (la garde personnelle du *Führer*), forment respectivement le 1er et le 2e bataillons du régiment de *Panzergrenadiere*. Autant dire que ces derniers sont des combattants d'élite. Un écueil toutefois : aucun des deux n'est *gepanzerte* (mécanisé, donc sur blindés semi-chenillés *Sd.Kfz. 251*), ni même *motorisiert* (transporté par camions), puisqu'ils sont qualifiés, par les documents d'époque, de *teilweise motorisiert*, c'est-à-dire partiellement motorisés. En d'autres termes, une partie a la chance de disposer de camions, alors que l'autre se déplace à pied ! Entre le 1er et le 2e régiments, c'est le jour et la nuit. Autant le premier a fière allure, autant le second, aux ordres de l'*Oberstleutnant* Werner Rodust, s'apparente à une pitoyable formation symptomatique des raclages de fonds de tiroir opérés par une *Wehrmacht* à l'agonie : 25 % d'élèves-officiers de la *Fahnenjunkerschule 2 der Panzertruppen* de Potsdam, 50 % de personnels d'unités de remplacement et 25 % de… miliciens du *Volkssturm*. Le tout motorisé… à bicyclette ! C'est en effet à vélo que se déplace le personnel du *Panzer-Grenadier-Regiment* « Müncheberg 2 ». Comme nous l'avons vu, le *Panzer-Artillerie-Regiment* « Müncheberg » de l'*Oberstleutnant* Martin Buhr est en fait une unité mixte mêlant pièces de campagne et de *Flak*. Constituée de personnels issus des *Volks-Artillerie-Korps 411* et *412*, la *I. Abteilung* rassemble trois batteries de campagne de chacune six obusiers *le.FH 18* de *10,5cm*, alors que la *II. Abteilung* (ex-*Heeres Flak-Abteilung 301*) met en œuvre deux batteries de *8,8cm* et une de *3,7cm*. Rappelons, à titre de comparaison, qu'un régiment de ce type dans une *Panzer-Division 1945* aligne huit batteries de *10,5cm* et *15cm* réparties en trois *Abteilungen*…

La compagnie de reconnaissance, au lieu d'un bataillon, est créée par absorption de la *Panzer-Aufklärungs-Abteilung* « Sternberg ». À la place des blindés, cette unité précédemment rattachée à la *10. Panzer-Grenadier-Division* est dotée de Volkswagen Käfer, autrement dit ce que l'on appelle de nos jours des « Coccinelles » ! Un « coup de gueule » mémorable de Mummert va toutefois permettre la livraison, le 29 mars, de quatre *Sd.Kfz. 234/1* et quatre *Sd.Kfz. 234/4*. La compagnie

[5] Du matériel provenant de Kummersdorf, des sources mentionnent même un Jagdtiger, sans que cela puisse être confirmé.

Insignes de la *Panzer-Division* « Müncheberg »

Le Tiger I n° 323 est le dernier char opérationnel de la *Panzer-Division* « Müncheberg » : il est abandonné par son équipage sur Unter den Linden le 1er mai 1945. Les Tiger de la « Müncheberg » proviennent tous du Centre d'essais de Kummersdorf.
Archives Caraktère

Des Panther de la *Panzer-Division* « Müncheberg », toujours dans le secteur de Küstrin, où est encerclée une importante garnison. L'unité y mène une vigoureuse contre-attaque aux côtés de la *20. Panzer-Grenadier-Division* fin mars 1945 (opération « Bumerang »), mais cette tentative de dégagement des assiégés échoue.
Bundesarchiv Bild-183-H28153 (o.Ang)

touchera également des antiques *Sd.Kfz. 222* au blindage artisanalement renforcé.
La *Panzerjäger-Kompanie* « Müncheberg » (ex-*1. Kompanie* de la *schwere Panzerjäger-Abteilung 682*) n'est guère mieux lotie, avec ses 12 pièces de *8,8cm Pak 43* ou *43/41* tractées. À l'image des grenadiers, les sapeurs forment une bonne troupe. La *Panzer-Pionier-Kompanie* « Müncheberg » est en effet formée à partir de personnels du *Truppenübungsplatz* Döberitz : ce sont eux aussi des instructeurs. Enfin, le peloton de transmissions de l'ancien état-major de la *Panzer-Brigade 103* sert de noyau à la *Panzer-Nachrichten-Kompanie* « Müncheberg ».
En dépit de ses faibles moyens motorisés et de ses maigres effectifs, la *Panzer-Division* « Müncheberg » va faire montre d'une remarquable combativité et mener la vie dure aux Soviétiques successivement à Küstrin-sur-l'Oder, sur les hauts de Seelowe et à Berlin.

LA DERNIÈRE : LA *PANZER-DIVISION* " CLAUSEWITZ "

La *Generalinspektion der Panzertruppen* propose, le 1er avril 1945, la création d'une *Panzer-Division* « Clausewitz » destinée à combler quelque peu l'immense vide laissé sur le front Ouest par l'enfermement de la *Heeresgruppe B* dans la poche de la Ruhr.
Cette division, nommée ainsi d'après le célèbre théoricien militaire prussien, voit officiellement le jour le 4 avril. Cette création tardive la place de fait comme l'ultime *Panzer-Division* de la *Panzerwaffe*. Son noyau doit être constitué à partir du *Panzer-Ausbildungs-Verband* « Großdeutschland », de la *Panzerjäger-Abteilung* « Großdeutschland » et de la *325. Infanterie-Division* « Jütland », une division d'infanterie médiocre affectée à des tâches d'occupation au Danemark. Le pire devrait donc côtoyer le meilleur.

Tiger I
I./Panzer-Regiment « Müncheberg »
Panzer-Division « Müncheberg »
Berlin, Allemagne, avril 1945

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2015

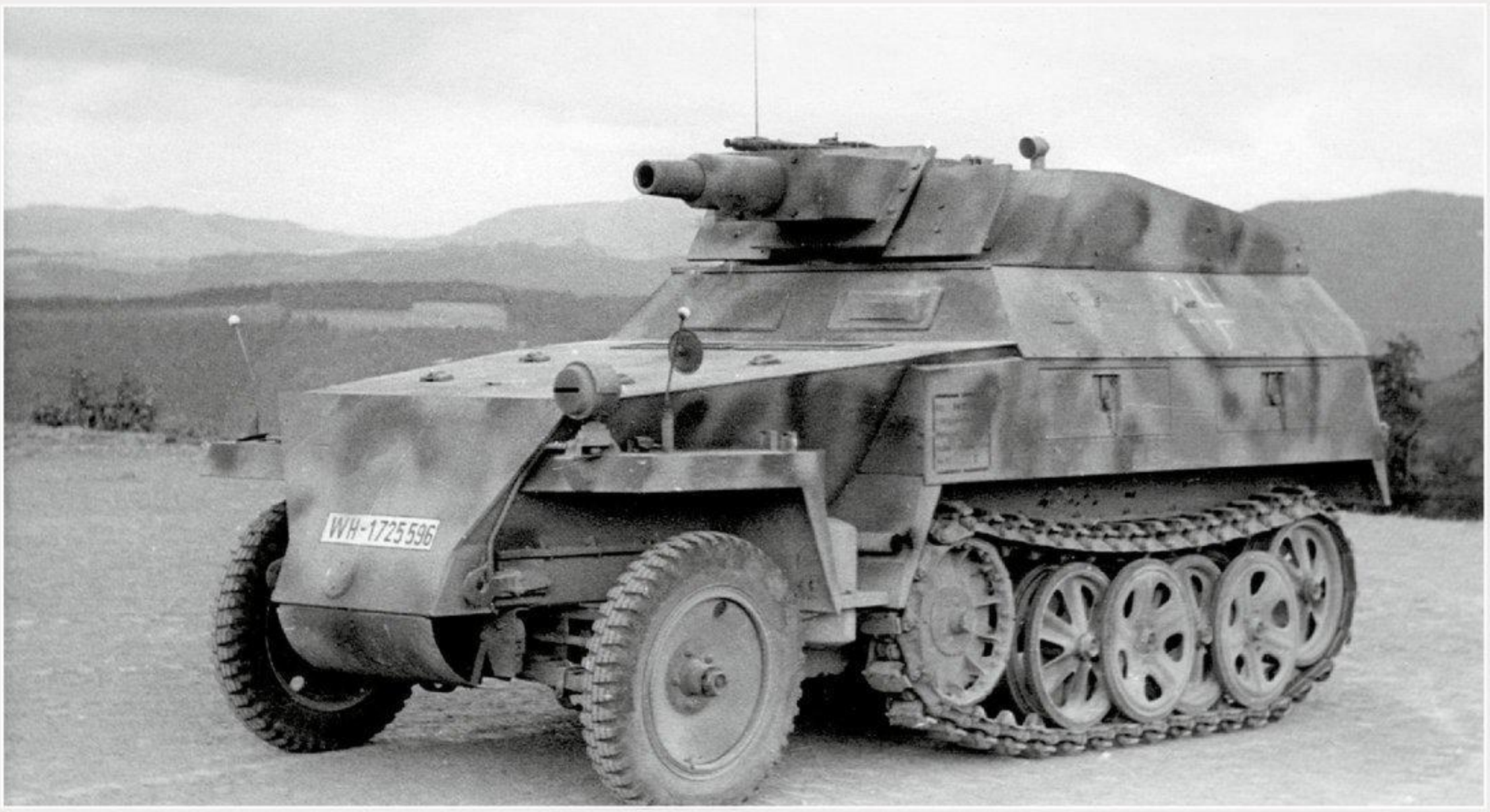
LES UNITÉS BLINDÉES DE LA DERNIÈRE CHANCE

◀ Tout comme la « Müncheberg », la *Panzer-Division* « Clausewitz » aligne des Panther « Sperber », ces *Panzer V* équipés de systèmes de vision nocturne infrarouges FG1250, qu'elle utilise avec un certain succès contre les Américains sur le canal Weser-Elbe en avril 1945. - US Nara

▼ Un semi-chenillé d'appui *Sd.Kfz. 250/8* d'une unité de reconnaissance d'une *Panzer-Division* de la *Heer* en 1945. La *Panzer-Aufklärungs-Abteilung* demeure, même à ce stade critique du conflit, l'une des unités les plus efficientes de la division blindée allemande. Archives Caraktère

Cependant, l'avance fulgurante des Alliés au cœur de l'Allemagne contraint l'*Oberkommando der Wehrmacht* à engager prématurément au feu le *Panzer-Ausbildungs-Verband* « Großdeutschland » et la *325. Infanterie-Division*, la *Generalinspektion der Panzertruppen* se mettant par conséquent à la recherche d'unités de substitution dès le 6 avril. Sont donc désignés le *Stab* de la *Panzer-Division* « Holstein » en guise d'état-major divisionnaire, la *Panzer-Brigade 106* « Feldherrnhalle » qui doit constituer l'embryon du *gemischte Panzer-Regiment* et le *Panzer-Ausbildungs-Verband* « Feldherrnhalle » qui fournit 3 321 *Panzer-Grenadiere*. Outre la *Panzerjäger-Abteilung* « Großdeutschland » déjà citée, se joignent à ces éléments le *Panzer-Grenadier-Regiment 42* prélevé sur la *233. Panzer-Division*, un bataillon de *Panzer-Grenadiere* mécanisé de la *Panzer-Division* « Feldherrnhalle », ainsi que des unités d'artillerie, du génie et de service de la *Panzer-Division* « Holstein ». Plusieurs centaines de recrues des Jeunesses hitlériennes accroissent les effectifs. La formation, confiée au *Generalleutnant* Martin Unrein, ancien *Kommandeur* de la *14. Panzer-Division* et du *III. (germ.) SS-Panzer-Korps*, est organisée selon la table d'organisation *Panzer-Division Typ 1945*.

La *Panzer-Division* « Clausewitz » est constituée à Lauenburg, au sud-est de Hambourg, les unités organiques sélectionnées rejoignant le site au gré de leurs possibilités. Au fil des jours, ce malgré



l'effondrement de la machine de guerre allemande, Unrein a la surprise de voir arriver des renforts conséquents. Il perçoit en effet de la *Generalinspektion der Panzertruppen* 31 *StuGe III* le 13 avril, 10 Panther, 5 *Flakpanzer IV* « Ostwind », 5 Jagdpanther du *Heeres-Zeugamt* (dépôt de la *Heer*) le lendemain et enfin 10 *Panzer IV/70(V)* le 15 avril. Mieux, le 13 avril, le général thuringeois s'est vu adjoindre la *Kampfgruppe* « Putlos » formée à partir de personnels de l'école de tir éponyme, la *Schießschule Putlos* située près de Lübeck. Ce groupement de combat aligne 7 *Panzer IV*, 10 Panther (dont plusieurs équipés des dispositifs de vision nocturne FG 1250), 2 Tiger I, 4 *Panzer IV/70(V)*, 1 *Jagdpanzer IV* et 1 *StuG III*. Enfin, la *Panzer-Aufklärungs-Abteilung* « Elbe » rallie Lauenburg le 17 avril avec 1 *Sd.Kfz. 250*, 4 *Sd.Kfz. 250/8*, 24 *Sd.Kfz. 250/9*, 6 *Sd.Kfz. 221*, 2 *Sd.Kfz. 222*, 2 *Sd.Kfz. 234/1* et 2 *Sd.Kfz. 234/4*. La *Panzer-Division* « Clausewitz » dispose donc d'un parc mécanisé qui, bien que très hétéroclite, n'en demeure pas moins important à ce stade avancé de la guerre. Les *Panzer-Abteilungen 2106* et « Putlos », ainsi que la *Panzerjäger-Abteilung* « Großdeutschland » alignent au total 81 chars et chasseurs de chars ! Ces chiffres masquent cependant une réalité qui inquiète sérieusement Unrein : toutes ses unités, y compris celles d'artillerie et de *Panzer-Grenadiere*, manquent cruellement de véhicules (la dotation théorique n'est remplie qu'à 20 %) et de matériels radio. La *Panzer-Division* « Clausewitz » n'est en réalité que très faiblement motorisée. Toutefois, tout comme la « Müncheberg », elle reçoit un petit nombre de Panther « Sperber », ces *Panzer V* équipés de viseurs infrarouges pour le combat de nuit, qui lui permettront de se distinguer à Uelzen contre les forces anglo-canadiennes roulant vers Hambourg. Dans la nuit du 14 au 15 avril, une *Kampfgruppe* articulée autour de la *Panzerjäger-Abteilung* « Großdeutschland » et de la *II. (gep.)/gem. Panzer-Regiment* « Clausewitz » lance une contre-attaque à Stadensen, occupée par la *46th Brigade* de la *15th (Scottish) Infantry Division*. Cette puissante formation, comprenant 20 *Panzer* (dont plusieurs munis de viseurs infrarouges), 10 canons d'assaut et 70-80 véhicules de reconnaissance, investit le village et détruit 2 Churchill, 2 M10 Achilles et de nombreux véhicules (dont 22 *Bren Carriers*, 10 *Half-Tracks* et 31 autres engins).

Dans les jours qui suivent, soumise à la pression irrésistible des Britanniques, la *Panzer-Division* « Clausewitz » livre des combats retardateurs dans la région de Wolfsburg, tentant de se frayer un chemin vers le canal Weser-Elbe pour gagner les montagnes du Harz. Retraitant difficilement, sa *Panzerkampfgruppe* « von Benningsen » arrive le 20 avril en vue du dernier pont intact sur le canal à Fallersleben, qui s'avère être aux mains de la *5th US Armored Division* : grâce à l'action de ses Panther « Sperber », le groupement parvient à passer la trouée dans la nuit. Succès de courte durée, car la *Panzer-Division* « Clausewitz » est durement prise à partie les jours suivants par l'artillerie américaine dans le secteur d'Elm. Conscient que sa division n'existe plus, Unrein ordonne le chacun pour soi. Les restes de la *Panzer-Division* « Clausewitz » font leur reddition à Lübeck le 5 mai 1945.

SS-PANZER-BRIGADE " WESTFALEN " : MUTILÉS DE GUERRE ET JEUNESSES HITLÉRIENNES !

Le 29 mars est constituée la *SS-Panzer-Brigade* « Westfalen », une unité de circonstance qui n'a réellement de blindé que le nom. L'essentiel de ses effectifs provient des bataillons d'entraînement et de remplacement *SS*, ainsi que des écoles de la *Waffen-SS* (école de sous-officiers, école de reconnaissance blindée…) de la région de Paderborn et Schloß-Neuhaus, en Westphalie (Westfalen, en allemand). Sont également intégrés des personnels au sol de la *Schlacht-Geschwader 103* récemment dissoute et de jeunes adolescents des Jeunesses hitlériennes. Les recrues de la « Westfalen » sont donc très jeunes (beaucoup n'ont que 17 ans), et l'immense majorité d'entre elles ont reçu une instruction militaire incomplète : les aspirants officiers ont, au mieux, suivi une formation de trois à quatre semaines. Leur moral, cependant, est très bon, car il leur tarde de connaître le baptême du feu et d'en découdre avec l'ennemi. Néanmoins, un nombre important de vétérans *SS* des bataillons d'entraînement ayant été amalgamés à la brigade sont des infirmes réaffectés à ces postes d'instructeurs en raison d'une amputation ou des convalescents occupant les mêmes fonctions en attendant leur rétablissement total ! Toutefois, la *SS-Panzer-Brigade* « Westfalen » peut compter sur des chefs d'unité compétents ayant une riche expérience des combats. En premier lieu, citons son *Kommandeur*, le *SS-Obersturmbannführer* Hans Stern, un ancien officier de la *6. Panzer-Division* décoré de la *Ritterkreuz* en 1941 et passé à la *Waffen-SS*.

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2015

LES UNITÉS BLINDÉES DE LA DERNIÈRE CHANCE

◀ Un char lourd Tiger II de la *schwere Panzer-Abteilung 507*, relevant de la *SS-Panzer-Brigade* « Westfalen », détruit par les Américains à Paderborn en avril 1945. - US Nara

Par ailleurs, l'un des régiments de la brigade est aux ordres du *SS-Sturmbannführer* Meyer, un ancien de la *3. SS-Panzer-Division* « Totenkopf » décoré de la Croix allemande en or ; l'autre est commandé par le *SS-Obersturmbannführer* Friedrich Holzer, ancien commandant de la *I./SS-Panzer-Regiment 2* « Das Reich » décoré de la *Ritterkreuz* en décembre 1943. Enfin, l'un des bataillons, la *I./SS-Panzer-Regiment 26,* a à sa tête le *SS-Hauptsturmführer* Karl Kloskowski, provenant également de la « Das Reich » et lui aussi *Ritterkreuzträger*.

Deux bataillons blindés et deux régiments à trois bataillons-écoles de reconnaissance chacun, voilà la composition de la *SS-Panzer-Brigade* « Westfalen ». Sur le papier, tout porte à croire que nous sommes en présence d'une unité fortement mécanisée. Mais la réalité est tout autre ! Le bataillon le mieux équipé, la *SS-Panzer-Aufklärungs-Ausbildungs- und Ersatz-Abteilung I*, mis sur pied à Augustdorf, aligne trois compagnies d'infanterie et la compagnie blindée du *SS-Hauptsturmführer* Tietz (provenant lui aussi de la « Totenkopf »). Cette dernière est dotée de 15 vieux chars d'écolage, dont plusieurs *Panzer III* armés du canon de *5cm*, l'engin radio étant un *Panzer II* détourellé ! Il existe certes les deux bataillons blindés, les *I.* et *II./Panzer-Regiment 26* (constituées à partir du *SS-Panzer-Lehr-Regiment* et de la *SS-Panzer-Brigade* « Groß » qui s'est distinguée en Lettonie), mais ils n'ont pas le moindre char en dotation. De fait, leurs équipages combattront comme simples fantassins ! Quelques vieux semi-chenillés *Sd.Kfz. 251* d'écolage, servant à l'instruction des élèves des écoles précédemment citées répartis dans diverses compagnies de la brigade, et une poignée de *StuGe III Ausf. G* au sein du *SS-Panzer-Aufklärungs-Ausbildungs- und Ersatz-Regiment* « Holzer » renforcent partiellement le potentiel de la formation de Stern. L'état du parc motorisé est tout aussi représentatif : il n'existe, pour ainsi dire, aucune formation du train, les véhicules sont en nombre très insuffisant, et ceux qui ont été perçus sont principalement des camions à gazogène.

Sturmgeschütz III Ausf. G
SS-Panzer-Aufklärungs-Ausbildungs- und Ersatz-Abteilung I/SS-Regiment « Holzer »
SS-Panzer-Brigade « Westfalen »
Scherfede, Allemagne, avril 1945

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2015

L'on ne peut même pas compter sur la « popote » pour améliorer le quotidien de la troupe, puisque la *SS-Panzer-Brigade* « Westfalen » n'a pas la moindre cuisine roulante à sa disposition. De même, les équipements radio de la brigade manquant cruellement, les messages devront principalement être transmis par des estafettes motocyclistes, des cavaliers ou en usant des lignes téléphoniques civiles !
L'armement des *Waffen-SS* n'est guère plus reluisant, les hommes recevant des fusils Mauser 98k, des pistolets-mitrailleurs italiens Beretta, des mitrailleuses MG-34 (à raison d'une par section de trois pelotons), des pistolets belges et des *Panzerfäuste*. Un panel d'armes individuelles et collectives qui n'a rien à envier à l'arsenal de certains bataillons du *Volkssturm* ! D'autant que les armes collectives (mitrailleuses et mortiers) sont trop peu nombreuses au sein des compagnies. Enfin, que dire des uniformes ! Rares sont les chanceux à recevoir des blouses camouflées ou des manteaux longs de motocyclistes ; face à la pénurie, la plupart des jeunes *SS* de la brigade se voient distribuer des vestes en cuir provenant d'un ancien stock français de la *Kriegsmarine*. Voilà qui rappelle à certains les effets de leurs camarades tankistes de la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » en Normandie. Mais l'on déchante rapidement, car si elles étaient très appréciées des *Panzerschützen* pour la protection qu'elles procuraient en cas d'incendie à bord de leur engin, ces vestes en cuir s'avèrent bien trop lourdes à porter pour les fantassins lors des marches à pied !
Dernière anecdote symptomatique : pour le transport de leurs effets personnels, les soldats se voient distribuer des sacs à linge !
Le tableau de la *SS-Panzer-Brigade* « Westfalen » est donc véritablement noir à tous les niveaux. Une consolation cependant, le *SS-Obersturmbannführer* Hans Stern se voit, dès le 29 mars, adjoindre un renfort de taille en la forme de la *schwere Panzer-Abteilung 507*, un bataillon de chars lourds en cours de reconstitution et d'entraînement au *Truppenübungsplatz Sennelager* après sa destruction en Prusse-Orientale. Commandé par le *Major* Fritz Schöck, il vient de recevoir à Kassel des Tiger de l'usine Henschel, ainsi que des engins cédés par les *schwere Panzer-Abteilungen 510* et *511*. La *schwere Panzer-Abteilung 507* aligne ainsi 22 Tiger II et 3 Jagdpanther répartis en deux compagnies, la troisième étant constituée sur ordre d'Hitler daté du 30 mars par intégration de la *3. Kompanie* de la *schwere Panzerjäger-Abteilung 512*, forte pour sa part de 4 Jagdtiger. Contrairement au reste de la *SS-Panzer-Brigade* « Westfalen », ce bataillon n'est pas une unité au rabais : ses équipages sont des vétérans aguerris qui ont connu l'enfer des combats de Brody, Tarnopol et Lemberg sur l'*Ostfront*. Bien épaulée par ces blindés lourds, la *SS-Panzer-Brigade* « Westfalen » va poser bien des problèmes aux Américains en offrant une résistance inattendue, notamment face à la *3rd US Armored Division* dans la région de Paderborn. ■

REPORTAGE

***233. RESERVE-PANZER-DIVISION*, FUTURE *PANZER-DIVISION* « CLAUSEWITZ »,**
Viborg, Danemark, novembre 1944
Coll. Christian Ankerstjerne

LES UNITÉS BLINDÉES DE LA DERNIÈRE CHANCE

CHAPITRE 1

LA FORTERESSE ASSIÉGÉE

CHAPITRE 2

PREMIERS COMBATS AUX FRONTIÈRES

CHAPITRE 2

PREMIERS COMBATS AUX FRONTIÈRES

Après que la rupture du front de Normandie a entraîné la retraite des troupes allemandes en direction de la Meuse et de l'Escaut, la guerre a maintenant atteint, en cet automne 1944, une grande partie de la frontière occidentale du *Reich*. Le 13 septembre, la ville de Trèves a été la première grande agglomération à subir le feu de l'artillerie américaine. À peine un mois plus tard, Aix-la-Chapelle, initialement encerclée puis réduite graduellement à l'aide des puissants moyens américains, est tombée comme un fruit mûr. La chute de cette cité périphérique de l'ancien empire germanique, à laquelle Hitler attachait une importance fortement symbolique, n'est cependant rien par rapport à ce qui est en train de se tramer sur le front de l'Est. Faisant suite au succès de l'opération « Bagration » conduite quelques mois plus tôt, une nouvelle grande offensive de l'Armée rouge est lancée en septembre, laquelle refoule irrésistiblement la *Wehrmacht* de la Lettonie et d'une grande partie de l'Estonie. Poursuivant avec succès leur marche victorieuse, les Soviétiques poussent leur avance jusqu'à la côte baltique, qui est atteinte au nord du port de Memel. Cette manœuvre réussie a pour conséquence d'isoler 33 divisions allemandes dans la péninsule de Courlande, au nord-ouest de Riga !

◀ Une colonne de T-34/85 fait une halte dans une petite ville prussienne. La première incursion de l'Armée rouge dans cette province allemande est un échec. - DR

▼ En Prusse-Orientale, deux *Frontoviki* posent fièrement devant un panneau marquant la frontière allemande. Ces hommes sont assez âgés, ce qui permet de rappeler que l'Armée rouge, pertes subies depuis 1941 et massacres par les nazis des populations masculines dans les territoires soviétiques reconquis obligent, traverse une grave crise d'effectifs. - DR

LE GÉNÉRAL HIVER COMME ESPOIR DE RÉPIT

Avec l'approche de la mauvaise saison, la stabilisation du front qui s'opère tant à l'Est qu'à l'Ouest offre un peu de répit au soldat allemand, dont le moral a été fortement ébranlé. Cette accalmie momentanée ne rassure guère la population des territoires formant la Prusse-Orientale, qui sont désormais directement menacés. Les habitants de cette région envisagent avec une grande inquiétude la manière avec laquelle les troupes soviétiques s'y comporteraient si elles venaient à en forcer l'entrée. Cette crainte est d'autant plus motivée que beaucoup sont conscients, au sein de la population, que la *Wehrmacht* et la *SS* se sont signalées par des pratiques extrêmement brutales à l'encontre du peuple soviétique sur le front de l'Est et que l'Allemagne, au nom de la loi du Talion, risque d'en payer bientôt lourdement le prix. Cette angoisse se développe d'autant plus qu'elle est renforcée par la propagande du régime qui décrit – non sans raisons pour certains de ses éléments – l'Armée rouge comme une horde dévastatrice, prête à ravager toute portion de sol germanique qu'elle serait amenée à envahir.

LA QUESTION DES POPULATIONS CIVILES A L'EST

L'hypothèque qui pèse sur l'est du *Reich* est d'autant plus inquiétante que cette région la plus orientale du pays, jusqu'alors préservée des raids dévastateurs de l'aviation anglo-saxonne, sert de zone de refuge pour les populations civiles qui fuient les bombardements. Au début de l'année 1944, ce sont ainsi pas moins de 825 000 évacués venus d'Allemagne occidentale et de Berlin qui y ont trouvé asile. Parfaitement conscient du problème, Goebbels a préconisé le transfert préventif de ces réfugiés vers d'autres provinces moins exposées. En suggérant cette mesure, le ministre de la Propagande s'est cependant heurté à l'hostilité du *Gauleiter* de Prusse-Orientale, Erich Koch, vieux fidèle du *Führer*, pour qui l'idée d'un quelconque repli de civils pourrait être interprétée comme un signe de défaitisme de la part du régime. Koch, bénéficiant du soutien d'Adolf Hitler, a obtenu que les évacuations proposées par Goebbels soient limitées à 55 000 femmes et enfants.

PREMIER RAID SOVIÉTIQUE SUR LA BALTIQUE

Dès le 5 octobre, les opérations ont repris en Baltique à l'initiative des Soviétiques, qui se sont lancés à l'assaut de Memel, défendue par la *3. Panzer-Armee* et un nombre limité d'unités du *Volkssturm*. Comme cela était prévisible, la situation a tourné rapidement au cauchemar pour les réfugiés et la population civile dans son ensemble. Malgré les demandes pressantes de la *Wehrmacht*, il faut attendre deux jours avant que le parti ne se décide à donner l'ordre aux civils de fuir la zone des combats. Émise trop tardivement, cette consigne jette sur les routes de longues colonnes de femmes, de vieillards et d'enfants, qui cheminent dans une confusion généralisée, abandonnant biens et bétail au fur et à mesure de leur exode. Poursuivant leur avance en direction de l'ouest, les Soviétiques, qui progressent sur un front de 150 km de largeur, pénètrent en territoire allemand le 18 octobre. Évoluant sur une profondeur de 60 km, ils s'emparent de plusieurs villes frontalières et atteignent la périphérie des localités de Gumbinnen et d'Angerapp. Mettant à profit un ralentissement dans l'avance des Soviétiques, la *4. Armee*, qui défend la région, parvient bientôt à se regrouper et à amorcer une manœuvre d'encerclement. Celle-ci surprend les Soviétiques et réussit à leur infliger de lourdes pertes, les contraignant à se retirer et mettant ainsi un terme provisoire aux ambitions de l'Armée rouge en direction de la Prusse-Orientale.

▲ Des *Panzer-Grenadiere* de la division d'élite « Großdeutschland » (l'un d'eux est curieusement vêtu du coupe-vent des *Gebirgsjäger*) soufflent sur la ligne de contact, près d'un Schwimmwagen et d'un *Sd.Kfz. 251/21* à affût triple MG-151 de *2cm*. - DR

◥ *Panzer V* Panther dans la région de Memel. Cet excellent modèle s'impose désormais comme le char standard des *Panzer-Divisionen*, mais ce beau cliché de propagande ne doit pas tromper : les pénuries en matières premières qui frappent le *Reich* ont leurs répercussions sur la qualité des blindages qui ont tendance à rompre au moindre impact direct. © ECPAD/France/Fonds Seconde guerre mondiale

▶ La localité prussienne d'Eydtkuhnen vient de tomber. Un camion soviétique tractant une pièce ZiS-3 de 76,2 mm traverse le centre-ville ravagé. Archives Caraktère

L'ARMÉE ROUGE IVRE DE VENGEANCE

La reprise du terrain perdu a tôt fait de donner aux Allemands un avant-goût de ce qui les attend si les *Frontoviki* parviennent à envahir le *Reich*. En pénétrant dans le village de Nemmersdorf requis par la *4. Armee*, les unités de la *Wehrmacht* y découvrent des exactions abominables perpétrées à l'encontre des civils. Saisissant l'occasion qui se présente à eux en matière de propagande, les services du Dr. Goebbels s'emparent de ces atrocités et développent une énorme campagne stigmatisant le « *déchaînement de fureur*

PREMIERS COMBATS AUX FRONTIÈRES

sanguinaire des bolcheviques aux frontières de la Prusse-Orientale ». L'étude des éléments découverts sur place permet d'établir que, le 22 octobre, des *Frontoviki* du 2e bataillon de la 25e brigade de chars de la Garde ont atteint le village de Nemmersdorf, situé à proximité du pont d'Angerapp. Les Soviétiques, essuyant plusieurs contre-attaques allemandes, ont rapidement été forcés de se mettre à couvert dans le village. Selon le témoignage de l'une des rares survivantes de cet épisode, s'étant mis à la recherche d'un refuge, des soldats russes ont découvert 14 civils terrés dans une cave. Sur les ordres d'un officier, ceux-ci ont été extraits de leur abri pour permettre aux soldats de s'y établir et aussitôt abattus sommairement. En fin de journée, la pression devenant trop forte, la localité a finalement été abandonnée par ses occupants, non sans s'être livrés, de manière généralisée, à des actes ignobles envers les villageois et les réfugiés tombés entre leurs mains.

Les combattants allemands qui ont repris Nemmersdorf y ont découvert des exactions d'une nature à peine imaginable ; un témoin, le soldat Günter Koschorrek, a noté dans son journal qu'il a trouvé un vieil homme « *cloué à une porte de grange par une fourche ayant traversé sa gorge de part en part* ». Selon la déposition du *Generalmajor* Erich Dethleffsen (chef d'état-major de la *4. Armee*), recueillie après la guerre par le tribunal de Neu-Ulm, un certain nombre de civils ont été effectivement crucifiés sur des portes de grange, avant d'être tués par balles. D'autres – des femmes, des enfants, ainsi qu'une cinquantaine de prisonniers de guerre français – ont été tout simplement exécutés. Au terme d'une commission d'enquête internationale constituée sous la coupe des autorités allemandes, le nombre de 653 victimes a été avancé. Il est cependant probable que cette comptabilité morbide ait été volontairement exagérée pour les besoins de la propagande. Pour leur part, les Soviétiques ont reconnu ultérieurement leur responsabilité dans la mort d'une trentaine de personnes. L'une et l'autre de ces estimations, objets d'enjeux idéologiques, ne sauraient être considérées comme fiables. Faute de sources objectives, la liste des victimes du massacre de Nemmersdorf ne pourra jamais être formellement établie. Il est néanmoins certain qu'elles furent nombreuses, et pour certaines assassinées dans des conditions particulièrement barbares.

◀ et ▼ Des *Panzer-Grenadiere* de la *1. Fallschirm-Panzer-Division* « Hermann Göring » immortalisés lors de la contre-attaque de la *4. Armee* allemande fin octobre 1944 dans la région de Goldap-Gumbinnen, à l'issue de laquelle le massacre de Nemmersdorf est découvert. Jusqu'au dernier jour de la guerre, la *Heer* reste un formidable instrument de combat, capable de contre-attaques localisées d'une extrême violence.
© ECPAD/France/Fonds Seconde guerre mondiale

▶ Ces Jeunesses hitlériennes, qui ont déjà fait l'apprentissage du maniement des armes à feu au sein de leur organisation, seront bientôt sous les tirs adverses, symbole d'un régime prêt à entraîner avec lui dans l'abîme des pans entiers de la jeunesse allemande... Ces adolescents, dont certains sont poussés par un fanatisme qui n'a rien à envier à celui des *Waffen-SS*, se révèlent parfois de redoutables adversaires. - NIOD

▼ Posté à l'angle d'une maison, un Panther fait feu sur des chars soviétiques. Bien que les *Panzer-Divisionen* du modèle 1945 soient réduites à une cinquantaine de chars, les unités phares du « Blitzkrieg » sont rassemblées à partir de février 1945 dans des *Panzer-Korps neue Art* bâtis sur le modèle des corps blindés russes, contribuant à leur redonner du « punch ». - NAC

UNE PERSPECTIVE INQUIÉTANTE POUR LES CIVILS

Cette affaire de crime de guerre perpétré par les Soviétiques est une aubaine pour les services de la propagande du *Reich*, désireux d'insuffler une énergie nouvelle à une population allemande dont le moral est vacillant. Goebbels, s'emparant du drame, s'efforce d'en tirer profit pour galvaniser l'esprit de résistance. En agissant de la sorte, il commet cependant une erreur psychologique en tentant d'accréditer la thèse selon laquelle les armées alliées se livreraient également, sur le front Ouest, à des crimes de guerre systématiques. Cette tentative de manipulation des esprits, visant à lutter contre l'idée selon laquelle une occupation anglo-américaine serait supportable pour l'Allemagne, a pour effet de semer le doute quant à la véracité des atrocités perpétrées par les Soviétiques. Pire encore, elle amène une partie du peuple allemand à voir dans ces exactions une conséquence immanquable découlant du comportement épouvantable de la *Wehrmacht* sur le front de l'Est. Le massacre perpétré à Nemmersdorf a de quoi susciter l'angoisse des populations d'Allemagne orientale, mais il sonne également comme un avertissement pour les cadres du régime et tous ceux qui sont liés de près ou de loin avec le parti nazi : il est désormais clair que l'Union soviétique fera payer au prix fort la responsabilité des crimes commis sur son territoire. Pour les autres, le constat est le même : au nom de la loi du talion, civils et militaires vont expier ce que les peuples d'URSS ont subi quatre années durant. Devant cette évidence, qui a pour effet de souder l'Allemagne et ses dirigeants, la population de l'Est s'engage dans une lutte désespérée pour sa survie.

UNE NATION ALLEMANDE AU MORAL INCERTAIN

Alors qu'en Prusse-Orientale la population est en proie à l'angoisse de tomber aux mains des Soviétiques, la partie occidentale du *Reich* vit désormais au rythme des raids aériens anglo-saxons. Ces bombardements incessants et dévastateurs minent le moral de tous ceux qui y assistent impuissants et entraînent un climat d'apathie générale qui participe de la diffusion d'un sentiment d'hostilité progressive envers les dirigeants nationaux-socialistes. Ce ressentiment s'exerce désormais aussi à l'encontre d'Adolf Hitler lui-même, qui ne bénéficie plus de son aura et que de plus en plus de citoyens allemands jugent coupable d'avoir entraîné le pays à sa perte. De manière croissante, dans le secret des consciences ou entre personnes de confiance, l'on reproche au parti et à ses membres d'être la cause des malheurs qui frappent quotidiennement l'Allemagne. Or, ces doutes qui assaillent la société civile se retrouvent dans une mesure moindre dans l'armée. La *Wehrmacht*, devenue un instrument parfaitement professionnalisé au bout de presque six années de guerre, demeure néanmoins dans son ensemble un outil redoutablement combatif. Le soldat allemand continue à se battre par discipline, par devoir et par habitude, porté par la conviction de moins en moins assurée que les armes secrètes annoncées depuis des mois surviendront à temps pour inverser le cours de la bataille.

Si, au sein de la Marine, de l'Aviation et de l'armée de Terre, la valeur militaire est évidemment variable en fonction de la nature des unités, elle confine néanmoins au fanatisme au sein des formations de la *Waffen-SS*. En effet, malgré la présence dans ses rangs d'une majorité de soldats recrutés de force parmi les minorités allemandes (*Volksdeutsche*) des pays contrôlés par le *Reich* ou de volontaires issus des pays occupés, l'armée personnelle d'Himmler, forte d'une solide expérience du combat et d'une discipline de fer, demeure une troupe d'élite dont la valeur semble toujours intacte, du moins en ce qui concerne les unités formées jusqu'en 1943, les dernières levées étant effectivement de piètre valeur.

HITLER CROIT ENCORE EN SON ÉTOILE

Le succès inespéré obtenu en Prusse-Orientale face aux Soviétiques à la fin du mois d'octobre 1944 décide Hitler à tenter de reprendre l'initiative sur le front Ouest. Convaincu qu'il peut encore forcer le destin, il ambitionne, par une manœuvre hardie, de frapper en Belgique, à la jonction entre Britanniques et Américains, afin de percer le front allié et de s'emparer du port d'Anvers. Comme en mai 1940, le *Führer* espère que la surprise sera obtenue par un débouché au travers les Ardennes belges. Si ce plan réussit, le 21e groupe d'armées britannique, de même que les 9e et 1re armées américaines se trouveront alors encerclés. Menacés d'anéantissement, ils n'auront d'autre possibilité que de tenter une évacuation par la mer, comme celle réalisée par les Franco-Britanniques à Dunkerque quatre ans plus tôt. Misant sur une supposée fragilité et le caractère contre nature des liens qui unissent l'Union soviétique aux Anglo-Saxons, Hitler entend susciter une crise morale chez ces derniers et obtenir qu'ils renoncent à la poursuite de la guerre à l'Ouest. Ce faisant, il espère faire voler en éclats la stratégie commune des Alliés, obtenant que la *Wehrmacht* puisse alors se retourner en totalité vers l'Est à la faveur de la paix séparée obtenue pour y affronter l'Armée rouge.

▲ Belle photo d'un *Panzer IV* de la *2. Panzer-Division* photographié à l'automne 1944. Cette unité d'élite est engagée durant l'opération « Wacht am Rhein ». NIOD

L'OFFENSIVE DE LA DERNIÈRE CHANCE

Prévue pour la fin du mois de novembre 1944, cette opération baptisée « Herbstnebel » (« brouillard d'automne »), puis « Wacht am Rhein » (« garde au Rhin »), ne peut finalement pas être déclenchée avant la mi-décembre. Ce retard dans l'exécution est dû à la difficulté à réunir les approvisionnements nécessaires, mais également à une météorologie trop clémente, qui serait de nature à favoriser l'action de l'aviation alliée. À la veille du déclenchement de l'offensive allemande, trois armées, dont deux blindées, sont massées dans les Ardennes, soit 200 000 combattants repartis en 5 *Panzer-Divisionen* et 13 *Volks-Grenadier-Divisionen* et *Infanterie-Divisionen*. L'importance des moyens consentis est néanmoins relative : nombre de soldats allemands sont jeunes et ne possèdent aucune expérience du feu. En outre, l'approvisionnement en carburant apparaît comme fortement insuffisant pour une opération de cette envergure. Enfin, malgré l'effort consenti, il semble que la *Luftwaffe* n'est pas en mesure de s'assurer de la maîtrise du ciel, ce qui condamne les troupes au sol à devoir se priver de l'appui et de la protection voulus. Malgré l'optimisme d'Hitler, l'ensemble de ces contingences tempère sérieusement celui des généraux responsables de l'opération « Wacht am Rhein »,

▶ Des Panther *Ausf. G* de la *116. Panzer-Division* ou de la *9. SS-Panzer-Division* « Hohenstaufen » en progression sur une route menant à Bastogne durant la bataille des Ardennes. NIOD

▲ Une section de grenadiers de la *Waffen-SS* monte en ligne sur le front ardennais. Notez le fusil d'assaut *StG-44* porté en bandoulière par le sous-officier marchant à la gauche de ses hommes. NIOD

qui demeurent réservés quant à ses chances de réussite et considèrent que le port d'Anvers, distant de 200 km, constitue un objectif irréaliste car trop éloigné eu égard aux moyens engagés.

LA *WEHRMACHT* BOUSCULE LES AMÉRICAINS

C'est finalement le 16 décembre 1944 que, peu avant l'aube, l'armée allemande attaque les troupes américaines sur un front large de 170 km. Les services de renseignements alliés n'ont rien détecté au préalable. La surprise est totale, et les premières lignes de l'*US Army* sont écrasées. Passées les premières défaites tactiques et la stupeur provoquée par cette offensive allemande, le général Eisenhower réagit cependant avec promptitude. Dès le deuxième jour de la bataille, il fait acheminer la *7th Armored Division* et la *101st Airborne Division* afin de renforcer le contrôle des nœuds de communication constitués par les villes de Saint-Vith et de Bastogne et de les tenir à tout prix. Cela n'empêche pas, malgré des combats souvent acharnés, l'avance allemande de se poursuivre, sans que rien ne paraisse pouvoir la freiner. Saint-Vith tombe le 21, et Bastogne, occupée les « Screaming Eagles », est encerclée. Il faut attendre le 23 décembre pour que, grâce à l'amélioration des conditions météorologiques, l'aviation alliée puisse entrer en action et retourner le cours de la bataille. Matraquées en permanence par les chasseurs-bombardiers, bloquées sur des routes congestionnées par la résistance américaine, les troupes allemandes sont bientôt victimes d'un manque de carburant prévisible, les colonnes de ravitaillement peinant à acheminer en première ligne l'essence rassemblée sur la rive orientale du Rhin. Simultanément, le général Patton lance une contre-attaque avec sa *3rd US Army* depuis le sud et commence à desserrer l'étreinte autour de Bastogne. Trois jours plus tard, la *2nd US Armored Division* bloque définitivement l'avance des *Panzer* en direction de la Meuse. Alors que Bastogne demeure l'objet de violents combats, Hitler décide d'essayer de forcer le destin en lançant en Alsace une nouvelle offensive destinée à soulager les troupes engagées dans les Ardennes, baptisée du nom de « Nordwind » (« Vent du Nord »). Le 31 janvier 1945, une *Panzer-Division* et six divisions d'infanterie attaquent en direction de la trouée de Saverne, sur une ligne de front s'étendant de Sarreguemines à Beuhoffen.

L'annonce de ce nouvel assaut, perçu comme une menace inquiétante sur son flanc Sud, conduit le général Eisenhower à donner l'ordre d'abandonner le nord de l'Alsace et de Strasbourg pour effectuer un repli vers les Vosges. Cette décision est inacceptable pour le général de Gaulle. Il s'ensuit une crise entre la France et ses alliés, au terme de laquelle le chef du gouvernement provisoire français obtient du commandant en chef des forces alliées qu'il renonce à ce projet, moyennant une défense conjointe du nord de l'Alsace par les troupes franco-américaines.

LA FIN DES ILLUSIONS À L'OUEST

L'entrée en lice des Britanniques, qui contre-attaquent les positions allemandes depuis le nord de la Belgique à partir du 3 janvier 1945, met un terme aux espoirs allemands dans les Ardennes. Ses voies de communication étant menacées par une attaque de flanc, la *Wehrmacht* n'a d'autre choix que de devoir renoncer à ses ambitions et de battre en retraite. La bataille se poursuit néanmoins à une échelle de moindre importance en Alsace du Nord et en Lorraine, où la ville de Strasbourg se trouve menacée par une attaque en tenaille venue du nord et du sud. Après avoir atteint son seuil critique le 10 janvier, la pince venue du sud depuis la poche de Sélestat est définitivement jugulée par les Français. Au nord, où se situe le front principal, les Américains ont installé leurs lignes de défense sur la rivière Moder, au niveau d'Haguenau. Ils laissent le soin aux forces françaises de monter la garde face au Rhin, où les Allemands ont établi une tête de pont le 5 janvier à hauteur de Gambsheim. Malgré des combats intenses, l'avance des Allemands est contenue dès les premiers jours de janvier. L'affrontement, principalement concentré autour d'Haguenau, va se poursuivre jusqu'à la fin du mois, où l'arrivée de renforts américains en provenance des Ardennes obligera le commandement de la *Heer* à renoncer une nouvelle fois et à suspendre définitivement ses opérations.

UN SOMMET DE L'ÉTAT EN PROIE À L'AUTISME

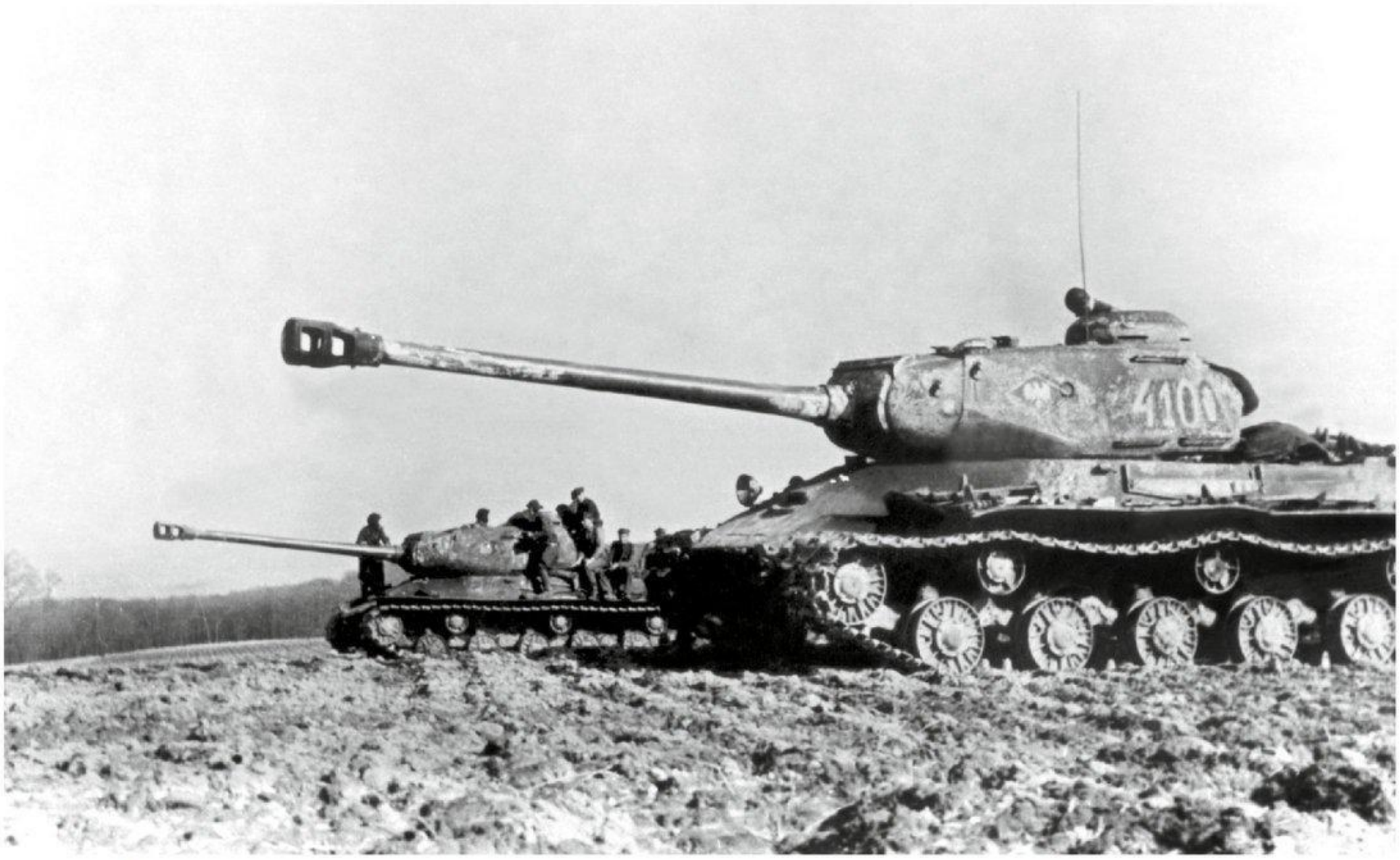
Au terme d'un sixième Noël de guerre, où la perspective en trompe-l'œil d'une victoire à l'Ouest pouvait être de nature à remonter le moral, l'évidence de l'échec infligé par les Américains s'impose de manière implacable. Pour ceux des Allemands qui font preuve d'un minimum de discernement, le *Reich* n'est désormais plus qu'une citadelle encerclée, vouée à succomber à plus ou moins brève échéance. Seule une poignée de fanatiques persévèrent encore à refuser d'admettre la réalité, s'obstinant à conserver leur foi en la victoire envers et contre tout. Parmi ces irréductibles figure le ministre des Affaires étrangères, Ribbentrop, qui, considérant que l'Allemagne vient de faire la démonstration de sa capacité à frapper là où elle l'entend, estime qu'une paix honorable est désormais négociable avec les Anglo-Saxons. De son côté, Martin Bormann, envisageant une guerre longue, pense pour sa part qu'à l'avenir, villes, usines et fermes collectives devront être conçues selon un mode souterrain pour les soustraire à la menace aérienne. Himmler considère quant à lui que la Grande-Bretagne, comprenant ses intérêts véritables, finira par joindre son énergie à celle de l'Allemagne pour lutter conjointement contre l'Union soviétique ! D'autres figures du régime, comme Göring, toujours en disgrâce au début de l'année 1945, font le choix d'oublier la cruelle réalité pour se réfugier dans le luxe ou la débauche… Au sommet de l'État, Adolf Hitler s'attache, pour sa part, à faire preuve encore d'un optimisme indéfectible, malgré le caractère désespéré de la situation. Cette attitude, qui s'explique peut-être en partie par l'impérieuse nécessité pour le *Führer* de maintenir la flamme animant son entourage, ne l'empêche pas d'entrevoir par moments la situation géostratégique telle qu'elle est. Attribuant la défaite qui s'annonce inéluctablement à l'incompétence des militaires et à la conspiration des Juifs, il entend refuser toute capitulation et mener héroïquement le *Reich* jusqu'à l'abîme, au nom de la destinée wagnérienne du peuple allemand.

Exagérée de façon grandiloquente par Montgomery, la contribution de l'Armée britannique à la victoire des Ardennes n'en met pas moins un terme aux espoirs des Allemands d'atteindre la Meuse. Ici, un Sherman Firefly de la *29th Armoured Brigade* a pris position en protection de l'un des ponts enjambant le fleuve, en l'occurrence celui de Namur.
US Nara

Après l'échec de l'opération « Wacht am Rhein », les efforts de la *Wehrmacht* se portent en Hongrie (où se situent les derniers puits de pétrole exploitables par le *Reich*) et en Poméranie (pour soulager le front de l'Oder). Les opérations « Sonnenwende » et « Frühlingserwachen » sont les derniers coups de boutoir des *Panzer*...
NIOD

Ultimes combats dans les Ardennes, en janvier 1945. Un M5 Stuart nettoie un point d'appui allemand lors de la reconquête du saillant ouvert le mois précédent par les trois armées de la *Heeresgruppe B*.
US Nara

PREMIERS COMBATS AUX FRONTIÈRES



▲ Avec le char lourd JS-2, l'Armée rouge dispose d'un engin capable de s'opposer efficacement au Tiger II. Nous en voyons deux, ici aux couleurs de la *Ludowe Wojsko Polskie*, l'Armée populaire polonaise combattant aux côtés des Soviétiques. Archives Caraktère

◥ Une colonne de JS-2 sur une route de Prusse-Orientale. On notera la récupération d'un camion allemand (à droite du cliché) par les Soviétiques et les *Panzerfäuste* de prise négligemment jetés par ceux-ci sur le bord de la chaussée. Archives Caraktère

▶ L'exode des civils allemands de Prusse-Orientale est aussi tragique que celui de la population française en 1940. Il l'est même davantage, Armée rouge et résistants tchécoslovaques et yougoslaves se livrant à des massacres de grande ampleur... - DR

L'ARMÉE ROUGE S'APPRÊTE À FRAPPER

Au tout début de l'année 1945, après l'échec de sa tentative de reprendre l'initiative sur le front Ouest, la *Wehrmacht* s'apprête à subir de nouveau les impitoyables assauts de l'Armée rouge. Au terme des premières semaines de janvier, après que la bataille des Ardennes s'est soldée par la perte inutile de 80 000 hommes, de 600 chars et de 1 600 avions, l'opération « Nordwind » se poursuit encore en Alsace, malgré l'évidence de son enlisement.

Sur le front de l'Est, le commandement allemand est bientôt avisé par ses services de renseignements de l'imminence d'une action d'envergure qui frappera sous peu la Prusse-Orientale et le territoire polonais encore sous contrôle de la *Wehrmacht*. Pourtant, malgré les appels pressants de Guderian pour obtenir le transfert de renforts en direction de la frontière orientale, Hitler s'obstine à refuser tout mouvement de troupes d'ouest en est. Intimement convaincu que le salut de l'Allemagne se jouera par-delà le Rhin, il se refuse à croire que les Soviétiques puissent être en mesure de déclencher une offensive de grande ampleur dans un avenir proche après leur échec subi en octobre 1944.

L'Armée rouge a pourtant travaillé, depuis deux mois, à un plan de bataille visant à s'emparer de Königsberg et à isoler la Prusse-Orientale, tout en s'ouvrant la route conduisant à Berlin, moyennant une avance fulgurante à travers le territoire polonais. Au nord, l'opération sera confiée aux 2e et 3e Fronts de Biélorussie du maréchal Rokossovski et du général Tcherniakhovski, qui devront attaquer la Prusse-Orientale en tenaille, par le sud et le nord-est. Face à la Pologne, c'est le 1er Front biélorusse du maréchal Joukov et le 1er Front ukrainien du maréchal Koniev qui vont opérer, appuyés par les 2e Fronts ukrainien et 4e biélorusse situés sur leurs ailes. Joukov devra marcher en direction de Poznan, et Koniev sur Breslau. Pour mener à bien ce plan d'opérations, les deux généraux disposent de moyens formidables constitués de 22 armées représentant un total de 2 200 000 hommes, 33 500 pièces d'artillerie, 7 000 blindés et quelque 5 000 avions de chasse et de bombardement !

LA PERTE DE LA POLOGNE ET L'ATTAQUE DE LA PRUSSE-ORIENTALE

Le 12 janvier 1945, la bataille s'engage malgré une météo défavorable. Le 1er Front ukrainien attaque en Pologne depuis Sandomierz, suivi, deux jours plus tard, par le 1er Front biélorusse qui part de Magnuszów et Pulawy. L'une et l'autre de ces grandes formations, bénéficiant de deux « couloirs de feu » fournis par un appui massif d'artillerie, ne tardent pas à percer le front et à former une poche de 500 km de large sur 100 à 150 km de profondeur. Cette première phase opérationnelle s'achève provisoirement le 17 janvier par la prise de Varsovie, évacuée par les Allemands. Dans un deuxième temps, les Soviétiques procèdent à l'encerclement du bassin industriel de la Silésie, dont ils s'emparent intact. Parvenus sur le cours de l'Oder à la fin janvier, ils y établissent une tête de pont au nord de la ville de Küstrin, puis cessent leur progression. En Prusse-Orientale, qui constitue un front secondaire, les combats ont également été très durs. La *Wehrmacht*, luttant avec une énergie décuplée par le désespoir, a défendu furieusement son territoire national, se repliant en bon ordre quand la pression devenait insupportable. Le 24 janvier 1945, la ligne de front s'est à peu près stabilisée autour de trois poches fortifiées. La plus grande est celle de Heilsberg, longue de 180 km et large de 50.

[1] Erich Koch, partisan du sacrifice de la population de Prusse-Orientale pour marquer la volonté du *Reich* de ne céder aucun pouce de terrain, n'en avait pas moins pris la précaution de faire évacuer sa femme en Bavière. Il quittera lui-même la Prusse-Orientale en avion le 25 avril, laissant 100 000 réfugiés désemparés derrière lui, dans le Samland. Ayant rejoint la presqu'île de Hela, il trouvera ensuite le moyen de se rendre à Flensburg *via* le Danemark, où il réclamera sans succès d'être embarqué à bord d'un sous-marin en direction de l'Amérique du Sud.

PREMIERS COMBATS AUX FRONTIÈRES

Les deux autres môles de résistance sont constitués par la *Festung* Königsberg et la péninsule du Samland. Elles conservent un accès ouvrant sur la mer baltique, qui est alors la seule voie de communication subsistant avec le reste du *Reich*, après la perte de la lagune de la Vistule prise par les Soviétiques le 26 janvier.

EXODE DRAMATIQUE À L'EST

Alors qu'en Pologne des mesures d'évacuation des populations allemandes avaient été prises avant la bataille, le *Gauleiter* de Prusse-Orientale Koch [1], qui s'est obstiné à refuser toute idée de repli préalable des civils, exhorte chaque citoyen à se battre jusqu'à la mort plutôt que d'abandonner aux Soviétiques une portion du territoire national. Une nouvelle fois, l'annonce du début de l'offensive de l'Armée rouge a pour effet de générer un mouvement de panique totalement incontrôlable, qui jette plus de deux millions d'individus sur les routes enneigées. Lors des premiers jours de l'attaque, des dizaines de milliers de civils se sont ruées vers la forteresse de Königsberg, dans l'espoir éperdu de pouvoir fuir vers l'ouest à bord de trains en partance pour la Poméranie. Cette arrivée massive de réfugiés s'est déroulée dans un véritable climat d'apocalypse. Rapidement, il a fallu renoncer à cette porte de salut, car l'avancée des Soviétiques avait rompu les liaisons ferroviaires avec le reste du *Reich*. Nombreux ont alors été ceux qui, espérant pouvoir s'enfuir par la mer, se sont orientés vers le port de Pillau, situé sur la lagune de la Vistule. L'absence de navires a rapidement conduit, fin janvier 1945, à l'amoncellement de près de 200 000 fuyards dans la péninsule du Samland. Depuis Königsberg, d'autres ont décidé de tenter l'aventure à travers l'embouchure gelée de la lagune pour rejoindre l'étroite bande de terre littorale qui permet d'espérer atteindre Dantzig.

▲ L'Armée rouge sur le chemin d'une victoire qui ne peut plus lui échapper. Un officier soviétique harangue ses troupes avant de partir au combat. En 1945, le *Frontovik* est un soldat expérimenté, rustique et galvanisé par l'imminence du triomphe de la « Rodina » dans une guerre qui aura coûté la vie à plus de 20 millions de ses citoyens. - RIA-Novosti

Jusqu'à la fin du mois de février, cette voie est empruntée par près d'un demi-million de réfugiés. Exposés aux attaques permanentes de l'aviation soviétique, à la glace qui se rompt, aux températures extrêmement basses qui frappent impitoyablement, près de 30 000 civils disparaissent… Le calvaire des survivants n'est pas achevé pour autant : autour de Dantzig et de Gotenhafen, près d'un million de fuyards s'entassent dans l'attente désespérée d'un train ou d'un bateau pour les soustraire de l'enfer dans lequel ils se trouvent. Quant aux évacuations par la mer, elles s'opèrent péniblement sous la pression des sous-marins soviétiques qui occasionnent de nombreux drames, parmi lesquels celui du paquebot *Wilhelm Gustloff* [voir *LOS!* n° 20 à paraître] reste le plus connu. L'ancien navire de croisière de l'organisation *Kraft durch Freude* [2], surchargé de femmes et d'enfants, est torpillé le 30 janvier 1945. Il coule, entraînant avec lui dans les flots 7 000 personnes, établissant ainsi le triste record de la pire catastrophe de l'histoire maritime.

LE CALVAIRE DES DÉPORTÉS ET DES CIVILS

La population allemande n'est pas la seule victime de cette désintégration de la Prusse-Orientale. Entre le 20 et le 21 janvier, près de 7 000 Juifs enfermés au camp de Stutthof sont évacués par la route. Cheminant à pied en direction de Königsberg, ils sont déroutés en chemin vers Palmnicken, sur la côte. Au cours de cette marche à la mort menée dans des conditions météorologiques effroyables, 3 000 d'entre eux disparaissent, victimes de la fatigue, du froid, d'inanition ou simplement abattus par leurs gardiens *SS*. Au terme de ce périple épouvantable, les convoyeurs constatent qu'il n'y a aucun moyen d'évacuer par la mer cette main-d'œuvre concentrationnaire. La décision est alors prise d'exécuter les survivants. Dans un premier temps, les *SS* envisagent de les emmurer vivants dans un puits de mine désaffecté. Cependant, devant l'hostilité résolue du gérant de l'exploitation, les malheureux sont finalement conduits en bord de mer, où ils sont exécutés sur place. Le sort des civils allemands qui tombent aux mains des Soviétiques est à peine plus enviable. Le *Frontovik*, encouragé par une propagande vengeresse – notamment les appels d'Ilya Ehrenbourg –, se livre de manière quasi systématique à toutes les abominations imaginables : exécutions sommaires, viols des femmes quel que soit leur âge, pillage généralisé, incendie… Sur 500 000 habitants demeurés prisonniers en Prusse-Orientale, près de 100 000 meurent assassinés en l'espace de quelques semaines, tandis que la moitié d'entre eux sera déportée vers les régions industrielles de l'Union soviétique pour y servir de main-d'œuvre.

[2] « Force par la joie », il s'agissait d'une organisation de loisirs appartenant au *Deutsche Arbeitsfront*, ou Front allemand du travail, la structure syndicale unique mise en place par le *III. Reich* en 1933.

UNE VOIE SANS ISSUE

L'Allemagne, entre la fin de l'année 1944 et le début du mois de février 1945, semble s'être approchée au plus près de l'abîme dans lequel elle s'apprête à se précipiter. L'échec coûteux des dernières offensives de la *Wehrmacht* à l'Ouest résulte d'une stratégie déraisonnable face aux Anglo-Saxons, alors que la perte de la Pologne de même que de la majeure partie de la Prusse-Orientale, qui constituaient jusqu'alors à l'Est le glacis protecteur du pays, sonne le glas des espoirs qui pouvaient encore subsister sur la capacité de l'Armée allemande à sanctuariser le territoire national. Alors que les Soviétiques sont désormais à moins de 70 km de Berlin et que les Américains, les Britanniques et les Français se préparent à franchir le Rhin, il est évident que les jours de l'Allemagne nationale-socialiste sont désormais comptés… ■

ANNEXE 2

TÉMOIGNAGE
AU COMBAT À HATTEN JANVIER 1945

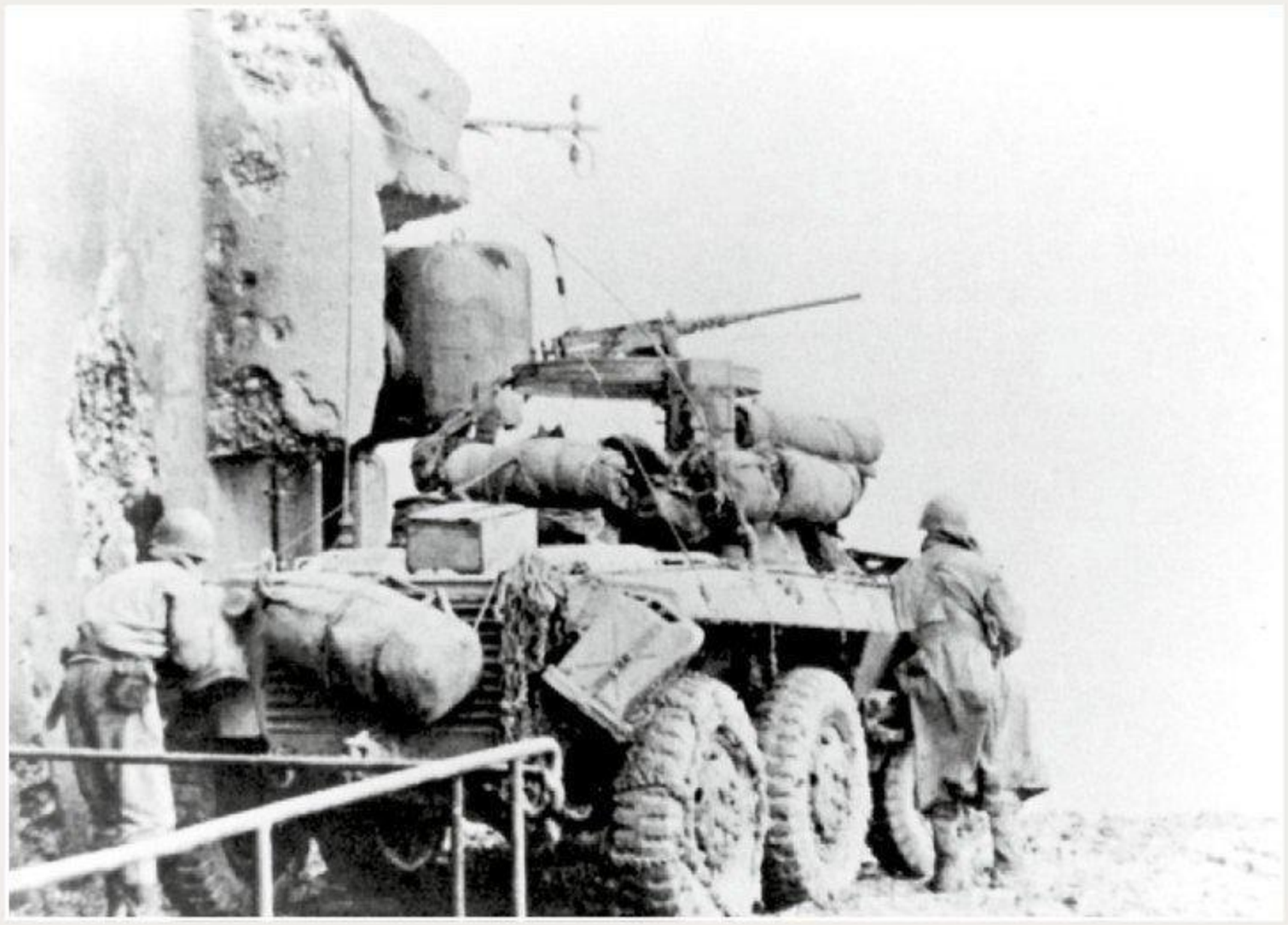
LE *GEFREITER* HANS WEISS, SOLDAT AU SEIN DU P*ANZER-GRENADIER-REGIMENT 119*, ÉVOQUE LES COMBATS AUXQUELS IL PARTICIPE EN JANVIER 1945 EN ALSACE GERMANISÉE, AU NORD DE STRASBOURG, LORS DE L'OPÉRATION "NORDWIND", AU COURS DE LAQUELLE ALLEMANDS ET AMÉRICAINS SE DISPUTENT LE CONTRÔLE DES ANCIENNES FORTIFICATIONS DE LA LIGNE "MAGINOT" DANS LA RÉGION DE HATTEN. L'HOMME Y DÉCRIT NOTAMMENT LES COMBATS QUI METTENT AUX PRISES SON UNITÉ AVEC DES CHARS SHERMAN AMÉRICAINS.

En 1944, je travaillais dans la construction aéronautique au sein des usines Messerschmitt-Flugzeugwerke. On y fabriquait alors les premiers avions à réaction du type Me 262 dans la manufacture de Laupheim, dans le Wurtemberg. Le cours de mon existence bascula au cours du mois de juin 1944, à l'occasion de la destruction de l'usine par l'aviation alliée. À partir de ce moment-là, je n'allais pas tarder à découvrir toute la réalité de la guerre.

Lors de l'incorporation de la classe 1925, mais aussi de classes plus jeunes, on m'affecte au *Schwäbische Traditions-Regiment 119* pour y suivre une instruction militaire. Après six semaines de formation à Reutlingen, je suis transféré à Grafenwöhr, où, sous le commandement de l'*Hauptmann* von Rosenberg, le *II. Bataillon* du *Panzer-Grenadier-Regiment 119* est en train d'être mis sur pied. Je suis alors ventilé à la *6. Kompanie*, commandée par le *Hauptmann* Ernst, et dont l'*Oberleutnant Ritter* von Molo est l'un des chefs de section.

Un Panther *Ausf. G* détruit devant un ouvrage défensif de la ligne « Maginot » fin 1944. - AMC # 1-206

AU COMBAT À HATTEN, JANVIER 1945



▲ Une automitrailleuse M20, accompagnée par des fantassins, aborde un bunker de la ligne « Maginot ». Curieusement, aucun de ses membres d'équipage ne sert la pourtant bien utile mitrailleuse lourde Browning cal. 50.
US Nara

Les événements ne tardent pas à se précipiter. Le jour de Noël 1944, nous embarquons dans un train qui nous conduit *via* Nuremberg, Bad Mergentheim et Pirmasens jusqu'à Germersheim. Avec nos véhicules, nous faisons alors route vers Zweibrücken, où l'on s'installe dans un bois. Le 7 janvier 1945, nous traversons Bad Bergzabern pour prendre position au sud de Wissembourg. Notre bataillon dépend de la *25. Panzer-Grenadier-Division*, qui a pour mission d'attaquer les troupes américaines qui occupent l'ancienne ligne « Maginot » française dans le secteur de Hatten–Rittershoffen. Au cours de la soirée du 7 janvier, les commandants de compagnie, ayant été rassemblés dans un restaurant à Niederroedern par l'*Hauptmann* von Rosenberg, reçoivent leurs instructions. Nous apprenons que notre bataillon est chargé d'attaquer les casemates de la ligne « Maginot » à environ 800 mètres au sud-est de Hatten ; pour en chasser l'adversaire, puis occuper le village du même nom.

La compagnie se dirige à travers le bois de Hatten vers les différents objectifs qu'on lui a assignés. La progression se répartit comme suit : la *6.* et la *7. Kompanien*, aux ordres du *Leutnant* Volk, avancent sur la droite de la route Hatten–Seltz, tandis que la *5.* et la *8.* progressent sur le côté gauche de l'axe. Il n'est pas facile de creuser des trous individuels car le sol est gelé. Vers 23h00, une section d'assaut, commandée par l'*Oberleutnant Ritter* von Molo, passe devant nous, ayant pour mission de s'emparer d'une casemate située non loin. C'est la pleine lune, et le froid est intense. Nous restons immobiles dans nos trous de combat jusqu'au petit jour, transis par le froid, attendant avec anxiété notre baptême du feu. Vers 5 heures du matin arrive l'ordre d'attaquer. Nous devons quitter la protection du bois pour nous engager en terrain découvert. Les Américains ne tardent pas à déclencher un tir d'artillerie sur notre zone de progression. Nous sommes accueillis par un feu d'artifice infernal.

La progression est très lente, car il nous faut nous jeter au sol en permanence. Dès les premières minutes, nous déplorons nos premiers blessés, ainsi que des morts. À hauteur du cimetière juif, l'avance est stoppée, rendue impossible par la densité du feu de l'artillerie américaine. Des obus éclairants illuminent de manière quasi permanente le champ de bataille, ce qui nous permet d'apercevoir, à environ 280 mètres, les contours de la casemate d'Esch qui semble avoir été enlevée par les hommes de l'*Oberleutnant* von Molo. Nous avons bientôt confirmation de cette information, et l'on nous rapporte également que l'*Oberleutnant* a été blessé lors de l'attaque.

Le jour s'étant totalement levé, on peut voir désormais où se trouve la localité de Hatten, située à environ 800 mètres. Aux alentours de 10 heures du matin, un grondement sourd se fait bientôt entendre du côté du bois de Hatten, d'où des *Sturmgeschütze* ne tardent pas à sortir. Ils sont pris immédiatement à partie par des canons antichars et doivent refluer vers les couverts après avoir essuyé des pertes importantes. Une nouvelle tentative, appuyée par de l'infanterie d'assaut, est également repoussée par les Américains, qui tentent à cette occasion de mener une contre-attaque pour reprendre possession des casemates. Ils n'y réussissent pas, et nous restons cloués sur nos emplacements, sans pouvoir bouger jusqu'à la tombée du jour.

Le *Hauptmann* Ernst désigne alors un *Kommando* chargé de la tâche ingrate d'évacuer les morts et les blessés. Nous apprenons à cette occasion que nos pertes s'élèvent à 54 blessés et 9 morts pour notre compagnie. La plupart des tués sont des gradés, chefs de section et de groupes. Dès la pénombre tombée, la compagnie se met en route en longeant la maison forestière d'Esch pour avancer jusqu'au cimetière de Hatten. Là, nous établissons de nouveaux trous de combat, ainsi que des emplacements pour mitrailleuses, utilisant le fossé qui longe la chaussée et nous dissimulant derrière les buissons qui le bordent. La section de commandement s'installe dans la casemate d'Esch pour l'aménager en PC de compagnie. Les gars des transmissions établissent une ligne téléphonique entre la casemate et le PC de bataillon, dans la forêt de Hatten, où les pionniers ont creusé des abris recouverts de troncs d'arbres, à proximité immédiate de la route de Seltz.

◣ Grenadiers allemands se préparant à recevoir un assaut allié dans une tranchée. Avec une MG-42 prête à cracher le feu et un lance-roquettes antichar *Panzerschreck*, ce groupe de combat dispose de quoi contrarier les assaillants.
© ECPAD/France/Fonds Seconde guerre mondiale

▼ & ◢ Dans le même secteur que précédemment, ces « casseurs de chars » allemands procèdent à un rassemblement et à la distribution des lance-roquettes antichars (*Panzerfäuste* et *Panzerschreck*) de leur compagnie avant un combat.
© ECPAD/France/Fonds Seconde guerre mondiale

AU COMBAT À HATTEN, JANVIER 1945

Alors que les hommes montent en ligne, ces sous-officiers prennent les consignes de leur *Leutnant* avant l'engagement imminent. La *Heer* et la *Waffen-SS* disposent jusqu'aux ultimes heures de la guerre d'un noyau de sous-officiers remarquables, supérieurement formés, qui contribuent aux petits, mais nombreux, succès tactiques que remporte encore la *Wehrmacht* sur tous les fronts.
© ECPAD/France/Fonds Seconde guerre mondiale

Mon travail de transmetteur est de maintenir un contact permanent entre la compagnie et le bataillon. La liaison bientôt interrompue, il me faut jouer le rôle d'estafette, une mission qui a toutes les allures d'un aller simple pour le paradis. Courbé en deux, parfois réduit à ramper dans les fossés, je parcours dans les deux sens la distance qui nous sépare du PC du bataillon. Le seul endroit où je peux souffler, c'est à l'abri que m'offre le mur du cimetière juif ; car cette portion de terrain échappe aux vues des Américains qui sont solidement établis dans le bois de Rittershoffen.

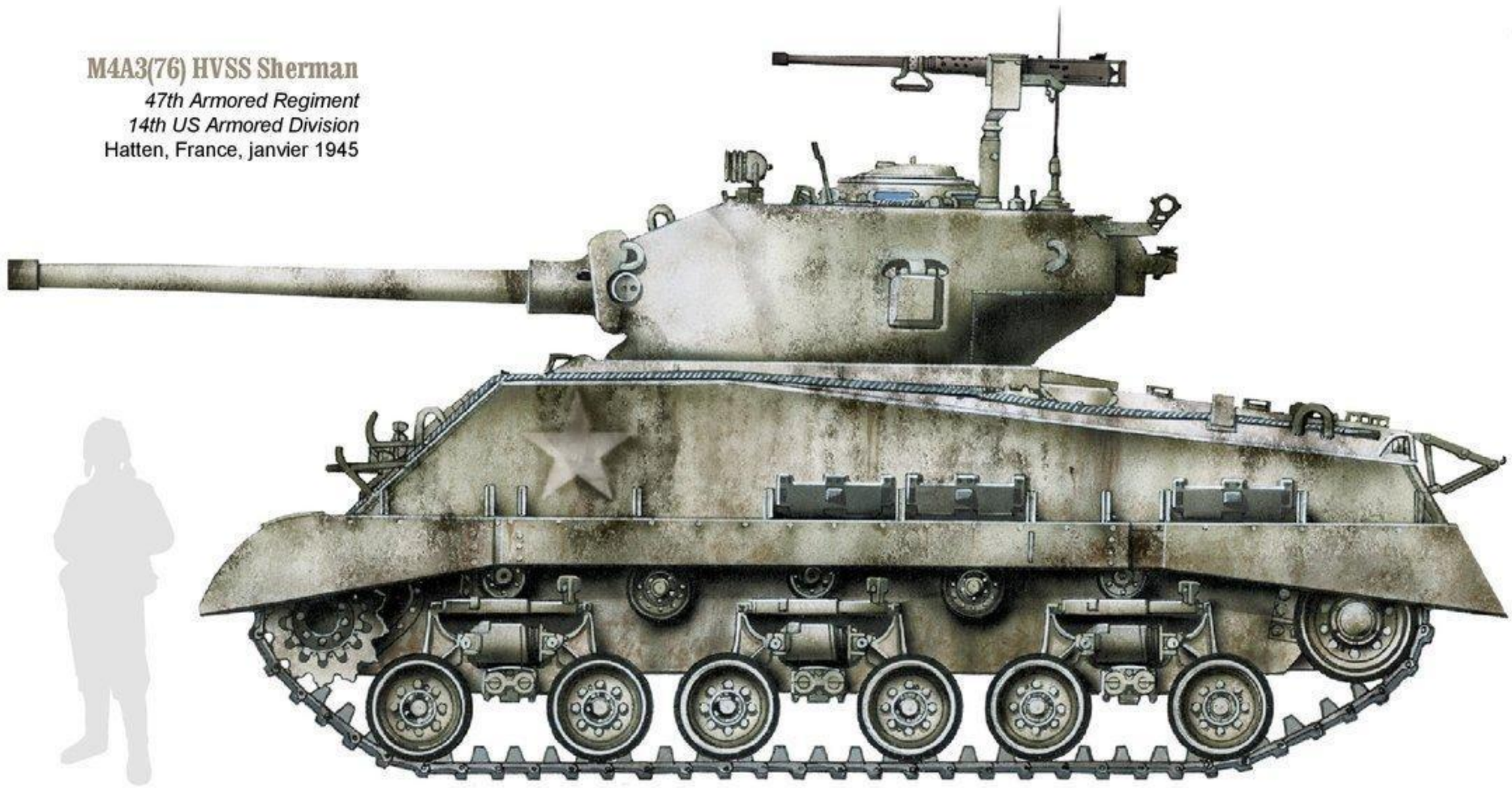
Toute l'étendue entre Hatten et la casemate que nous occupons est soumise à un déluge ininterrompu de projectiles d'artillerie et d'obus de mortiers, auxquels viennent s'ajouter bombes et roquettes des chasseurs-bombardiers. Le village de Hatten, bombardé par les Américains avec des obus au phosphore, est complètement détruit, mais leurs tentatives successives menées pour reprendre la portion de ligne « Maginot » perdue échouent les unes après les autres. […] Dans la matinée du 17 janvier, un intense bruit de moteurs se fait entendre en direction du bois de Rittershoffen. Je grimpe aussitôt à l'échelle métallique menant au sommet de la cloche blindée destinée à l'observation. Dans la lumière du matin, je distingue sept chars Sherman qui, débouchant du bois, roulent droit sur nos positions. Bien que la *6. Kompanie* paraisse la plus menacée, l'alerte est donnée aussitôt à toutes les unités. L'*Hauptmann* Ernst ordonne aux hommes de la compagnie de commandement de rassembler les *Panzerfäuste* et de le suivre. Les Sherman ouvrent un feu nourri avec leurs canons de 76 mm et leurs mitrailleuses, qui crible notre casemate. Il nous est impossible de quitter celle-ci rapidement, car il nous faut préalablement franchir un fossé large d'un mètre et profond de deux s'étendant de part et d'autre de la porte blindée de l'entrée. Armé d'un pistolet-mitrailleur et de deux *Panzerfäuste*, je n'ai d'autre solution que de sauter dans ce fossé.

Par malchance, celui-ci est rempli d'eau à mi-hauteur. Je suis trempé, et il me faut attendre le moment propice pour m'en échapper et traverser la zone battue par les feux pour rejoindre ma compagnie. Apprenant que j'ai pu rallier, le *Hauptmann* Ernst s'informe de la situation. [...] Muni d'un *Panzerfaust* que je viens de lui donner, il grimpe alors sur le talus bordant la route où poussent quelques buissons. Il se met en position de tir, mais ne tarde pas à être atteint par une rafale de mitrailleuse. Mortellement touché, il dégringole dans le fossé.

Les transmetteurs informent aussitôt le *Major* commandant le bataillon de la mort du commandant d'unité. La réponse est brève : le *Leutnant* Jenewein prend immédiatement le commandement de la compagnie. Je dois personnellement l'en informer. Par chance, lors de notre périple nocturne, le *Hauptmann* Ernst m'avait désigné l'emplacement occupé par le *Leutnant* Jenewein. [...] Marchant courbé ou rampant dans le fossé, je progresse dans cette direction. Je crains par-dessus tout d'être rattrapé par les chars, dont le bruit des chenilles se rapproche, et qui peuvent à tout moment franchir la route et m'écraser. Par prudence, j'ai emporté deux *Panzerfäuste* avec moi. Parvenu à l'abri du *Leutnant*, je l'informe de la situation. Il m'emprunte sans tarder un des deux *Panzerfäuste*, tandis que l'*Unteroffizier* Klose s'empare du second. Chacun met en joue un des chars qui progressent parallèlement à la route, à environ 40 mètres. Ils font tous deux mouche, mettant hors d'état de nuire les deux monstres. Les cinq autres blindés continuant à faire feu, le *Leutnant* Jenewein fulmine de ne pas disposer d'un autre lance-roquettes. Il s'emporte contre moi, me reprochant de n'en avoir amené que deux. Or, je suis persuadé que ce bouillant officier me doit la vie, car il aurait probablement été abattu lors d'une seconde tentative. Échaudés, les chars font demi-tour, récupérant au passage les survivants des deux blindés détruits. La *6. Kompanie* ne tarde pas à payer ce succès défensif, car les Américains nous pilonnent de longues heures durant de tous leurs tubes. [...] À l'aube du 19 janvier, notre casemate est de nouveau prise sous un déluge d'obus qui frappent coup sur coup la façade donnant sur la route. Il apparaît bientôt que ce sont deux Sherman qui ouvrent le feu sur nous à tir tendu depuis l'orée du bois de Rittershoffen, située à une distance de 800 mètres. Le *Leutnant* Jenewein, vociférant avec un fort accent souabe dans le combiné du téléphone de campagne, donne l'ordre de les détruire à l'aide d'une pièce antichar. Il est probable que les équipages des chars se doutent que leurs tirs ne peuvent percer l'épais mur. Leur but est certainement de toucher les cloches d'observation. Enfin, leur tir cesse sans que l'on sache pourquoi, à notre grand soulagement car nous commencions à nous inquiéter de la solidité du béton.

Le 20 janvier, les combats autour de Hatten cessent enfin. Renonçant provisoirement à leurs projets, les Américains se sont repliés sur le cours de la rivière Moder, à l'ouest de Haguenau. Notre division reçoit l'ordre de se porter à leur hauteur pour les attaquer sur leurs nouvelles positions. Une tête de pont ayant été établie sur la Moder, à hauteur de Neubourg, notre *6. Kompanie* franchit celle-ci au cours de la nuit du 24 février 1945 pour prendre position dans la forêt d'Ohlungen et renforcer ainsi la tête de pont tenue par le *Panzer-Grenadier-Regiment 119*. Deux jours d'intenses combats s'ensuivent, au cours desquels nous subissons de fortes pertes. Dans la nuit du 26 au 27 janvier, la tête de pont est finalement évacuée, car notre division doit être engagée en toute hâte sur le front Est. La guerre touche à sa fin, les Russes étant arrivés sur le fleuve Oder, à environ 80 kilomètres de Berlin. Les journées qui suivent n'ont rien à envier sur le plan des combats à celles vécues en Alsace. Le 7 février 1945, à Gross-Neuendorf, près du Küstrin, je suis grièvement blessé, perdant la vue à l'âge de 19 ans.

M4A3(76) HVSS Sherman
47th Armored Regiment
14th US Armored Division
Hatten, France, janvier 1945



Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2015

AU COMBAT À HATTEN, JANVIER 1945

◀ Jolie vue d'un *Tank Destroyer* M10 américain s'affranchissant sans la moindre peine d'un barrage dressé par les Allemands dans l'artère principale d'un village alsacien.
US Nara

▶ Unité américaine libérant un village. Remarquez le canon antichar *Pak 43/41* de *8,8cm* abandonné sur place par les Allemands. Les barres soudées à l'avant des Jeep servent à rompre les fils de fer tendus par les Allemands sur les routes et visant à décapiter les chauffeurs alliés de ces véhicules dépourvus de cabine.
US Nara

◢ Panther de la *21. Panzer-Division* dans le secteur de Haguenau – Bitche en janvier 1945.
Archives Caraktère

DE SON CÔTÉ, UN SOLDAT AMÉRICAIN ANONYME A LAISSÉ UN TÉMOIGNAGE SUR LES COMBATS DE HATTEN, SON RÉCIT METTANT EN ÉVIDENCE LE CALVAIRE VÉCU PAR LES COMBATTANTS DE L'US ARMY AU COURS DE CETTE BATAILLE.

À environ 26 kilomètres juste au nord de Strasbourg se situait Haguenau et, au-delà de Haguenau, se trouvait la forêt. Nous étions en hiver à présent, la forêt se dressait là, noire, toujours humide et froide. À la lisière Nord de la forêt d'Haguenau, à environ 16 kilomètres de la ville, se trouvait le village de Hatten.

Si vous étiez conducteur, vous ne pouviez rien voir d'autre qu'une image fugace des champs de part et d'autre de la route, le ruban foncé de la chaussée à quelques mètres devant vous et le noir très profond des bois. Ce qui vous restait comme lumière au monde, c'étaient les feux rouges arrière du véhicule qui vous précédait, ainsi que le halo de lumière diffusé par les cadrans du tableau de bord. Si vous étiez commandant d'un véhicule, vous ne vous leviez que de temps en temps pour vérifier la situation de votre convoi : il faisait trop froid pour rester debout. Vous pouviez voir la longue file de tanks et de *Half-Tracks* derrière vous, s'étirant de façon inquiétante à travers l'obscurité, avec pour seule lumière celle des phares de black-out à peine visibles. De temps à autre, vous entendiez le vrombissement rageur d'un moteur de 500 chevaux lorsque le conducteur de l'engin se trouvait contraint de faire un écart de côté sur la chaussée pour éviter un obstacle imprévu.

Si vous étiez tankiste, vous vous trouviez assis, l'œil collé au télescope et le pied sur la détente de tir en fer, car, si vous regardiez ailleurs, vous n'auriez pas eu le temps de replacer votre œil au viseur avant que les *Panzerfäuste* et les mitrailleuses à balles perforantes vous aient frappé [...].

Si vous étiez fantassin, les « Krauts » [3] se trouvaient dans la maison voisine, mais également dans les maisons de l'autre côté de la rue. Souvent, alors que vous vous trouviez à l'étage, ils occupaient la cave. [...] Quand vous bougiez, ils tiraient au fusil ; et si vous bougiez de nouveau, ils tiraient au *Panzerfaust* ; et si vous étiez encore capable de bouger, ils faisaient appel à l'artillerie, qui vous repérait depuis les collines avoisinantes. Cela ne faisait aucune différence. [...] Vous vous appuyiez contre le mur d'une cave en priant Dieu qu'aucune puissante explosion ne vienne frapper directement la maison ; et vous sortiez pour affronter et combattre les violentes contre-attaques qui se succédaient les unes après les autres. Vous vous battiez au mortier, à la mitrailleuse, à la grenade, au fusil et à la baïonnette, appelant à la rescousse votre propre artillerie, tout cela pour ne conquérir rien d'autre qu'une pauvre maison.

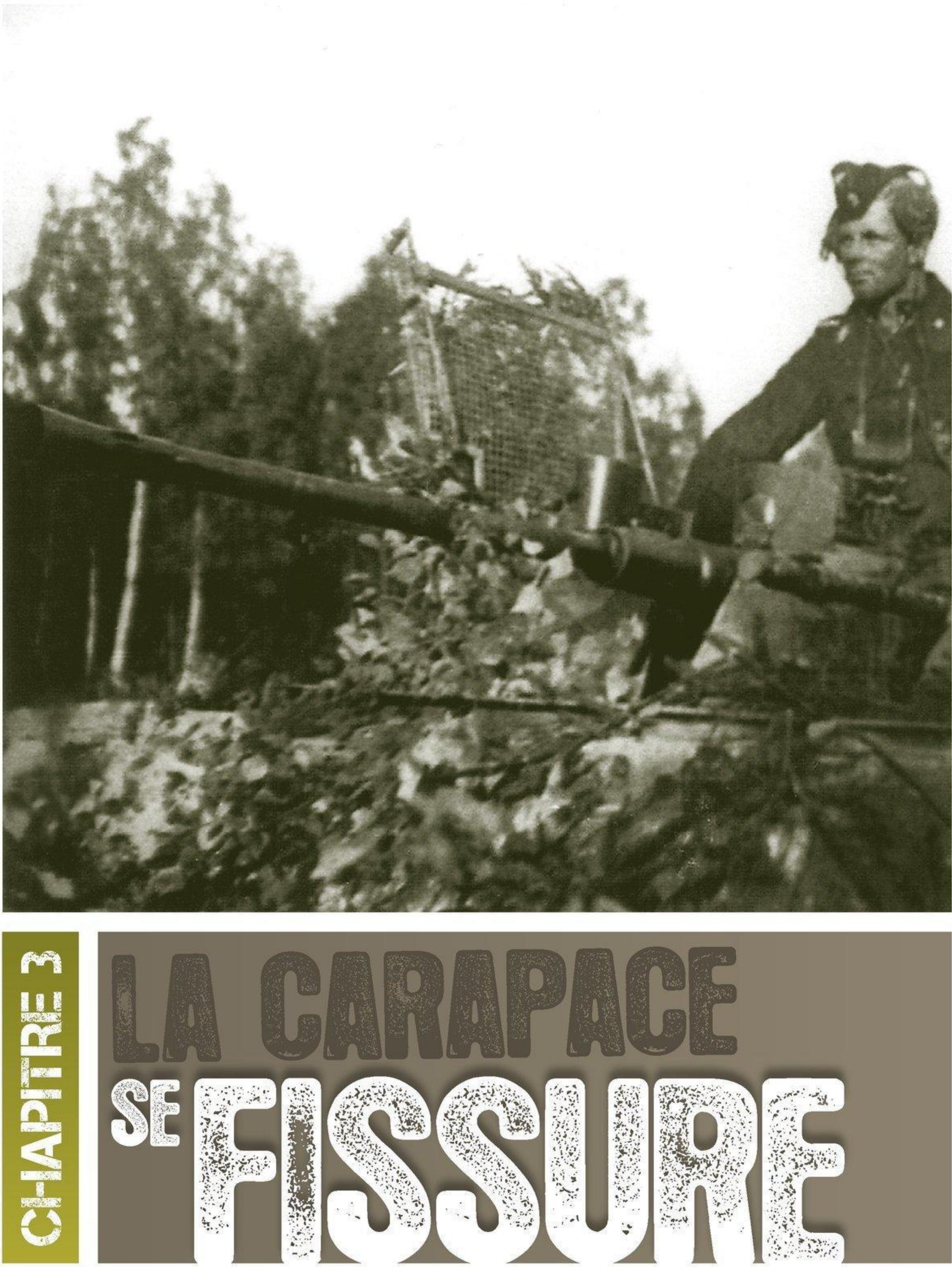
Si vous étiez un homme seul, ils vous attaquaient au mortier, et si vous vous déplaciez en char, ils faisaient appel aux tireurs de *Panzerfäuste*, aux mortiers, aux armes antichars. L'artillerie, elle aussi, se mettait de la partie.

Quand tout était terminé, il était difficile de dire ce qui était une rue ou une maison, l'artillerie avait tout ravagé. Il restait à peine une toiture ou un mur de maison. Les morts gisaient dans les rues, par terre, partout dans les caves et les décombres ; « Krauts » ou Américains, civils aussi. La jeune fille qui avait tenté de s'échapper de la cave où nous étions n'a pas fait quinze pas avant d'être fauchée.

C'était un village d'agriculteurs, reposant sur une pente douce, long de huit cents mètres et large de trois cents. Il comportait environ trois cent cinquante maisons réparties en deux rues principales.

C'était Hatten... ■

[3] « Krauts », comme « Fritz », désigne les Allemands dans l'argot militaire américain.

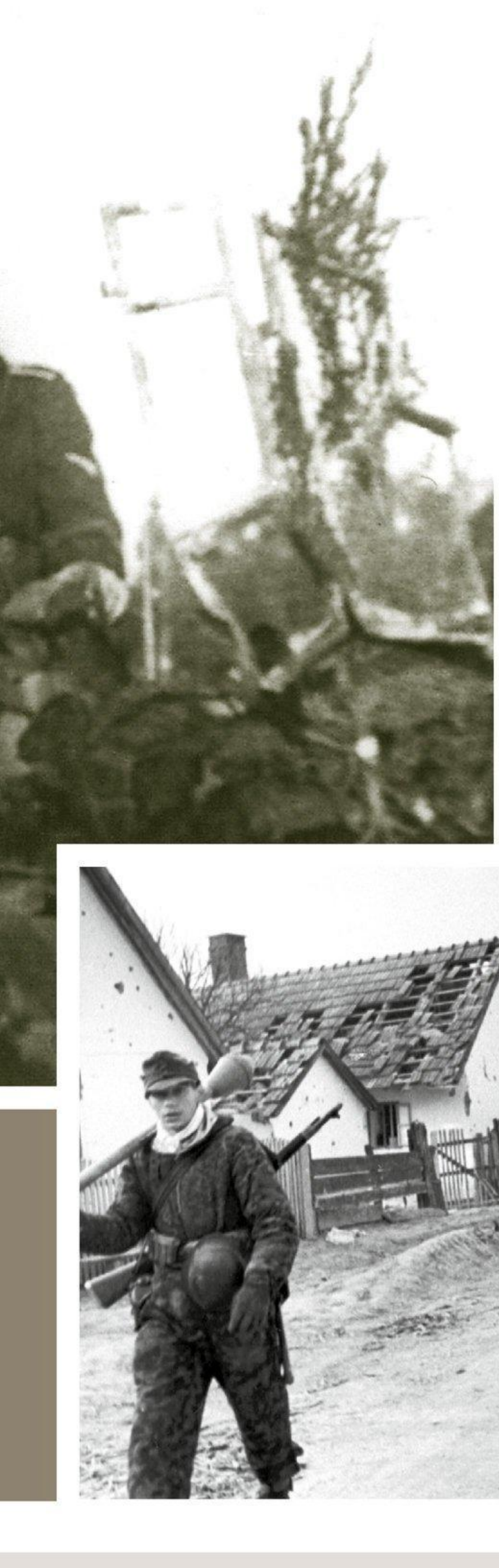


CHAPITRE 3

LA CARAPACE SE FISSURE

CHAPITRE 3

LA CARAPACE SE FISSURE



À la suite de la catastrophe endurée par la *Wehrmacht* sur la Vistule et sur l'Oder, la capitale du *Reich* est submergée par l'arrivée massive de réfugiés, qui se présentent selon un rythme quotidien de 40 000 à 50 000 individus. Échappés des poches de la Baltique et de Poméranie, ceux-ci sont, dans leur immense majorité, réorientés vers des villes de moindre importance, où ils répandent les récits épouvantables des atrocités commises par l'Armée rouge. Ils dénoncent également avec virulence, à cette même occasion, l'abandon dont ils ont été victimes de la part des fonctionnaires du parti nazi au cours du naufrage sans précédent qui vient de se produire. L'ampleur du désastre révélé a tôt fait de susciter une véritable onde de choc, qui a pour effet de causer une chute brutale du moral de la majeure partie de la population. Pour autant, la société allemande, pour abattue qu'elle soit dans son ensemble, n'aspire pas à une capitulation à l'Est. Elle considère en effet qu'une victoire des Soviétiques signifiera l'extinction du peuple allemand et que chaque citoyen n'a d'autre choix que de se défendre jusqu'à la mort, préférant « une fin dans l'horreur plutôt qu'une horreur sans fin ».

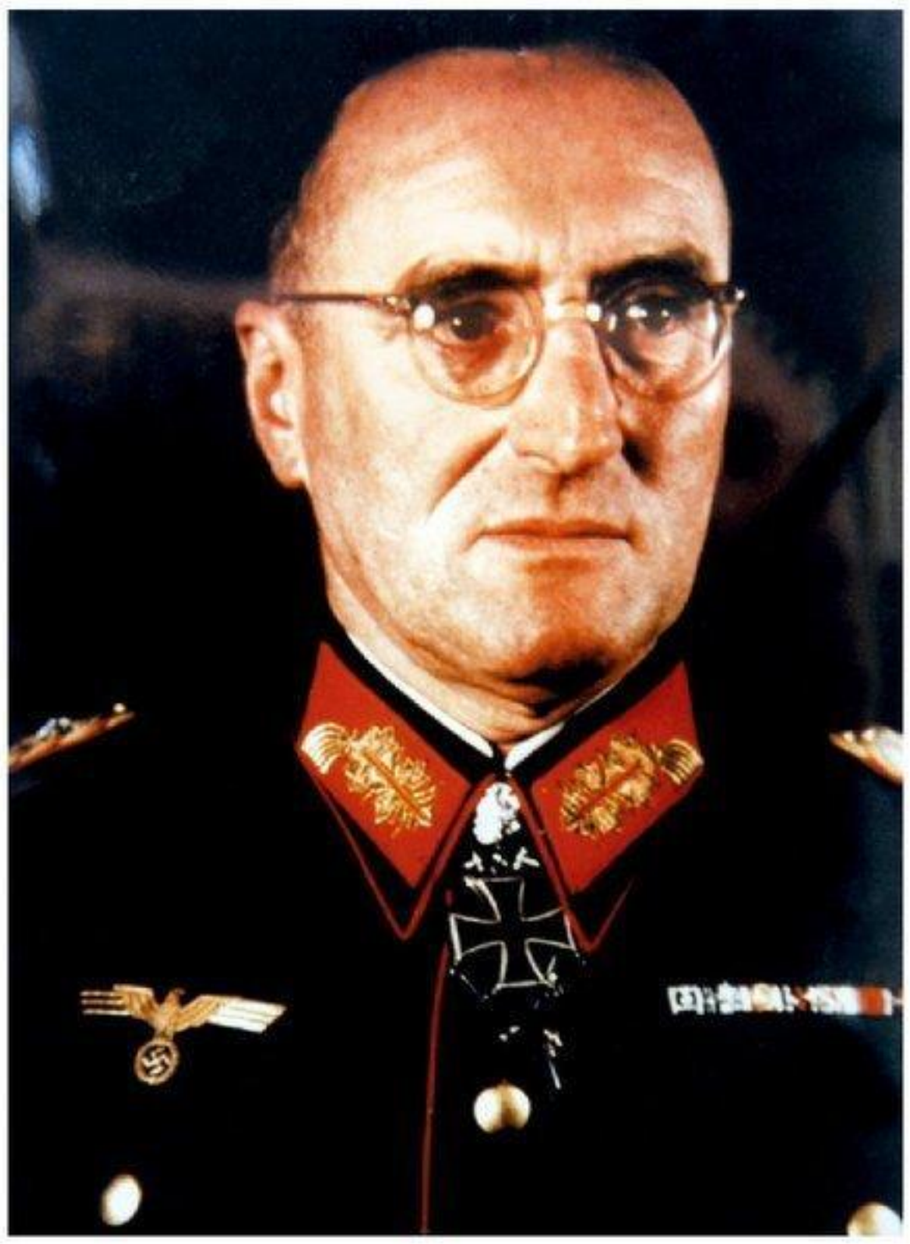
UN MORAL EN PROIE AU DOUTE

Du fait de l'encadrement idéologique et de la discipline qui y règne, la crise morale semble moins développée dans l'armée que dans la société civile. Néanmoins, l'adhésion au régime n'est plus majoritaire, et le ressentiment envers les cadres du parti, jugés incapables et uniquement préoccupés par leur sort, se diffuse de manière croissante [1]. Aux échelons supérieurs de la hiérarchie, les généraux qui exercent un commandement important sont atterrés par le refus irrationnel d'Hitler d'admettre le moindre repli tactique. Cette obstination à conserver le terrain quel qu'en soit le coût au nom d'un volontarisme aveugle a pour conséquence de générer la destruction inutile de nombreuses unités, qui périssent ainsi encerclées, amenuisant d'autant le potentiel militaire défensif de la *Wehrmacht*.

[1] Une étude menée en janvier 1945 par des psychiatres américains sur le front Ouest a conclu que seuls 35 % des prisonniers capturés adhéraient encore au régime nazi, la frange des militants convaincus n'excédant pas 10 %.

◀ Chef de bord d'une automitrailleuse *Sd.Kfz. 222* appartenant à une unité de la *Waffen-SS* à la fin de la guerre.
Archives Caraktère

▼ De jeunes grenadiers *SS* au cours d'une contre-attaque victorieuse sur le front de Poméranie en février 1945.
NIOD



Soumis à des cas de conscience, nombreux sont les officiers généraux qui louvoient pour ne pas appliquer les ordres, préférant être démis de leurs fonctions plutôt que d'appliquer des consignes aberrantes. Cette forme de contestation demeure cependant inconnue au sein du Haut commandement de la *Wehrmacht*, dominé par des individus idéologiquement consacrés à la cause du nazisme, comme l'amiral Dönitz, serviles, comme les généraux Keitel et Jodl, ou simplement à la fidélité indéfectible envers et contre tout, comme Guderian et Göring.

▲ Le ciel va-t-il s'abattre sur ces soldats allemands scrutant les nuages, surveillant visiblement les intentions d'un chasseur-bombardier ennemi ?
NIOD

▶ L'impitoyable *Generalfeldmarschall* Ferdinand Schörner, nazi convaincu, est certainement l'officier supérieur qui applique avec le plus de zèle et de cruauté les consignes punitives décrétées à l'encontre des déserteurs ou soldats soupçonnés de l'être....
Coll. Charita

UNE REPRISE EN MAIN IMPITOYABLE

Au début du mois de février 1945, l'affaissement moral du pays devient absolument évident. Malgré la surveillance permanente de la population et la lutte active engagée contre le défaitisme à la suite de l'attentat contre Hitler du 20 juillet 1944, de plus en plus de citoyens n'hésitent plus à critiquer ouvertement le régime et à faire part en public de leur espoir que, tout au moins sur le front Ouest, les combats s'arrêtent. La perte d'autorité du parti nazi, qui s'était initialement esquissée au cours de l'automne 1944 dans l'ouest du pays, touche désormais avec acuité la partie orientale de l'Allemagne, où les habitants ont pu faire l'amère expérience de l'incompétence et de la médiocrité des cadres nazis, préoccupés de fuir l'avance soviétique en emmenant avec eux famille et richesses, sans se soucier aucunement du sort des populations locales. La lâcheté dont les responsables nationaux-socialistes ont fait preuve en Pologne et en Prusse-Orientale, désastreuse en matière d'exemplarité, conduit Himmler à réagir énergiquement en faisant promulguer un décret stipulant que quiconque, civil ou militaire, abandonnerait son poste sans en avoir reçu l'ordre serait désormais passible de la peine capitale. Par ailleurs, pour bien rappeler la totale détermination dont les membres du parti doivent faire montre dans l'épreuve cruciale que traverse le pays, le *Reichsführer-SS* ordonne également à tous les responsables administratifs des provinces de l'Est de demeurer à leur poste jusqu'à l'ultime limite et de n'abandonner leurs fonctions que pour poursuivre le combat en intégrant une unité combattante. Afin de frapper les esprits, la conduite particulièrement pitoyable des autorités de la cité de Bromberg, qui s'étaient enfuies à l'approche de l'Armée rouge, est mise à profit pour décréter une série de condamnations ayant valeur d'exemple : le chef de la police et le commandant d'armes de la ville sont fusillés, tandis que le chef de l'administration régionale et le bourgmestre, démis de leurs fonctions, sont affectés comme simples soldats au sein d'une unité disciplinaire particulièrement exposée. Cette reprise en main voulue

▶ Des *Panzer IV* et un mitrailleur armé d'une MG-42 engagent l'ennemi soviétique. Ce modèle de char est alors à bout de souffle après bien des services rendus à la *Panzerwaffe*. La fin de sa production est d'ailleurs programmée pour mars 1945...
NIOD

◀ Le *Großadmiral* Karl Dönitz n'apparaît pas dans l'ordre de succession immédiat d'Hitler. Son dévouement à l'appareil d'État nazi le place pourtant au premier plan lorsque les défections et trahisons se font jour dans l'entourage du *Führer*.
DR

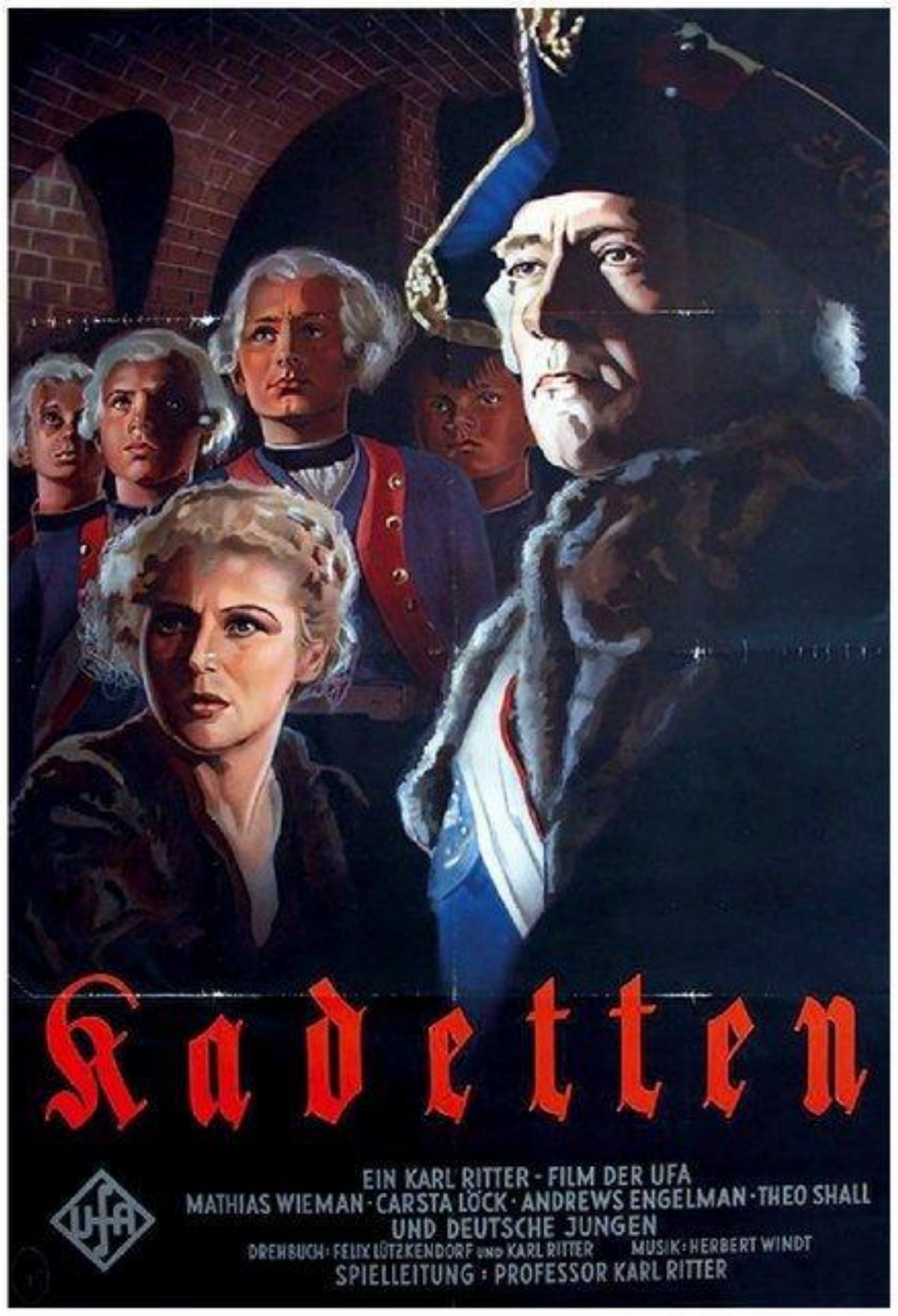
◢ La confiance absolue des nazis en leur *Führer* exprimée par des jusqu'au-boutistes sur la façade de cette maison...
US Nara

par Himmler l'est également par Bormann, qui met clairement en garde les membres du parti contre toute tentation de leur part ou de celle de leurs familles de se soustraire à leurs devoirs. Elle trouve parallèlement son écho dans la *Wehrmacht*, au sein de laquelle les chefs militaires sont informés que le fait de ne pas exécuter les ordres reçus fera désormais l'objet des sanctions les plus sévères. Dans le but de mettre un terme aux désertions et aux replis sans ordres qui se sont multipliés sur le front au cours des semaines écoulées, une chasse systématique aux isolés et aux soldats égarés est mise en place par la *Feldgendarmerie*. Ces dispositions sont assorties de mesures particulières strictes destinées à raffermir vigoureusement le moral défaillant des combattants : fin janvier 1945, ordre est donné aux commandants d'armes des villes fortifiées d'abattre sommairement tous soldats surpris à s'enfuir devant les Soviétiques. Il est précisé de manière macabre que leurs corps devront être exposés, porteurs d'un écriteau comportant la mention « Voici ce qui arrive aux lâches ». Ces mesures ne sont pas longues à être mises en pratique. C'est tout particulièrement le cas au sein de la *Heeresgruppe* « Mitte », qui voit le *Generalfeldmarschall* Schörner [2] se livrer à une chasse furieuse à ceux qu'il qualifie d'« isolés professionnels ». Tout déserteur ou considéré comme tel est exécuté sommairement, pendu à un arbre le corps recouvert d'une pancarte portant l'inscription « Je suis un déserteur et j'ai refusé de protéger les femmes et les enfants allemands ». Pris dans l'étau effroyable d'une discipline désormais féroce et de la menace de tomber aux mains des Soviétiques, membres du parti nazi et militaires présents sur le front de l'Est n'ont guère d'autre choix que d'accomplir leur devoir jusqu'au bout. Ceux qui stationnent sur le Rhin, face aux troupes alliées, bénéficient à n'en pas douter d'un sort plus enviable. Pour autant, dans l'attente d'une nouvelle offensive anglo-saxonne, des consignes identiques à celles déployées sur le front de l'Est ont été données, qui devront être appliquées dès le déclenchement de premiers combats.

[2] Ferdinand Schörner, nazi fanatique, n'hésitera pas à abandonner ses troupes et à s'enfuir de Tchécoslovaquie en mai 1945 pour échapper à l'Armée rouge. Capturé par les Américains le 18 mai, il est remis aux Soviétiques, qui le condamnent en 1952 à 12 ans et demi de prison pour participation à une entreprise de guerre criminelle contre l'URSS. Remis aux autorités de RDA en 1954, il est transféré quatre ans plus tard en RFA, où il doit rendre compte des exécutions de soldats perpétrées sous son autorité en 1945. Reconnu coupable, il est condamné une nouvelle fois à une peine de quatre ans et demi de prison. Libéré en 1963, il termine sa vie dans un quasi-anonymat à Munich, où il décède en 1973.

PLEINS POUVOIRS POUR LA RÉPRESSION

En termes de répression, les membres de l'armée et du parti ne sont pas les seules cibles du régime. Dès novembre 1944, Himmler avait donné aux antennes régionales de la Gestapo les pleins pouvoirs pour réprimer les menées anti-allemandes pouvant être conduites par les dix à douze millions d'ouvriers étrangers séjournant sur le territoire du *Reich*. Dans la crainte d'un soulèvement généralisé de cette main-d'œuvre forcée, permission est accordée à la mi-février 1945 aux responsables locaux des antennes provinciales de la police de procéder à l'exécution de tout travailleur suspect, sans consultation préalable de l'Office central de la sécurité du *Reich* (RSHA).



▲ L'affiche du film *Les Cadets*, exaltation au sacrifice de la jeunesse sous Frédéric II. Ce film ouvertement russophobe (il avait vu sa sortie retardée en 1939, au moment du pacte germano-soviétique) connaît une large diffusion en 1944-45. DR

◀ Photo assez exceptionnelle montrant des grenadiers hongrois de la *25. Waffen-Grenadier-Division der SS* « Hunyadi » (à droite avec la vareuse allemande à patte de col frappée du H et bonnet de police hongrois) et des *Volkssturmmänner* s'entraînant au maniement du *Panzerfaust*. NAC

Dans ce contexte de répression vient s'ajouter la mise sur pied, à l'initiative du *Führer*, de cours martiales d'exception – les *Standgerichte* – destinées à traquer les individus constituant une menace pour la sécurité intérieure de l'Allemagne et habilitées à prononcer des sentences de mort exécutables immédiatement. Tout en bas de l'échelle, en matière de droits, les déportés politiques et les Juifs aux mains de la *SS* ne sont pas mieux traités : si leur valeur en tant que main-d'œuvre concentrationnaire conduit à poser le principe de leur repli des camps menacés par l'avance ennemie, ordre est également donné de procéder systématiquement à leur mise à mort en cas d'impossibilité de les évacuer.

LE PASSÉ COMME RAISON D'ESPÉRER

En complément de ce raffermissement drastique en matière de discipline, le ministère de la Propagande de Goebbels s'efforce quant à lui d'agir sur le moral du pays en développant des thématiques propres à encourager une résistance acharnée à l'envahisseur. Il est fait recours à l'histoire nationale germanique pour exalter la résistance nationale : l'invasion hongroise repoussée devant Augsbourg en 955, le coup d'arrêt définitif infligé à l'expansionnisme ottoman lors du siège de Vienne en 1683, ou surtout le « Miracle de la Maison de Brandebourg » en 1762 (lorsque, au moment où la Russie et l'Autriche s'apprêtaient à écraser la Prusse en pleine guerre de Sept ans, le prussophile tsar Pierre III était monté sur le trône et avait décrété la paix avec la Frédéric II) sont évoqués. Si ces exemples historiques sont de nature à susciter l'espoir selon lequel le peuple allemand peut, par sa seule volonté, conjurer un destin défavorable, leur efficacité demeure néanmoins nettement moindre face à l'effroi suscité par les troupes soviétiques. Jouant de l'image du déferlement sur l'Allemagne de « hordes bolcheviques » assoiffées de pillage, de viol et de sang, Goebbels en appelle, avec un succès certain, au fanatisme le plus total pour contenir l'ennemi hors des frontières. La peur de l'Armée rouge, qui fonctionne parfaitement à l'Est pour entretenir l'esprit de résistance, ne trouve cependant aucun écho sur le front Ouest, où la population et les soldats sont convaincus que l'occupation américaine sera tolérable.

LE *III. REICH* ENTRE RAIDISSEMENT ET NÉGOCIATION

Dans ce contexte général mêlant un affaissement moral généralisé à la mise en place d'une répression féroce, les dirigeants allemands perdent également – pour certains d'entre eux – de leur sérénité. Heinrich Himmler, agissant en public comme si l'avenir du régime nazi et de l'ordre *SS* n'était en rien menacé, s'efforce d'accréditer l'idée selon laquelle le *Reich*, malgré les moments difficiles qu'il traverse, ne peut que remonter la pente. Parallèlement, il s'emploie néanmoins à mener clandestinement des tentatives de négociations avec les Alliés occidentaux *via* les pays neutres. Caressant l'espoir fou d'obtenir un renversement d'alliance au détriment de l'Union soviétique, il manœuvre sans qu'Hitler en soit informé. Ainsi, il négocie secrètement la vie des 600 000 déportés juifs en sa possession, cherchant, en agissant de la sorte, à se ménager une porte de sortie pour l'avenir [3]. Martin Bormann, perdant son optimisme affiché à la fin de l'année précédente,

▶ Des *Panzer IV Ausf. H* sur le front de l'Est. Les *Panzer-Divisionen*, réduites à peau de chagrin, ne sont plus en mesure d'exécuter des manœuvres de grande ampleur. Elles sont par contre encore capables de redoutables contre-attaques localisées. NIOD

◢ C'est un Hitler déjà affaibli qui, le 14 mai 1944, remet au *SS-Standartenführer* Karl Ullrich (chef du *SS-Panzergrenadier-Regiment 6* « Theodor Eicke ») les feuilles de chêne à sa *Ritterkreuz*. Un an plus tard, son état s'est fortement aggravé. Au second plan Himmler, bientôt coupable de tractations dans le dos du *Führer* et, derrière Ullrich, Hermann Fegelein, beau-frère d'Hitler (il a épousé la sœur d'Eva Braun) et officier de liaison entre ce dernier et le *Reichsführer-SS*, qui sera fusillé pour avoir tenté de s'échapper de la chancellerie le 28 avril 1945. US Nara

est en proie à l'inquiétude et au doute. Goebbels, malgré une détermination de façade, est désormais convaincu que tout espoir de victoire est illusoire et qu'il convient de négocier le plus tôt possible avec les Alliés occidentaux. Il se heurte cependant à l'opinion d'un Adolf Hitler qui, dans le rôle du chef de guerre stoïque, s'obstine à faire preuve d'un optimisme à toute épreuve. Disposant des données objectives fournies par les statistiques, le ministre de l'Armement Albert Speer est probablement l'un des seuls parmi les dignitaires du régime à être en mesure de bénéficier d'une vision d'ensemble conforme à la réalité. Il tente en vain d'informer le *Führer* sur la nature sans espoir du combat qu'il mène, mais ce dernier se refuse à aborder la question et lui interdit d'évoquer le sujet avec quiconque. Entouré de ses fidèles qui, dans leur immense majorité, lui restent d'une loyauté totale, muré dans ses certitudes, Adolf Hitler, qui laisse désormais apparaître les signes d'une décrépitude physique avancée malgré ses 56 ans, n'est plus le chef messianique qui électrisait les masses au début de la guerre. Se considérant néanmoins toujours comme l'incarnation du nazisme, il entend, dans cette perspective, poursuivre jusqu'à son terme la mission qu'il s'est donnée devant l'Histoire, liant son destin à celui du peuple allemand et prêt à envisager l'idée que l'un et l'autre disparaissent ensemble dans un sacrifice total et assumé.

[3] Himmler ne se contente pas d'essayer d'utiliser les déportés juifs comme une monnaie d'échange avec les puissances occidentales. Il s'efforce aussi de négocier leur libération avec les représentants de la communauté juive américaine. Ainsi, à la suite de pourparlers menés par l'entremise de la Suisse, il fait procéder, en février 1945, au transfert vers la confédération helvétique de 1 200 déportés juifs extraits du camp de Theresienstadt. Cette transaction, menée sur la base d'un versement de cinq millions de francs suisses, ayant été éventée auprès d'Adolf Hitler par un rival du *Reichsführer-SS*, elle ne sera pas renouvelée.

ADOLF HITLER : UN HOMME MALADE

Reclus dans ses certitudes, Adolf Hitler n'apparaît plus en public depuis plusieurs mois. Réfugié dans les bâtiments de la chancellerie à Berlin, il ne s'exprime en direction du peuple allemand que seulement au travers de discours radiodiffusés. Ce repli sur lui-même n'est pas seulement dû à l'effondrement du *III. Reich*, il est également causé par la dégradation importante de son état de santé. Dès 1934, les premiers signes d'une difficulté à initier des mouvements avec le membre supérieur gauche, de même que des tremblements de celui-ci, sont apparus, alors que le chef de l'État allemand n'était âgé que de 45 ans. L'examen des films d'archives le mettant en scène lors de ses discours permet d'observer une nette asymétrie dans l'utilisation des membres supérieurs et un recours privilégié à la main droite pour appuyer ses harangues ou réaliser des gestes, le bras gauche étant le plus souvent dissimulé ou posé sur le pupitre disposé face à lui. Il a fallu cependant attendre l'été 1941 pour que son médecin personnel, le docteur Morell, note pour la première fois l'évidence de signes neurologiques moteurs anormaux : tremblements et trémulations de la main gauche, associés à des maux de tête fréquents, des acouphènes et des vertiges. Ces symptômes, accompagnés bientôt par l'apparition d'une raideur de la jambe gauche, ont conduit à diagnostiquer, à partir du milieu de l'année suivante, que le *Führer* était victime de la maladie de Parkinson. Fin 1942, son valet, Otto Günsche, signalait que « *sa main gauche avait commencé à trembler* », précisant qu'« *il avait de grosses difficultés à réprimer ce tremblement, tentant de presser cette main gauche contre son corps ou la serrant dans la main droite* ».

À compter de cette date, Adolf Hitler s'est employé à dissimuler sa maladie, limitant ses apparitions publiques et exigeant que les photographes réalisent leurs clichés sous un angle dissimulant le membre atteint ou que ceux-ci soient pris à une distance suffisamment éloignée afin que l'infirmité ne puisse être décelable. Tout au long de l'année 1943, une aggravation progressive de la maladie a été constatée, qui a bientôt atteint la partie droite du corps. Cette dégradation a été confirmée par le *Generaloberst* Guderian, qui a écrit vers cette époque : « *Lorsque je revis* [Hitler] *après 14 mois de séparation suite à la catastrophe de Stalingrad, je remarquai son changement d'état. Sa main droite tremblait, sa posture était voûtée, sa voix hésitante.* » Une étude attentive des images filmées au cours de l'année 1944 établit de manière incontestable une progression du mal tout à fait représentative du syndrome parkinsonien : lenteur inégale, manque de finesse et rigidité dans les mouvements, anomalies de posture, avec attitude de flexion, et de la démarche, avec raccourcissement du pas. Cette évolution s'est encore accentuée au cours du deuxième semestre 1944, où l'on a pu constater une démarche à enjambées réduites, de même qu'une altération du volume et de l'intonation lors des discours radiodiffusés. Le ministre de l'Armement, Albert Speer, décrit alors Hitler comme un « vieillard », précisant : « *Ses membres tremblaient, il marchait voûté en traînant les pieds. Son uniforme, qu'il tenait autrefois parfaitement propre, était maculé de nourriture qu'il mangeait d'une main tremblante.* » De manière surprenante, l'attentat du 20 juillet, à la suite duquel le *Führer* a souffert d'une perforation tympanique, a eu pour conséquence singulière de causer une amélioration des dysfonctionnements de la partie gauche du corps. Cette rémission, qui correspond à un processus connu associé aux effets du stress, n'a cependant été que de courte durée.

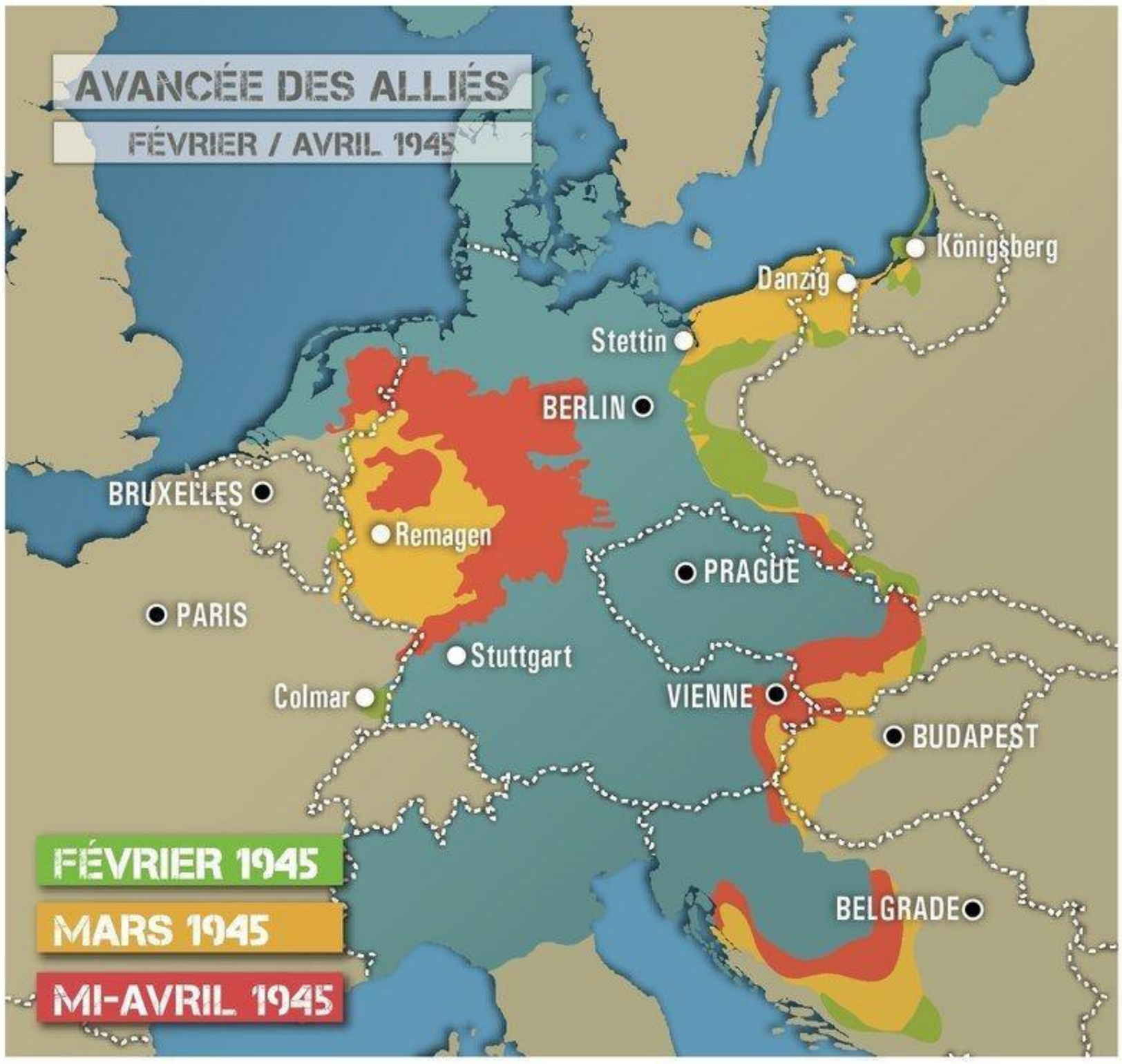
▲ L'un des derniers reportages consacré à Hitler. On le voit ici en compagnie d'Artur Axmann (chef de la *Hitlerjugend*), féliciter des adolescents de la Jeunesse hitlérienne qui se sont distingués au combat... - DR

▼ On reconnaît parmi eux le jeune Willi Hübner (aussi visible ci-dessus) qui reçoit la Croix de fer des mains de Goebbels après avoir servi héroïquement comme estafette lors de la reconquête de Lauban. - DR

▶ *Bordführer* d'un char allemand observant à la jumelle son coup au but sur un blindé russe. À l'image de la *Luftwaffe*, la *Panzerwaffe* est continuellement sollicitée au feu, ce qui se traduit par la disparition progressive de la plupart de ses as : Wittmann, Wendorff, Carpaneto, Knispel, ne survivent pas au *III. Reich*. NIOD

L'ALLEMAGNE DIRIGÉE PAR UN PARANOÏAQUE

Au cours des quatre premiers mois de l'année 1945, le médecin personnel d'Adolf Hitler a constaté que le tremblement bilatéral avait empiré et considère que les graves soucis liés à la situation du pays ont désormais pour effet de hâter l'avance de la maladie. À ce déclin physique vient s'ajouter une rigidité psychique qui va en s'accentuant. De nombreux témoins de l'entourage intime du *Führer* insistent sur le fait que celui-ci supporte maintenant très mal la contradiction, persuadé d'avoir toujours raison, et qu'il devient de moins en moins capable de faire preuve d'esprit de décision. Ces traits de personnalité, causés par la maladie, présentent cependant une origine plus ancienne. Élève médiocre décrit comme solitaire, artiste raté ou incompris, Hitler a évolué très tôt selon un code éthique personnel en dehors des normes sociales. Son comportement naturel a été marqué par l'absence d'empathie envers les autres, par une tendance spontanée à l'impulsivité et par une instabilité affective. Ces facteurs ont causé très tôt une réactivité marquée de l'humeur, assortie de colères intenses et inappropriées, et dépourvues de remords. Ces marques de caractère, allant de pair avec une anxiété généralisée difficilement contrôlable, induisent une agitation, une fatigabilité, une tension musculaire et des troubles du sommeil, qui ont conduit avec les années à une préoccupation peu à peu obsessionnelle pour les questions de santé et à la prise de multiples substances médicamenteuses. C'est sur ce terreau favorable que la maladie et les soucis d'Hitler agissent, développant des traits paranoïdes et un sentiment de persécution qui conduisent l'homme à s'isoler progressivement à l'approche du printemps 1945 dans l'obsession de mener son combat pour l'Allemagne jusqu'à l'issue fatale, quel qu'en soit le prix pour son peuple.



◀ Après une remise de Croix de fer de 2e classe, le *SS-Brigadeführer* Jürgen Wagner, le commandant de la *23. SS-Freiwilligen-Panzer-Grenadier-Division* « Nederland » combattant en Poméranie, partage un moment de détente avec ses hommes.
NAC

◣ Un *Panzer-Grenadier* se protège derrière un *Panzer IV* engagé au « carton ». Malgré la situation militaire désespérée de l'Allemagne, le *Landser* garde un bon moral : sa combativité est animée par la volonté de défendre le sol de la patrie – surtout des Soviétiques –, mais aussi par une détermination renforcée par les impitoyables bombardements alliés sur les villes allemandes grouillantes de civils.
NIOD

SOUBRESAUT SANS AVENIR À L'EST

Courant février 1945, faisant suite aux revers désastreux essuyés à l'Ouest comme à l'Est au cours des dernières semaines, le rideau se prépare à se lever sur le dernier acte de la mise à mort du *Reich*. Sur les frontières orientales du pays, la *Wehrmacht* tente de lancer, le 15 février, une contre-offensive baptisée « Sonnenwende » (Solstice) depuis la Poméranie, dans l'espoir de soulager et de consolider ses lignes de défense dans cette région. Par la même occasion, cette opération, affectée à la *11. SS-Panzer-Armee* du *SS-Obergruppenführer* Felix Steiner (forte notamment des divisions *SS* « Polizei », « Frundsberg », « Nordland », « Nederland », « Langemarck », « Wallonien », de la *Panzer-Division* « Holstein » et de la *Führer-Grenadier-Division*), ambitionne aussi de soulager le front de l'Oder en exerçant une pression sur le flanc Nord de l'Armée rouge. Faute de moyens – les divisions sus-évoquées ne comptent plus que quelques milliers d'hommes –, « Sonnenwende » ne tarde pas à se solder par un échec, ce… au bout de quatre jours. Ce retour offensif, s'il n'a pas constitué une menace réelle pour les Soviétiques, a néanmoins pour résultat de convaincre Staline de la nécessité de liquider définitivement la zone littorale subsistant sur la Baltique, s'étendant de Dantzig jusqu'aux bouches de l'Oder. Par la même occasion, le *Vojd* décide aussi de réduire les poches de résistance demeurant encore en Prusse-Orientale, autour de Heilsberg et de Königsberg, ainsi que dans la péninsule du Samland.

LA FIN DU FRONT DE LA BALTIQUE

Le 24 février, l'offensive russe en direction de la Baltique est déclenchée. Celle-ci connaît initialement des difficultés compte tenu de la nature du terrain, marécageux et entrecoupé de canaux de drainage qui s'opposent fortement à une avancée rapide et rendent difficile la marche des unités. Le 27, les villes de Baldenburg et Neustettin sont malgré tout prises par les Soviétiques, permettant à ceux-ci de mener leur offensive tambour battant. L'action des assaillants tronçonne bientôt le dispositif défensif tenu des Allemands. Le 4 mars, l'Armée rouge et les troupes de l'armée de libération polonaise parviennent sur la côte baltique, entre Köslin et la grande cité de Kolberg, érigée au rang de *Festung*. Le siège de cette forteresse, abritant 60 000 réfugiés et défendue pour l'essentiel par deux divisions *SS* (*15.* et *33. Waffen-Grenadier-Divisionen der SS*, respectivement la première des deux divisions *SS* lettones et la « Charlemagne » française) qui bénéficient d'un appui d'artillerie fourni par des navires de la *Kriegsmarine*, est aussitôt engagé. Pendant ce temps, l'encerclement des poches de résistance se poursuit : Elbing est prise le 6 mars,

LA CARAPACE SE FISSURE

entraînant un repli des forces allemandes sur Dantzig et sur Marienburg, menacée d'enveloppement à son tour et qui doit être est évacuée deux jours plus tard. À l'intérieur de la *Festung* Kolberg, les défenseurs acculés dans le port au terme de douze jours de combats parviennent néanmoins à embarquer par la mer le 17 mars, emmenant avec eux une partie importante de la population civile et des réfugiés qui s'y trouvaient. Le port de Stettin doit à son tour être évacué le 20 mars, au moment même où débute le siège de Dantzig. Ce dernier va se poursuivre pendant une dizaine de jours, le temps que la Marine allemande puisse procéder à l'évacuation des civils qui se trouvent entassés dans la ville. Seule une garnison demeure sur place, retranchée dans la presqu'île de Hela, où elle tiendra jusqu'à la capitulation dans la partie Est du pays le 10 mai 1945.

LES SOVIÉTIQUES MARQUENT LE PAS

Alors que les opérations de conquête de la Baltique battaient leur plein, la réduction des poches de Heilsberg, de Königsberg et de la péninsule du Samland s'est poursuivie en Prusse-Orientale. Après que les Soviétiques ont coupé Könisberg du port de Pillau le 13 mars, la poche de Heilsberg, soumise à une très forte pression, s'est trouvée progressivement réduite à une bande d'une longueur de 30 km pour 10 de large. Sur le fleuve Oder, ils ont également étendu la tête de pont qu'ils y avaient établi à la fin du mois de janvier, s'emparant de la ville de Küstrin au terme de deux semaines de combats acharnés et prenant le contrôle de la rive droite de la confluence avec la Neisse. Plus au sud, en Hongrie, Budapest, qui était assiégée depuis la fin de l'année 1944, est tombée le 13 février, ouvrant ainsi la voie à l'invasion du territoire autrichien. En dépit de ces succès, les Russes peinent à avancer rapidement. L'Armée rouge, qui est essoufflée, souffre également d'une désorganisation importante de ses arrières consécutive à un relâchement généralisé de sa discipline, marqué par la pratique systématique de viols et de pillage. Ces désordres et ces exactions, tolérées dans un premier temps par un commandement fermant les yeux avec une certaine bienveillance, ont pour conséquence de paralyser la conduite efficace des opérations.

À L'OUEST : OBJECTIF RHIN !

Soumise à la pression des Soviétiques, l'Armée allemande doit aussi faire face à celle des Américains, des Britanniques et des Français qui se préparent à franchir le Rhin. Le général Eisenhower, qui va conduire cette phase cruciale de la bataille, entend procéder par trois étapes successives. Dans un premier temps, Britanniques et Canadiens du *21st Armies Group* du général Montgomery, soutenus par la *9th Army* américaine, devront nettoyer les approches du Rhin inférieur. Puis ils traverseront le fleuve avec le soutien de deux divisions aéroportées lâchées dans la région de Wesel (opération « Varsity »). Face à la Rhénanie, les *1st* et *3th Armies* américaines chasseront les Allemands du massif de l'Eifel pour prendre le contrôle de la partie moyenne du fleuve. Enfin, dans un troisième temps, les *3st* et *7rd Armies* devront nettoyer les rives de la Moselle, tandis que les troupes commandées par « Monty » procéderont les premières au franchissement du Rhin.

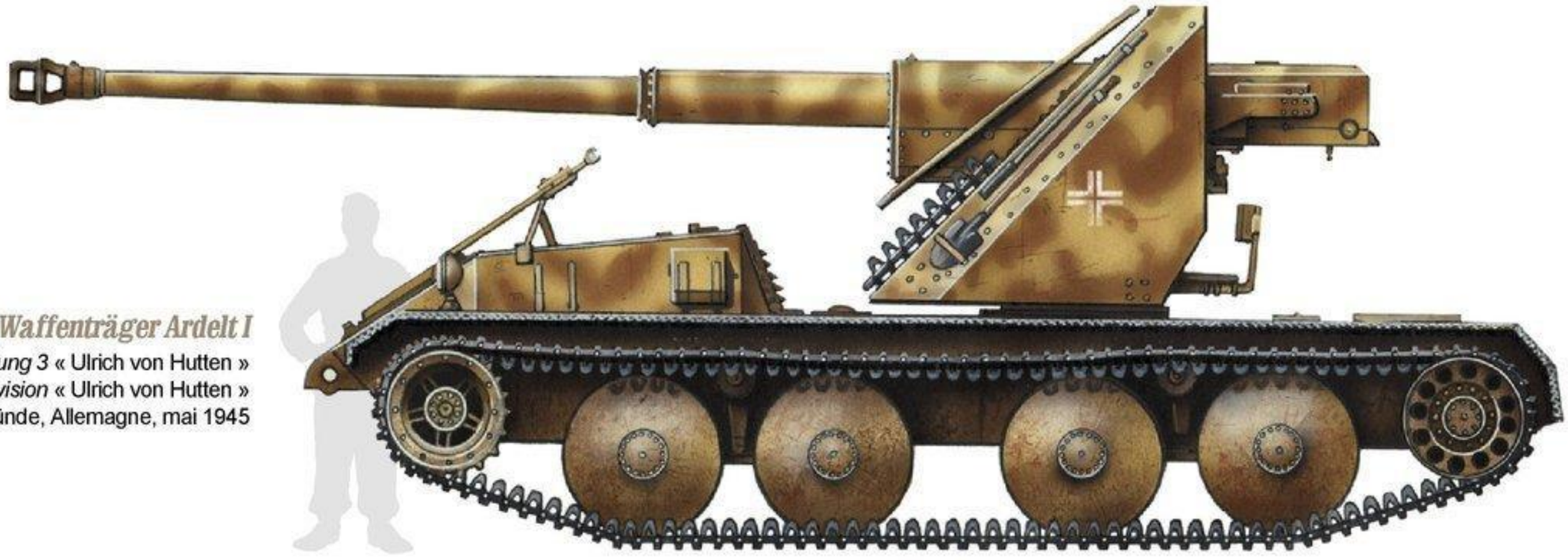
▲ Patrouille allemande dans une ville en flammes. Albert Speer s'oppose à la politique de la terre brûlée ordonnée par Hitler, le tissu industriel du *Reich* ayant déjà passablement souffert des raids aériens anglo-saxons.
NIOD

▶ Soldats allemands évacués de la *Festung* Kolberg en mars 1945. Pas plus qu'à l'ouest, la tactique des villes forteresses voulue par Hitler ne porte ses fruits...
DR

Panzer IV Ausf. J
7. Kompanie
II./Panzer-Regiment 35
4. Panzer-Division
Dantzig, Allemagne, mars 1945

Sd.Kfz. 250/1
1re brigade de chars indépendante tchécoslovaque
1er corps tchécoslovaque
Prague, Tchécoslovaquie, mai 1945

T-34/85
3e brigade blindée
1er corps blindé polonais
Armée populaire polonaise
Mělník, Tchécoslovaquie, mai 1945



Waffenträger Ardelt I
Panzerjäger-Abteilung 3 « Ulrich von Hutten »
Infanterie-Division « Ulrich von Hutten »
Tangermünde, Allemagne, mai 1945

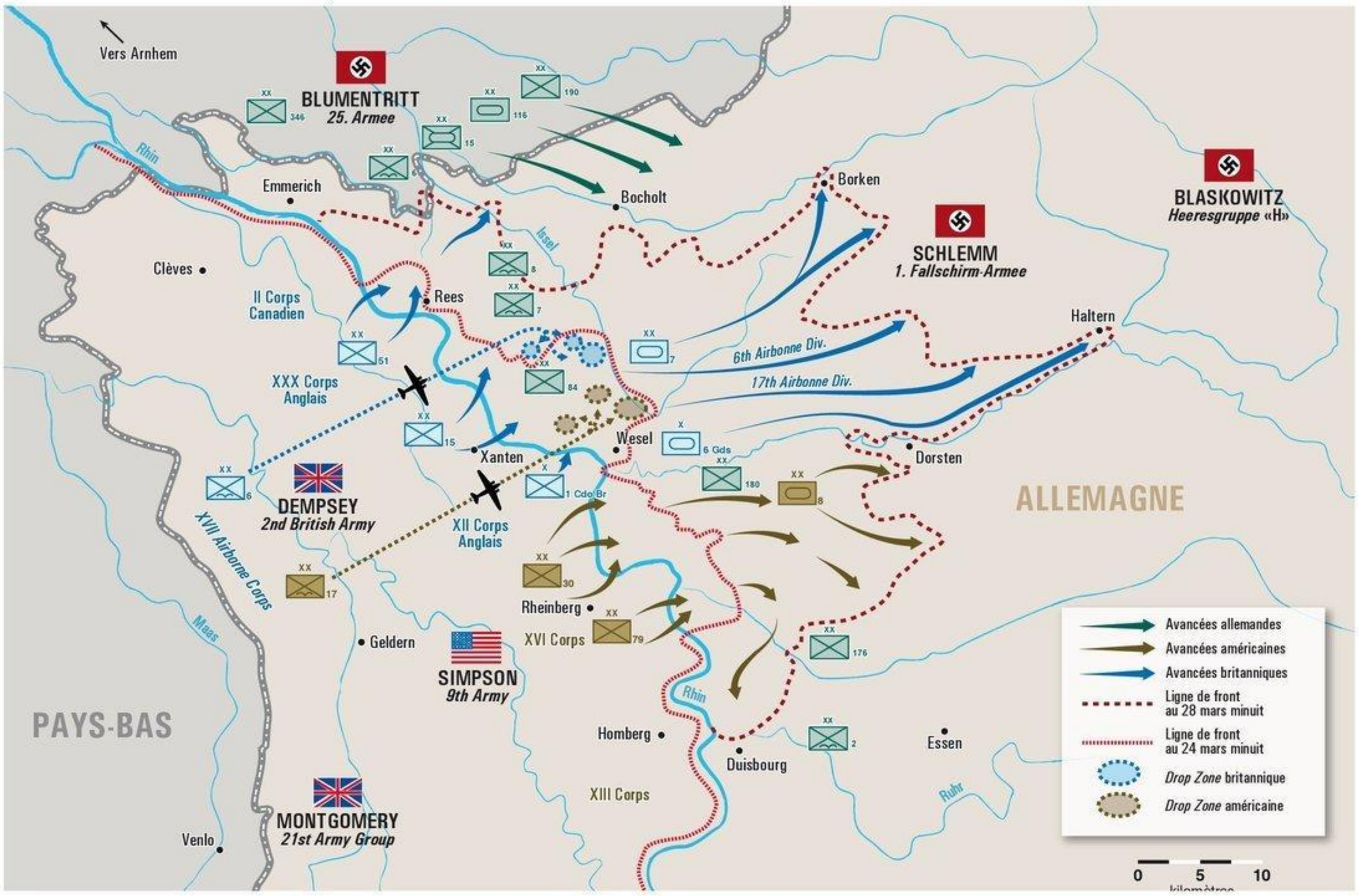
Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2015

LA CARAPACE SE FISSURE

Face à ce dispositif offensif, qui représente pas moins de 85 divisions, la *Wehrmacht* se trouve en état de nette infériorité, ne pouvant aligner que 26 divisions à effectifs réduits avec un appui aérien quasi inexistant. Lancées le 2 mars 1945, les opérations sur le cours inférieur du Rhin ne progressent cependant que lentement du fait de la résistance de l'adversaire, d'une météo défavorable et aussi d'un terrain rendu difficilement praticable à cause des inondations causées par l'ouverture des digues. La poussée américaine depuis la région de Düren permet néanmoins aux Alliés d'obtenir bientôt une avance importante, qui leur donne l'opportunité d'encercler et de capturer neuf divisions allemandes dans la région de Wesel. Plus au sud, l'avance des Américains est plus facile. Le Rhin est rapidement atteint dans la région de Düsseldorf, ce qui a pour conséquence de bloquer le trafic de charbon et d'acier qui subsistait encore autour du bassin de la Ruhr, cœur industriel de l'Allemagne. La progression en direction de Cologne, de Bonn et de Coblence est également rapide, tandis que la chance sourit aux Alliés avec la découverte d'un pont demeuré intact à Remagen.

▲ Plus rien ne semble pouvoir s'opposer au triomphe des armes alliées en mars 1945 : ces soldats américains se font photographier sur l'épave d'un *StuG III* détruit, tout comme son semblable, lors d'une attaque de chasseurs-bombardiers, comme en témoigne le cratère de bombe.
US Nara

◀ Fin de partie à Budapest en février 1945. Sur la rive opposée au Parlement, un *Sd.Kfz. 231* aux marquages de la *13. Panzer-Division* gît dans une rue, à l'état de carcasse, témoignant de l'âpreté des combats pour la capitale magyare, qui comptent parmi les plus épouvantables et les plus impitoyables de cette fin de guerre.
AMC # R00022-28


Vers Arnhem
BLUMENTRITT
25. Armee
Rhin
Emmerich
Bocholt
Issel
Borken
SCHLEMM
1. Fallschirm-Armee
BLASKOWITZ
Heeresgruppe «H»
Clèves
II Corps Canadien
Rees
Haltern
6th Airborne Div.
17th Airborne Div.
XXX Corps Anglais
Wesel
Xanten
Dorsten
DEMPSEY
2nd British Army
XII Corps Anglais
ALLEMAGNE
XVII Airborne Corps
Rheinberg
XVI Corps
Geldern
SIMPSON
9th Army
Maas
PAYS-BAS
Homberg
Duisbourg
Essen
Ruhr
XIII Corps
MONTGOMERY
21st Army Group
Venlo
Avancées allemandes
Avancées américaines
Avancées britanniques
Ligne de front au 28 mars minuit
Ligne de front au 24 mars minuit
Drop Zone britannique
Drop Zone américaine
0
5
10

CHAPITRE 3

LA CARAPACE SE FISSURE

COUP DE CHANCE À REMAGEN

L'histoire du pont de Remagen illustre à merveille la manière avec laquelle les caprices du destin peuvent influer sur le cours des batailles. Mis en service en 1918, cet ouvrage d'art enjambant le Rhin avait été érigé pour faciliter l'afflux logistique en direction de la France lors de la Première Guerre mondiale. Long de 325 mètres, il comporte alors deux voies ferrées centrales complétées de part et d'autre par des passerelles piétonnières. En 1939, l'ouvrage, qui avait été aménagé entre-deux-guerres pour recevoir des charges de démolition, avait fait l'objet de mesures préventives de destruction mettant en œuvre 600 kg d'explosif. La défaite de la France en 1940, entraînant la disparition de toute menace d'invasion, s'est traduite par le retrait des explosifs et leur stockage dans un dépôt de la *Heer* à Darmstadt. Le 7 mars 1945, devant l'avance rapide des Américains en direction du fleuve, l'*Hauptmann* Bratge, commandant la place de Remagen, décide de faire procéder à la destruction de l'ouvrage. Il se heurte néanmoins à l'officier qui a reçu la mission de le défendre, le *Major* Scheller, et qui entend conserver le contrôle de celui-ci le plus longtemps possible pour permettre aux unités en retraite qui se présenteraient de franchir le Rhin sans devoir abandonner leur matériel lourd.

▲ Le pont de Remagen, miraculeusement pris intact (ou presque) par les Américains. Ici, des *Engineers* procèdent à la réparation de la section du tablier de l'ouvrage détruite après la mise à feu des charges des *Pioniere* de Scheller.
US Nara

En fin de matinée, l'*Hauptmann* Friesenhahn, officier du génie chargé d'installer les charges de démolition, est amené à constater que les explosifs fournis par le dépôt de Darmstadt sont très insuffisants pour mener avec succès une opération de cette nature. Il apparaît en effet qu'au lieu des 600 kg de charges à usage militaire qui auraient dû lui être livrés, seuls 300 kg d'un explosif industriel aux performances nettement inférieures – la Donarit – lui ont été remis. Faute d'une solution alternative, il est néanmoins contraint d'utiliser cette substance pour procéder aux opérations de minage.

UN PONT D'IMPORTANCE STRATÉGIQUE

Sur ces entrefaites, en fin de matinée, une patrouille de la *9th US Armored Division*, commandée par le *1st Lieutenant* Karl H. Timmermann, se présente en vue du pont. Elle découvre, contre toute attente, que celui-ci est encore intact ! Après avoir rendu compte par radio, l'officier reçoit l'ordre de s'emparer de l'ouvrage à tout prix. À 13h40, les Américains passent à l'attaque, ce qui conduit le *Major* Scheller à donner l'ordre d'actionner une première série de charges pour procéder à la destruction du tablier. Malgré le fonctionnement correct de la mise à feu, l'opération se solde par un échec.

◤ Paras de la 17*th US Airborne Division* « pris en stop » par des chars Churchill de la *Guards Armoured Division* britannique lors de l'opération « Varsity » de mars 1945. Faute d'opposition sérieuse, cette offensive de passage du Rhin s'apparente à une véritable promenade de santé...
IWM

La Donarit à usage industriel, utilisée faute de disposer d'un explosif militaire, s'avère trop peu puissante pour causer les dégâts voulus, et seule la rampe d'accès sur la rive gauche du fleuve est endommagée par un cratère d'une dizaine de mètres de circonférence. Scheller ordonne alors qu'il soit procédé à une nouvelle tentative de destruction. À 15h40, une seconde déflagration retentit. L'édifice est fortement ébranlé, sans pour autant s'effondrer dans les eaux du fleuve.

UNE VOIE D'EAU DANS LA COQUE

Les *GIs* qui progressent de part et d'autre du tablier ne parviennent cependant pas à déboucher. Ils sont arrêtés par le feu de mitrailleuses postées à l'intérieur des tours en pierre qui soutiennent le pont sur la rive droite et subissent également les tirs de snipers installés à l'intérieur de barges abandonnées sur la rive gauche. Un groupe de sapeurs américains accompagnant les éléments de tête parvient néanmoins à désactiver les explosifs restants, sécurisant l'édifice et ôtant ainsi tout espoir aux défenseurs de le faire sauter. L'entrée en scène d'un peloton de chars Sherman va finalement permettre de faire définitivement basculer la situation en faveur des assaillants. Dans un premier temps, les blindés neutralisent les tireurs embusqués, puis ils aveuglent de leurs feux les mitrailleuses, permettant ainsi aux fantassins de reprendre leur avance.

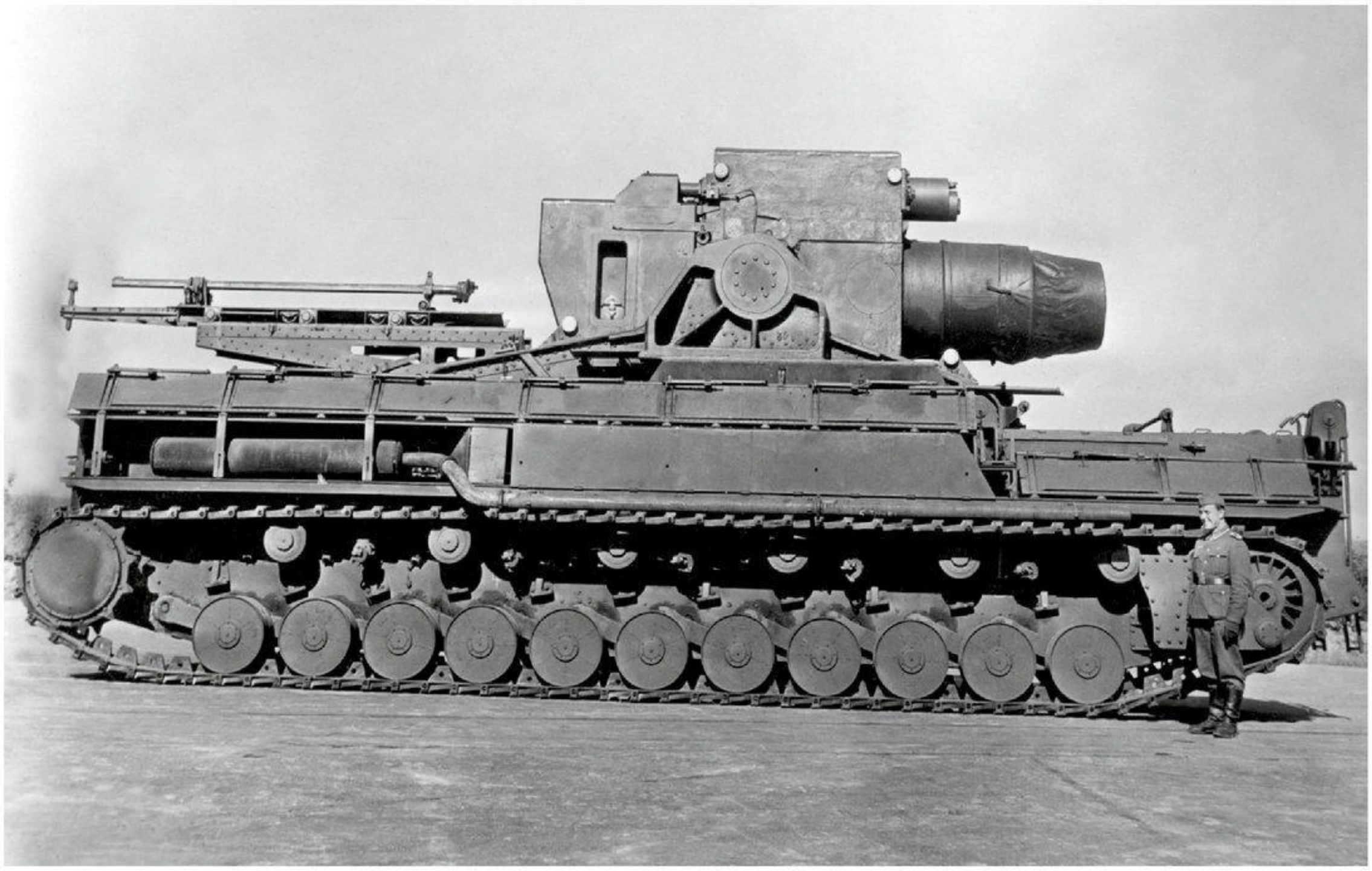
▲ Chars Sherman de la *78th US Infantry Division* dans les rues de Remagen, le 7 mars 1945.
US Nara

▶ Péniche de débarquement LCVP sur le Rhin, à Remagen. Elle soutient une section du pont provisoire posé par le génie américain après l'effondrement du « Ludendorff » le 17 mars 1945.
US Nara

LA CARAPACE SE FISSURE

▶ Une menace s'est déclarée sur l'arrière de ces *Half-Tracks* stationnés dans une ruelle de Remagen. Ce *GI* a fait volte-face, posé son fusil-mitrailleur BAR et armé la mitrailleuse Browning cal. 50, une arme toujours très efficace en combat urbain.
US Nara

▼ Le pont « Ludendorff » de Remagen vient de tomber. La garnison allemande est emmenée à l'arrière des lignes américaines. Les sanctions prises par Hitler à l'égard de la chaîne de commandement sont terribles : Gerd von Rundstedt est démis de ses fonctions et quatre des officiers en poste à Remagen sont fusillés.
US Nara



Le *Sergeant* Alexander A. Drabik parvient au pied de la tour qui flanque le côté droit du pont, puis en neutralise les défenseurs, ouvrant de la sorte la voie à la prise de contrôle totale de l'édifice. L'ouvrage, une fois conquis et remis en état en quelques heures, ne tarde pas à permettre à un flot ininterrompu d'hommes, de véhicules et de blindés de s'y engouffrer comme au travers d'une brèche dans la coque d'un navire, ouvrant ainsi la voie à l'invasion de la Ruhr.

DÉTRUIRE LE PONT DE REMAGEN À TOUT PRIX

Adolf Hitler est rendu furieux par l'annonce de la prise du pont de Remagen. Il relève aussitôt de ses fonctions le *Generalfeldmarschall* von Rundstedt, qui commandait le front Ouest, et fait traduire devant une cour martiale d'exception tous les officiers portant une responsabilité dans cette affaire pour couardise et manquement à leur devoir. L'*Hauptmann* Friesenhahn, n'étant pas responsable de la qualité des explosifs qui lui avaient été fournis, est le seul à bénéficier de la clémence du tribunal. Le *Major* Scheller ainsi que trois de ses officiers sont condamnés à mort et aussitôt exécutés. Seul l'*Hauptmann* Bratge, capturé quelques jours plus tôt par les Américains, échappera à la sentence.
Jusqu'au 17 mars, Hitler ordonnera, en vain, de faire détruire le pont. Il fera intervenir successivement une pièce d'artillerie lourde sur voie ferrée, quelques-uns des rares bombardiers à réaction Arado 234 capables de prendre l'air, puis, en désespoir de cause, fait tirer onze fusées V2 depuis le site de Hellendoorn, aux Pays-Bas. C'est finalement l'ampleur du trafic routier américain qui, ébranlant les structures endommagées de l'ouvrage, entraînera son effondrement dans le Rhin le 17 mars, causant la mort de 18 sapeurs américains chargés de son entretien.

▲ La *Batterie 628* armant un monstrueux mortier automoteur *Karl Gerät* de *60cm* est dépêchée devant Remagen pour tenter de détruire le pont tombé aux mains des Américains. Guère plus efficaces que les raids d'Arado Ar 234, les tirs de missiles V2, les sabotages des nageurs de combat des *SS-Jagdverbände* de Skorzeny, ces tentatives s'avèreront infructueuses... US Nara

LE RHIN EST FRANCHI !

Tandis que la progression en direction de Cologne, de Bonn et de Coblence se trouve facilitée par la prise du pont de Remagen, la ville de Trèves, située plus au sud et qui était sous le feu de l'artillerie américaine depuis septembre 1944, tombe le 1er mars, au terme de combats acharnés. Dix jours plus tard, la *3rd Army* du général Patton parvient à pousser les Allemands sur l'autre rive du Rhin et de la Moselle. Les combats qui s'engagent dans la Sarre, pour intenses qu'ils soient, tournent une nouvelle fois à l'avantage de l'armée américaine, qui s'en empare définitivement en l'espace d'une quinzaine de jours. Aux environs du 23 mars, toute la portion du Rhin comprise entre Coblence et Ludwigshafen a désormais changé de main, tandis qu'une seconde tête de pont a pu être établie à Oppenheim, au sud de Mayence. Plus au nord, Britanniques et Canadiens ont également franchi le Bas-Rhin le 23 mars à Wesel, agissant en liaison avec les troupes aéroportées qui avaient été larguées au cours de l'opération « Varsity » pour faciliter leur manœuvre. Les paras consolident à cette occasion une nouvelle tête de pont sur la rive Est du fleuve, qui ouvre la possibilité de marcher sur la Ruhr. Ultime poing offensif de la poussée alliée, les Français de la 1re armée, qui avancent de concert avec la *7th US Army*, pénètrent dans le Palatinat avec pour objectif d'atteindre le Rhin au nord de Karlsruhe. Leur mission accomplie, les troupes du général de Lattre de Tassigny traversent à leur tour le fleuve à Spire et à Gemersheim le 31 mars, puis deux jours plus tard à Lemersheim.

▶ Colonne du 1er REC de la 5e division blindée française franchissant le Rhin sur un pont provisoire à Gemersheim le 1er avril 1945. Ces *White Scout Cars*, M8 Greyhound et Jeep entrent en Allemagne pour laver l'affront de 1940 !. © ECPAD/France/Fonds Seconde guerre mondiale

LA CARAPACE SE FISSURE

▲ Le pont de Remagen écroulé dans le Rhin sous le poids des convois automobiles le 17 mars. L'accident fait 18 morts parmi les *GIs*.
US Nara

LA FRONTIÈRE OCCIDENTALE DU *REICH* PREND L'EAU

Alors que les frontières orientales de l'Allemagne cèdent partout, la *Wehrmacht* se bat avec acharnement face aux Soviétiques, même si les coups de boutoir portés par les Alliés occidentaux sur le Rhin accroissent – comme cela est prévisible – la désintégration progressive de la combativité et de l'esprit de résistance des Allemands, civils et militaires. Les thématiques de propagande distillées par les services du Dr. Goebbels deviennent inutiles, puisqu'elles ne parviennent plus à endiguer le fléchissement moral causé par une lassitude désespérée de la guerre et la disproportion trop importante de moyens humains et matériels entre le *Reich* et ses adversaires. Malgré l'application désormais étendue à tout le territoire de l'Allemagne des cours martiales d'exception et nonobstant l'application draconienne des mesures disciplinaires visant à frapper les soldats suspectés d'abandon de poste, les déserteurs se présentant comme des soldats égarés pullulent dans les villes et sur les arrières du front. Ce délitement de l'Armée allemande va de pair avec celui de la société civile : partout, à l'approche des troupes américaines, britanniques et françaises, fleurissent aux fenêtres des habitations des drapeaux blancs qui en disent long sur la détermination du peuple allemand à suivre son *Führer* dans l'abîme. Au tout début du mois d'avril, alors que s'apprête à se lever le rideau sur le dernier acte de la tragédie, le *III. Reich*, cerné de toutes parts, est définitivement aux abois… ■

ALLEMAGNE 1945 : L'ARMÉE FRANÇAISE PREND SA REVANCHE SUR LA DÉFAITE DE JUIN 1940

À la fin de l'année 1944, la France étant presque entièrement libérée, à l'exception de quelques poches situées dans les Alpes et sur la côte atlantique, l'Armée française s'apprête à franchir le Rhin aux côtés des Alliés anglo-saxons pour prendre une revanche historique en territoire allemand. Reconstituée en Afrique du Nord au début de l'année 1943 après les accords d'Anfa, elle est de nouveau rentrée dans la coalition des forces luttant contre l'Allemagne nazie.

Après la campagne de Tunisie à laquelle ont participé les Français entre novembre 1942 et mai 1943, un corps expéditionnaire français (CEF) de 112 000 hommes, à forte proportion de soldats maghrébins, a été mis sur pied pour combattre à partir de novembre 1943 avec les Alliés en Italie. Après s'être brillamment illustré lors de la bataille du Monte Cassino en janvier 1944, puis celle du Garigliano au printemps de la même année, le CEF, qui a doublé ses effectifs, a été organisé en une armée B commandée par le général Jean de Lattre de Tassigny et destinée à débarquer sur les côtes provençales.

Partie d'Italie, de Corse et d'Afrique du Nord à la mi-août 1944, l'armée B a posé le pied à la mi-août 1944 en Provence, dans le cadre de l'opération « Dragoon ». S'étant emparée de Toulon et ayant libéré Marseille, elle a remonté la vallée du Rhône, poursuivant les unités allemandes en retraite aux côtés des Américains jusqu'à atteindre la région du Doubs à la mi-septembre 1944. L'armée B, constituée jusqu'alors pour moitié de soldats nord-africains et à hauteur de 10 % d'indigènes d'Afrique noire, véritable armée de l'Empire, passe alors de 250 000 hommes à plus de 380 000, moyennant l'engagement de 137 000 jeunes Français issus du mouvement de libération des Forces françaises de l'intérieur (FFI). À la même époque, elle change une dernière fois d'appellation pour devenir 1re armée française. Après avoir libéré l'Alsace au cours de durs combats, celle-ci regarde avec impatience au printemps 1945 au-delà du Rhin, espérant bien faire partie des troupes appelées à pénétrer en territoire allemand.

Constituée d'un amalgame d'anciens des FFL, de vétérans de l'Armée d'Afrique et de jeunes FFI, l'« armée de Lattre » est profondément animée, à la veille de l'invasion du *Reich*, par le souci de laver aux yeux du monde l'affront de la défaite humiliante et honteuse subie en juin 1940. À ce sentiment très fort vient s'ajouter chez les cadres les plus anciens la volonté d'effacer l'impression de victoire volée, née de la frustration de l'armistice de novembre 1918 qui avait permis à l'Allemagne d'échapper à la guerre sur son sol moyennant une occupation de faible ampleur des provinces rhénanes.

Dans un contexte de relations diplomatiques franco-américaines détestables entre le général de gaulle et le président Roosevelt, la question d'une participation des troupes françaises à la campagne d'Allemagne est restée en suspens jusqu'à la conférence de Yalta, durant laquelle, à l'initiative des Britanniques, le principe d'une future zone d'occupation française en Allemagne a été adopté, entérinant de fait l'autorisation consentie à la France de retrouver son rang de grande puissance. Alors que les troupes anglo-saxonnes commencent à franchir le Rhin à partir du 23 mars 1945, il faut attendre quatre jours avant que le général de Lattre de Tassigny obtienne des Américains l'autorisation de pénétrer à son tour dans le Palatinat. La 1re armée, qui était littéralement sur des charbons ardents depuis la fin de la campagne d'Alsace, est en mesure d'entrer en action

immédiatement et se trouve prête en un temps record à franchir le fleuve.

Le 31 mars, un peu avant l'aube, les Nord-Africains et leurs camarades européens du 3e régiment de tirailleurs algériens (RTA) et du 4e régiment de tirailleurs marocains (RTM) sont les premiers Français à prendre pied sur la rive droite du Rhin, suivis peu après par des éléments du 151e régiment d'infanterie, dont le recrutement est majoritairement constitué d'anciens FFI. Les Allemands réagissent violemment à partir de casemates disposées sur les berges, mais ne peuvent endiguer l'assaut des tirailleurs, qui ont tôt fait d'établir une tête de pont. L'intention du commandement français est dès ce moment de s'assurer initialement de la prise de la ville de Karlsruhe pour s'ouvrir ensuite le chemin de la trouée de Pforzheim et accéder ultérieurement au Wurtemberg. La capitale badoise, attaquée dans trois directions, tombe le 4 avril 1945. Les Allemands massent alors les moyens dont ils disposent encore autour de Stuttgart, utilisant la ligne « Siegfried » comme pivot. Au terme d'une manœuvre d'enveloppement, à laquelle participent la 2e division d'infanterie marocaine (DIM), la 5e division blindée (DB) et la 3e division d'infanterie algérienne (DIA), la capitale du Wurtemberg tombe le 22 avril à la suite de combats très violents au corps à corps avec un adversaire cherchant par tous les moyens à échapper à l'encerclement. La ville est presque entièrement détruite à cette occasion.

Pendant ce temps, le 1er corps français du général Béthouart, poussant le long de la Forêt-Noire, atteint le Danube et le franchit en plusieurs points pour se diriger vers la frontière suisse et le lac de Constance. Dans la nasse ainsi formée, quatre divisions *SS* se retrouvent enfermées dans le massif alpin autrichien. Le 26 avril, celles-ci tentent une vigoureuse sortie, sans néanmoins y parvenir. Des renforts sont alors envoyés par le commandement de la 1re armée française, appuyés par le 1er corps aérien français, l'ennemi cerné étant finalement détruit dans la région de Villigen. ; quelques troupes *SS* peuvent néanmoins se réfugier dans les Alpes. Elles ne finiront capturées, après la capitulation de l'Allemagne, qu'à l'issue d'éprouvantes opérations de nettoyage.

Partie de Kehl, à la hauteur de Strasbourg, la 9e DIC, qui est majoritairement constituée d'anciens FFI, s'est emparée de Fribourg et a fait sa jonction le 26 avril 1945, sur la frontière suisse, avec la 4e division marocaine de montagne (DMM) qui opérait à l'est de la Forêt-Noire. La manœuvre menée pour s'emparer de Stuttgart, consistant à prendre l'ennemi à revers et à le bloquer pour ensuite l'anéantir, est rééditée selon le même principe et vise la prise d'Ulm, sur le Danube. La 1re DB française du général Sudre, lançant trois *Combat Commands* dans plusieurs directions, progresse avec une rapidité remarquable et réalise, dans la soirée du 24 avril, sa jonction à Sigmaringen, capitale du gouvernement de Vichy en exil depuis août 1944.

Le 28 avril, la frontière autrichienne est franchie, malgré la défense acharnée d'unités *SS* qui multiplient les destructions. Les combats se poursuivent également dans les Alpes bavaroises. Dans la montagne, les Marocains de la 4e DMM et de la 2e DIM sont au coude à coude avec les blindés des 1re et 5e DB.

▲ Un goumier monté sur un TD M10 et armé d'un excellent FM 24/29.
© ECPAD/France/Fonds Seconde guerre mondiale

▼ Juchés sur des mulets, ces goumiers marocains observent les ruines d'une maison allemande. La propagande raciste et haineuse de Goebbels n'aurait jamais cru voir cette scène se dérouler un jour.
© ECPAD/France/Fonds Seconde guerre mondiale

◀ Des soldats de la 1re armée de De Lattre trempent symboliquement leur drapeau dans le Rhin.
© ECPAD/France/Fonds Seconde guerre mondiale

▲ Un char M5 Stuart de la *14th US Armored Division* dépasse un nid de fusil-mitrailleur occupé par des goumiers du 1er groupe de tabors marocains. © ECPAD/France/Fonds Seconde guerre mondiale

C'est à peu près au même moment que la 2e DB du général Leclerc, libérée de la « pénitence [4] » qui lui avait été imposée sur le front de Royan jusqu'au 18 avril, fait un retour précipité sur le théâtre d'opérations allemand. Elle se porte à marche forcée à la hauteur d'Augsbourg, et, le 3 mai 1945 au matin, ses trois *Combat Commands* franchissent l'Inn, malgré les destructions systématiques des ponts opérées par les Allemands.

Dans cette phase ultime de la campagne, une compétition se dessine entre Français et Américains pour être la première unité à s'emparer de Berchtesgaden, où se situe le « nid d'aigle » du *Führer*. La 2e DB se pose en rivale de la *3rd US Infantry Division* et de la *101th US Airborne Division*. Les blindés de Leclerc foncent à toute allure en direction de Berchtesgaden, mais ils se trouvent bientôt bloqués à Saalach par l'artillerie allemande et un

◀ Un *Panzerschütze* et un *Landser* viennent d'être capturés en avril 1945, dans une bourgade de la région de Stuttgart. Les deux hommes ne semblent pas mécontents de leur sort, ayant probablement à l'esprit celui, moins enviable, de leurs camarades restés sur le front de l'Est qui luttent pour leur survie face à une Armée rouge ivre de vengeance. Toutefois, comme l'illustrent les témoignages ici publiés, les exécutions de prisonniers par l'Armée française ne sont pas rares. © ECPAD/France/Fonds Seconde guerre mondiale

pont détruit. Un ouvrage provisoire finalement lancé par le génie permet d'atteindre la ville le 4 mai vers 16h00, après que la localité a été investie par les troupes de la *3rd Infantry Division*. Cependant, les Américains ignorant la disposition des lieux, ce sont finalement les Français qui les premiers, à l'initiative du capitaine Touyeras, commandant la 31e batterie du XI/64e RADB, vont pénétrer dans l'Obersalzberg, le refuge alpin d'Adolf Hitler et des principaux dirigeants du régime nazi, faisant hisser pour la forme, le 5 mai au matin, les couleurs tricolores au cœur du « nid d'aigle ».

Ce geste symbolique devait conclure la campagne d'Allemagne pour les troupes françaises. La 1re armée du général de Lattre, ayant conquis la Bade et le Wurtemberg à la suite de manœuvres audacieuses et parfaitement menées, pouvait s'enorgueillir de s'être emparée de 100 000 prisonniers, dont 15 généraux. Faisant suite à cet exploit, le 8 mai 1945, de Lattre obtient d'être désigné comme représentant de la France à l'occasion de la signature de l'acte officiel de capitulation allemande, arrachant au *Generalfeldmarschall* Keitel sa célèbre phrase de dépit : « *Quoi ! Les Français aussi !* »

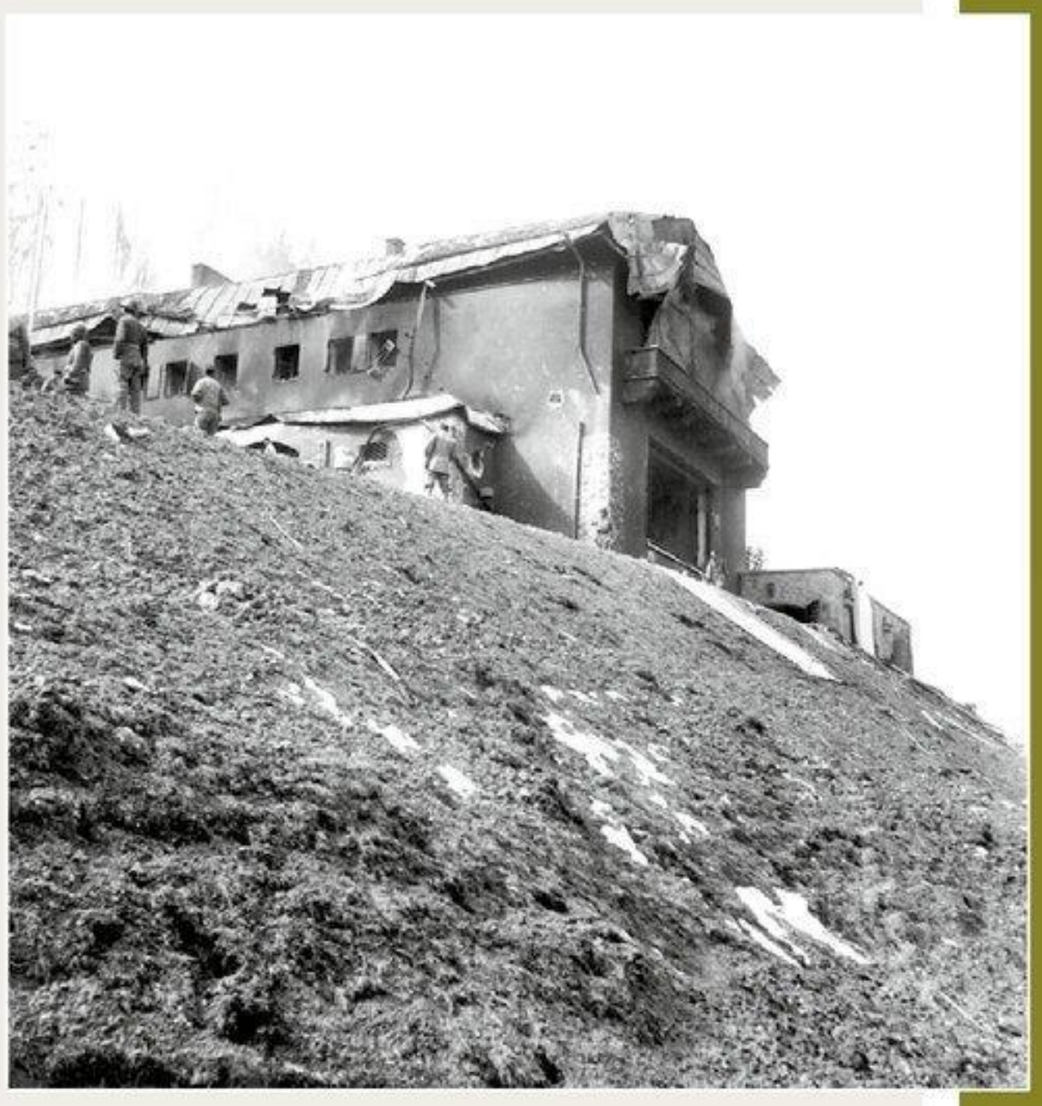
Quatre jours plus tard, le 12 mai 1945, pour laver l'humiliation infligée à la France lors de l'armistice du 22 juin 1940, une cérémonie militaire est organisée dans la clairière de l'Armistice du 11 novembre 1918, où, en présence du général Prioux, commandant la deuxième région militaire, et du général américain Gallagher, lecture est faite, face au monument du maréchal Foch, de l'acte de capitulation de l'Allemagne signé quatre jours auparavant [5]. ■

◥ et ◢ Le symbole de la victoire totale sur l'Allemagne nazie : le Berghof de Berchtesgaden est occupé par les hommes de la 2e DB, après une course effrénée avec la *101st US Airborne Division*. © ECPAD/France/Fonds Seconde guerre mondiale / US Nara

▼ Des soldats du régiment de marche du Tchad de la 2e DB dégagent des abattis faits par les *SS* sur la route du Berghof d'Adolf Hitler. © ECPAD/France/Fonds Seconde guerre mondiale

[4]Le général de Gaulle, lassé des luttes intestines permanentes entre de Lattre et Leclerc, a puni début mars le bouillant et inflexible patron de la 2e DB en l'envoyant d'abord avec son unité à Châteauroux, puis participer à la réduction de la poche de Royan–La Rochelle, sur le front de l'Atlantique. L'honneur de franchir le Rhin les armes à la main ne sera pas accordé aux vétérans de la 1re division française libre, qui termineront pour leur part la guerre dans les Alpes, combattant sur la frontière franco-italienne.

[5]Une manifestation de portée symbolique comparable avait été organisée le 17 juin 1944, une semaine après la prise de la capitale italienne, à la villa Incisa près de Rome, où avait été signé l'armistice franco-italien du 24 juin 1940.



ANNEXE 3

TÉMOIGNAGES

Le lieutenant britannique Bill Bellamy, âgé de 21 ans, sert comme chef de char au sein du *8th King's Royal Irish Hussars*. Il relate les combats auxquels il participe entre le 14 et le 26 janvier 1945 à la frontière entre les Pays-Bas et l'Allemagne, dans la région de Heinsberg, lors de l'opération « Blackcock », qui vise alors à atteindre les rivières Ruhr et Würm dans le but de préparer l'invasion du territoire allemand. Ce témoignage illustre les difficultés du combat blindé par mauvais temps en hiver, tout comme il met en évidence l'utilité des engins légers de découverte chargés de l'exploration du terrain.

Deux jours plus tôt, j'ai dû remettre mon peloton à Dallas Barnes, qui vient de rejoindre notre *B Squadron*. Ce serait faux de dire que je suis content de le faire. En effet, je déteste l'idée que mes hommes puissent être engagés au feu sans moi. Je tiens à leur vie et au record que j'ai établi : nous n'avons perdu personne en opération depuis le début de la campagne, et je ne voudrais pas que ça arrive maintenant. […]

L'ordre de mouvement arrive le 20 janvier. Nous nous mettons en route vers les emplacements de départ en fin de matinée et traversons la localité de Schilberg, qui a été totalement écrasée. Vers midi, nous nous retrouvons avec John, qui a repéré une position de regroupement sur le côté droit de la route Schilberg–St Joost, à peu près à un kilomètre de St Joost. Nos chars quittent la chaussée et se garent en file indienne le long d'une haie. Énormément de tirs fusent dans tout le secteur, venant essentiellement de St Joost. En fait, il y a tellement de balles et d'obus qui sifflent tout autour de nous que l'ordre est donné à tout le personnel de rester à l'abri dans les blindés.

En tout début d'après-midi, John me hèle depuis son char pour me dire qu'il voudrait discuter avec moi du rôle que l'escadron va jouer dans la bataille. Nous marchons jusqu'à une dépression de terrain profonde d'une soixantaine de centimètres. Là, nous commençons à aller et venir sur une centaine de mètres, tout en discutant. J'avoue que j'ai du mal à me concentrer sur la conversation ! C'est un peu comme si nous nous promenions à l'extrémité d'un grand champ de tir. Les projectiles sifflent de toute part, ricochant sur la route. C'est de la pure démence, mais je ne peux perdre la face devant ce solide petit bonhomme que rien n'effraie, en lui suggérant que nous poursuivions cette passionnante conversation à l'abri d'un de nos tanks. Cette situation me permet d'éprouver une idée du courage dont les soldats de tous grades devaient faire preuve lors des guerres napoléoniennes – à Waterloo par exemple. J'aurais tort de dire que je suis impressionné. En fait, j'expérimente une sorte d'exaltation, tout en me disant en même temps que nous sommes en train de jouer un peu trop avec notre chance. Il n'est plus besoin d'impressionner nos hommes à cette étape de la campagne, et comme me le dira plus tard le caporal Howard, « *vous devez être totalement cinglé !* »

Il s'avère que nous rencontrons une solide résistance à St Joost, et qu'en conséquence, on a fait appel à notre *B Squadron* pour effectuer une patrouille de découverte, au grand dépit de John qui aurait voulu que ce soit le sien. C'est à nous, cependant, qu'il a été demandé d'explorer la route Hingen–St Joost, ainsi qu'au peloton de Richard Antey, renforcé par un élément de reconnaissance dépêché depuis Hingen. Ces derniers franchissent le ruisseau et s'engagent bientôt en terrain découvert. Ils sont aussitôt pris à partie par des canons antichars. Un char Honey [6] du groupe de reconnaissance est détruit, et ils ne peuvent pas progresser plus avant. Pendant ce temps, les combats qui se déroulent dans St Joost se révèlent de plus en plus féroces. C'est une lutte acharnée entre des troupes britanniques de tout premier ordre et l'une des meilleures unités parachutistes allemandes :

▼ *Tommies* de la *7th Armoured Division*, les fameux « Rats du désert » dont relève le *8th King's Royal Irish Hussars*, partant à l'assaut d'un village dans le secteur de Stadtlohn.
DR

CHAPITRE 3 LA CARAPACE SE FISSURE

le *Fallschirmjäger-Regiment* « Hübner ». Finalement, mon escadron reçoit pour consigne de se déployer et de couvrir la route au cas où les Allemands voudraient s'y aventurer. Le soir tombe, et nous passons la nuit sur le qui-vive, entassés dans nos véhicules. Les combats se poursuivent au cours de celle-ci, et pour ajouter à l'inconfort général, il se remet à neiger à gros flocons.

Tôt dans la matinée du 21 janvier, une autre attaque est montée contre St Joost. Le *B Squadron* doit une nouvelle fois être engagé en appui de l'infanterie. La présence d'un épais brouillard, qui réduit la visibilité à une centaine de mètres, rend les choses difficiles. Richard Anstey et Dallas Barnes reçoivent l'ordre de reprendre l'itinéraire emprunté la veille et de trouver un passage vers St Joost pour flanquer la localité depuis l'est. Je demande la permission de les accompagner avec le *Scout Car* [7]. Cela m'est refusé, et je suis expédié en direction du pont de Hingen pour assurer une liaison radio. Pendant ce temps, les deux pelotons s'enfoncent dans la brume dans un cliquetis de chenilles. Tout semble bien se passer. C'est alors que retentit la voix de Richard à la radio : « *Deux canons d'assaut face à nous – engagement !* » J'entends simultanément le bruit de trois coups tirés par nos chars, suivis d'une série de détonations, puis plus rien. La voix de Richard se fait de nouveau entendre sur les ondes. Il rend compte de la destruction de deux de ses chars. Puis c'est Dallas qui annonce la perte de l'un des siens. Ordre leur est donné de se replier vers la zone du pont où je me trouve.

Dallas arrive le premier, transportant l'équipage de son Sherman Firefly [8] sur la plate-forme arrière de son engin. Il nous raconte qu'ils s'approchaient d'un groupe de bâtiments agricoles lorsque le brouillard s'est dissipé quelques instants, laissant apparaître trois canons automoteurs sur son flanc gauche. Il a fait volte-face pour les engager, tout en fonçant en direction des constructions pour s'y abriter. C'est alors qu'un tir à courte distance a touché son Firefly armé d'un canon de 17 livres. Celui-ci a alors percuté une habitation, l'a éventrée et, passant à travers le plancher de la maison, s'est retrouvé dans la cave. Hormis quelques contusions, l'équipage en est sorti indemne. Pour sa part, Richard déplore deux tués dans cette affaire. La visibilité étant aussitôt retombée, les Allemands ont pu disparaître sans difficulté.

▲ Chars britanniques Sherman Firefly traversant la ville de Clèves en ruines. Ce Sherman, armé d'un performant canon antichar anglais de *17-pdr* tirant des obus flèches, s'avère supérieur au modèle américain d'origine.
DR

▼ Soldats britanniques au combat durant l'opération « Veritable », en février-mars 1945, dont l'objectif est le nettoyage de la forêt de Reichswald.
DR

Il est clair qu'avancer dans de telles conditions est impossible. Le *Squadron* reçoit l'ordre de se tenir tranquille jusqu'à ce que le brouillard se lève. Quant à moi, je ramène les équipages des chars détruits à l'état-major. Vers une heure de l'après-midi, le brouillard a commencé à se dissiper un peu, et John s'inquiète du sort du char encore en bon état qui a été abandonné sur le terrain. Il semble ne plus y avoir aucune activité visible ou audible de la part de l'adversaire dans notre secteur. Je suggère de mener une reconnaissance avec le *Scout Car* : celui-ci présente l'avantage de ressembler à un char, en nettement plus silencieux, tout en ayant l'opportunité de pouvoir se déplacer plus vite à travers la brume en cas de mauvaise rencontre. John est d'accord avec moi et m'autorise à m'aventurer à la recherche du blindé. Après avoir dépassé l'escadron de Frank Saxby qui garde le flanc Est de Hingen, je m'engage sur le champ de bataille, roulant précautionneusement en direction de la ferme. Depuis l'endroit où je suis, j'ai une vue extraordinaire sur St Joost. Pour autant que je puisse entrevoir à travers le brouillard – et aussi d'après les bruits qui parviennent jusqu'à moi –, il apparaît que la bataille se poursuit là-bas.

[6] Honey : surnom donné aux chars légers M3 Stuart fournis par les États-Unis à la Grande-Bretagne dans le cadre de la loi du prêt-bail.

[7] Automitrailleuse britannique Humber.

[8] Firefly (Luciole) : il s'agit d'un char Sherman américain fourni aux Britanniques dans le cadre de la loi du prêt-bail et équipé par ces derniers d'un canon de 17 livres (76,2 mm) plus performant que le canon de 75 mm d'origine.

TÉMOIGNAGES

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2015

Ce que l'on peut entendre et apercevoir paraît terrifiant : des flammes, de la fumée, les coups de départ des canons des chars et le sifflement ainsi que l'explosion des projectiles d'artillerie qui semblent s'abattre sur l'arrière du village. J'avoue être bien content de me trouver à l'endroit relativement calme où je suis.
J'ai fini par repérer sur ma gauche les deux chars de Richard. Comme c'est souvent le cas, ils paraissent intacts et pourraient susciter la confusion chez un ennemi nouvellement arrivé sur le terrain. Je décide de ne pas m'en approcher et de me diriger en direction des bâtiments de la ferme, où je ne découvre aucune présence de l'adversaire. Le Firefly gît toujours le nez au fond de la cave de l'habitation. Je rends compte par radio au quartier général et suggère que l'on tente éventuellement de récupérer l'engin. Je suis poussé par la curiosité de savoir où sont passés les Allemands et je me décide à continuer avec précaution un peu plus avant, en direction d'un verger qui s'étend vers le nord-est sur un peu plus de 250 mètres. Ne décelant rien, je poursuis sur un chemin qui suit la lisière d'un bois. Au bout d'environ 1 600 mètres de cette piste qui relie St Joost à Montfort, je distingue à travers le bruit lointain de la bataille le cliquetis caractéristique émis par des chenilles de char. Je m'enfonce sous les couverts, sans rien pouvoir découvrir. J'en conclus que les Allemands ont décidé de battre en retraite et j'informe John de la situation, lequel me donne l'ordre de revenir immédiatement. Il fait à peu près noir lorsque je suis de retour, la neige tombe par gros flocons, tandis que le froid devient pénétrant.

▲ Sherman britanniques au combat durant l'opération « Veritable », en bordure de la forêt de Reichswald. DR

Le *Hauptmann* Horst Zobel, commandant la *I. Abteilung* du *Panzer-Regiment* « Müncheberg » de la division du même nom, relate les combats auxquels il participe sur l'Oder face aux Soviétiques de la 5e Armée de choc et de la 8e Armée de la Garde dans la région de Golzow.

« Ce 22 mars est une journée normalement consacrée au repos. Nous sommes tous dans notre cantonnement improvisé – il doit être à peu près 6h00 du matin – quand la sérénité du petit jour qui nous entoure vole en éclats. Une série de puissantes explosions nous fait bondir, et nous nous jetons à l'abri dans l'angle de la cave de l'habitation que nous occupons, laquelle s'effondre

CHAPITRE 3 LA CARAPACE SE FISSURE

avec fracas. L'instant d'après, des éclats de fenêtres qui ont explosé, un flot de plâtre et de gravats jaillissent et s'engouffrent par les soupiraux, le tout suivi d'un nuage de poussière qui obscurcit tout autour de nous. La charmante cave voûtée que nous occupions semble vouée à devenir notre tombeau. Détonations et explosions se poursuivent les unes après les autres. Au prix d'un gros effort, nous parvenons à dégager les ouvertures des décombres qui les obstruaient. Nous rampons dans la semi-obscurité, tandis que les obus continuent à s'abattre partout autour de la maison. À chaque fois que la maison reçoit un coup direct, tout tremble autour de nous. Il est tout simplement impossible de sortir de cette cave et de monter à l'intérieur de nos chars. Les liaisons téléphoniques sont rompues. Nous restons assis les uns à côté des autres, attendant de voir ce qui va se passer. Je ne saurais dire la durée de cette situation, car toute notion de temps nous a quittés.

De manière soudaine, nous sommes envahis par un sentiment de malaise que nous connaissons bien depuis longtemps. Il nous faut sortir d'ici pour monter à bord de nos chars. Il est grand temps. Les obus s'abattent encore sur notre maison qui se situe par malchance au cœur du village. L'un après l'autre, nous rejoignons notre engin. On se demande comment personne n'a été touché et comment les blindés, à l'exception d'un seul légèrement atteint, peuvent eux aussi être encore en parfait état de marche. Enfin, tous les équipages sont à bord de leurs chars, et nous nous regroupons dans les rues pour sortir au plus vite de ce village.

▲ Le *Major* Horst Zobel, commandant de la *Panzer-Abteilung* « Kummersdorf » du *Panzer-Regiment* « Müncheberg », dont nous restituons ici le témoignage. Il porte au cou la *Ritterkreuz* qui lui a été décernée le 14 avril 1945 suite à la destruction par ses *Panzer* de 59 chars soviétiques le 23 mars à Küstrin. Coll. Charita

Alors que nous nous apprêtons à déboucher, le bruit des explosions s'arrête soudain, remplacé par un silence d'allure sinistre. Une fois la poussière et les fumées dissipées, nous nous apercevons que les Russes sont en train de couvrir le village tout entier de fumigènes. Traversant ce brouillard artificiel, nous apercevons toute une vague de chars qui avancent vers nous, distants d'une centaine de mètres. C'est une attaque massive, typique des Soviétiques. Nous sommes sortis au bon moment. Avec les réflexes mécaniques d'un tankiste expérimenté, le *Leutnant* Strauss, qui se trouve immédiatement à ma droite, prend la mesure de la situation et ouvre le feu, incendiant deux chars ennemis avec son Panther. Ce coup provoque la surprise parmi les tankistes ennemis, qui conduisent désormais sous l'emprise de la panique et se percutent les uns les autres. Nous profitons de la confusion pour foncer dans le tas, allumant au passage de nombreux autres adversaires. Il ne nous faut pas longtemps pour rétablir la situation dans notre secteur et repousser l'attaque. Un peu plus loin, face à notre aile droite, plusieurs chars Staline laissent apparaître leurs tourelles, menaçantes. Ils restent cependant à distance raisonnable de nous, rendus prudents par le spectacle de leurs camarades en train de brûler. De notre côté, nous n'avons pas envie d'aller tâter de leur canon de 122 mm, que nous savons supérieur au nôtre.

▼ Chars JS-2 en position sur l'Oder en avril 1945. Leur puissant canon de 122 mm, bien que dépourvu d'obus perforant, est capable de venir à bout de la plupart des chars allemands. Archives Caraktère

TÉMOIGNAGES

▲ L'un des Panther *Ausf. G* de la *II./Panzer-Regiment* « Müncheberg », détruit à proximité de la Wilhelmplatz. Nous sommes ici quelques semaines après la fin de la guerre, et la vie commence à reprendre son cours dans la capitale allemande. DR

C'est alors que sur notre gauche, de l'autre côté d'un ruisseau bordé de broussailles, nous apercevons notre infanterie qui reflue, apparemment prise de panique. Nous ne tardons pas à entendre leurs cris : « *Des chars ! Des chars ! Des chars ennemis arrivent en face !* »

J'oblique immédiatement avec plusieurs de mes blindés sur mon aile gauche, franchis un pont et m'engage sur la gauche de la chaussée. À proximité de notre infanterie paniquée qui, malgré le redoutable lance-roquettes *Panzerfaust* dont elle est dotée, n'a pas su vaincre sa crainte des chars, nous découvrons toute une meute de blindés russes qui roulent plein gaz vers nous. Nous risquons d'entrer en collision dans quelques instants. Le commandant de mon peloton, situé juste derrière moi, déboîte et me dépasse, rentrant en plein dans la formation ennemie et détruisant méthodiquement les engins adverses sous mon nez. Après que le premier char soviétique a pris feu et explosé, la panique éclate une nouvelle fois chez l'ennemi, qui se met à circuler dans tous les sens, avant de commencer à refluer à toute vitesse pour tenter de mettre de la distance entre eux. Les Russes laissent derrière eux nombre de leurs camarades détruits.

À ce moment précis, je me rends compte – ou du moins j'en ai l'impression – que nous pourrions user de la confusion qui règne dans les rangs russes pour faire un joli coup. Il m'apparaît primordial de rétablir le contact avec mon deuxième peloton installé à Gorgast, localité vers laquelle les Russes poussent leur avance. Mais je viens à peine de soumettre à la division cette proposition que je reçois l'ordre de tenir le terrain occupé et de ne pas progresser plus avant ! Nous prenons donc le parti de nous installer sur des positions appropriées à gauche et à droite du ruisseau, mettant en ligne tous nos chars, ainsi que les véhicules de commandement. L'adjudant, avec son blindé, tiendra l'extrémité Est du dispositif, installé dans une ferme isolée qui possède un verger, tandis que je sécuriserai l'autre extrémité face au nord. Le commandant du troisième peloton restera avec nous.

Alors que nous venons de nous installer à peu près correctement, les Russes nous soumettent à un feu intense d'artillerie et de mortiers. Dès le tout début de leur barrage, leur cible apparaît être la ferme, sur laquelle ils s'acharnent avec leurs pièces les plus lourdes. Il nous faut cependant absolument conserver cette position, car elle se situe à une centaine de mètres en avant du pont, et qui tient la ferme tient le pont.

Tout au long de la matinée, des chars viennent attaquer notre position. L'adjudant me rend compte de l'avancée, dans la direction de la ferme, de sept à dix blindés ennemis. Comme je suis moi-même engagé, je lui réponds que c'est à lui de les détruire, d'autant plus que dix blindés attaquant à découvert ne constituent pas un souci majeur pour un Panther convenablement embusqué. J'entends bientôt les tirs de l'adjudant, et le problème semble résolu. C'est seulement à la tombée du jour que je découvre, à mon grand désarroi, que sa tourelle s'est retrouvée coincée et que, de ce fait, les choses auraient pu tourner mal pour nous.

Ce n'est que très tard que je peux faire le point sur les événements de la journée. Les attaques soviétiques ont été d'intensité égale sur l'ensemble du front,

◥ Belle vue d'un char lourd JS-2 surmonté de *Frontoviki* en route vers Berlin. L'Armée rouge n'a alors plus rien à voir avec son aînée de 1941 et sa maîtrise des opérations en profondeur, sa doctrine d'emploi de l'aviation tactique et de l'artillerie lourde de campagne (incluant les Katiouchas) en font un outil de tout premier ordre. DR

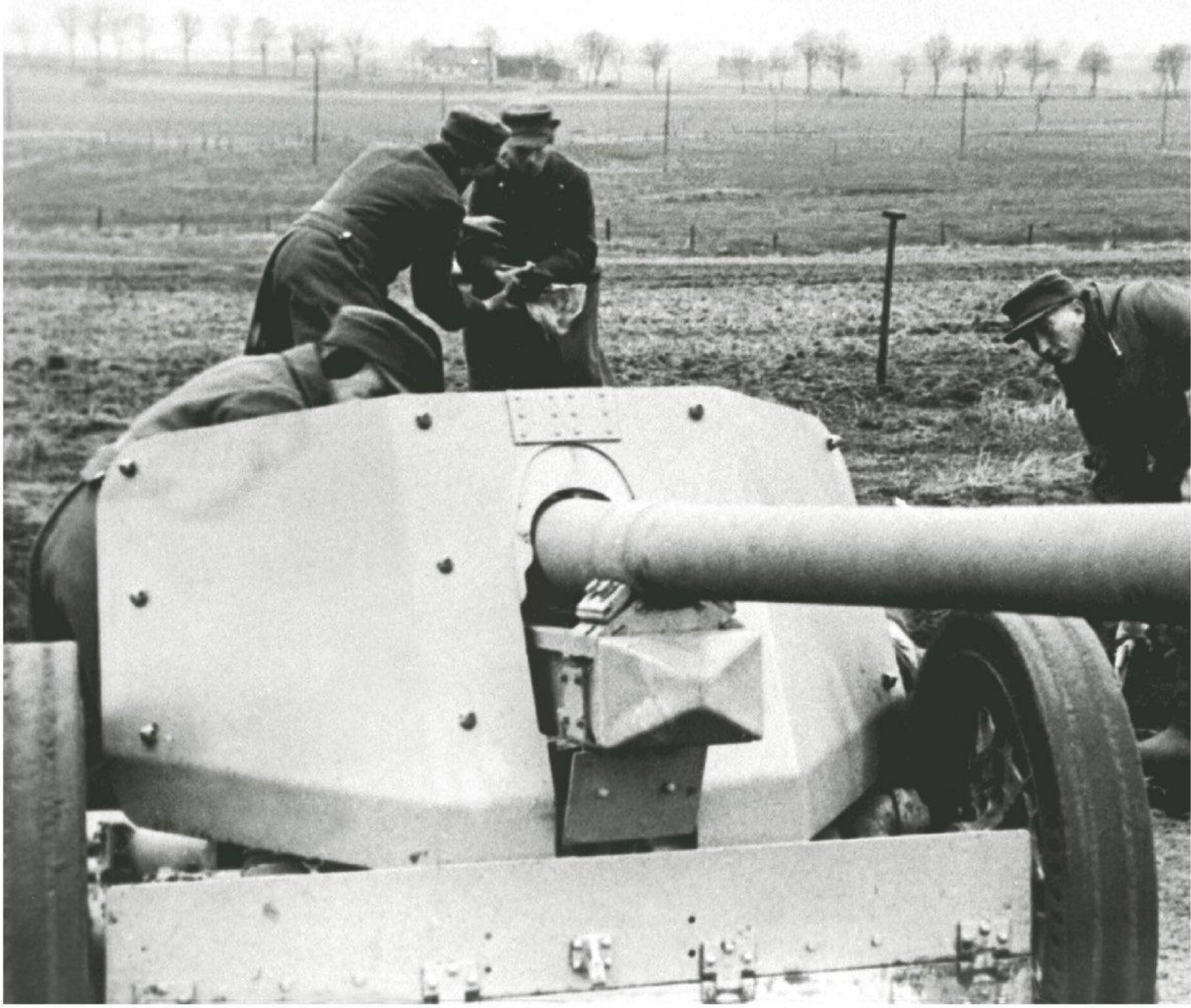
avec une poussée principale au sud de Gorgast, où se trouvait le deuxième peloton avec ses canons automoteurs et un groupe de *Panzer IV*. L'*Oberleutnant* Ziehmann, commandant du peloton, avait son *Panzer* hors de la position de résistance, dirigé face au sud, d'où il a pu atteindre un nombre considérable de chars ennemis. Avec son canon – très court en comparaison de celui du Panther – de *7,5cm*, il est même parvenu à incendier plusieurs chars Staline en les tirant sur les flancs.

Il n'y a malheureusement aucune nouvelle du 1er peloton de la *2. Kompanie*, qui a été engagé plus avant pour sécuriser le corridor de Küstrin. Non seulement, on n'a aucune nouvelle d'eux à la compagnie, mais, selon les témoignages des fantassins de retour des premières lignes, le peloton serait passé sous l'autorité du commandant d'armes de Küstrin.

Malgré toute la puissance de feu mise en œuvre par les Soviétiques au cours de leur attaque, dont je découvrirai plus tard qu'elle visait à percer notre ligne de défense pour s'emparer des hauteurs de Seelowe, elle a été victorieusement repoussée par nos blindés. Le seul succès ennemi a été de réussir à couper la liaison terrestre avec Küstrin. Malgré la disparition du 1er peloton de la *2. Kompanie*, nous nous en sommes tirés avec des dommages matériels minimes et seulement deux blessés, tout en infligeant à l'adversaire la perte de 59 chars incendiés, auxquels s'ajoutent ceux immobilisés qui n'ont pu être comptabilisés. ■

***Panzer V Ausf. G* Panther**
1. Kompanie
Panzer-Abteilung « Müncheberg »
Panzer-Division « Müncheberg »
Hauteurs de Seelow, Allemagne, avril 1945

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2015



CHAPITRE 4

LE DERNIER ACTE

CHAPITRE 4 LE DERNIER ACTE

▲ Canon antichar *Pak 40* de *7,5cm* servi par des artilleurs plutôt âgés appartenant probablement au *Volkssturm*.
NIOD

▶ Adolescent du *Volkssturm* s'entraînant, pour les besoins de la propagande nazie, au *Panzerfaust* en mars 1945.
Bundesrachiv Bild-83-R96781 (o.Ang)

Au début du mois d'avril 1945, avec la rupture de la ligne de défense constituée par le Rhin sur sa frontière occidentale et l'avancée de l'Armée rouge sur l'Oder, les deux mâchoires qui constituent l'étau allié autour de l'Allemagne entament leur avance ultime. La population civile, persuadée de l'inutilité de poursuivre la lutte, est désormais majoritairement hostile au régime nazi, qu'elle refuse de continuer à suivre dans sa logique jusqu'au-boutiste. Les citoyens allemands espèrent qu'Américains, Britanniques et Français les délivreront de la guerre avant que ne surgissent les Soviétiques. La désorganisation économique qui gagnait le pays depuis le début de l'année se traduit désormais par un rationnement drastique qui frappe maintenant l'ensemble de la nation, et plus particulièrement la population des grandes villes. Pour tenter d'en limiter les effets, le parti préconise avec le plus grand sérieux d'avoir recours aux légumes, fruits, baies et champignons sauvages comme autant de denrées de substitution. La pénurie touche aussi les approvisionnements en gaz, en électricité et en charbon, rendant chaotiques les tâches de la vie quotidienne.

UN PAYS BIENTÔT PARALYSÉ

Subissant des restrictions de tous ordres, les Allemands sont également soumis à une désorganisation inquiétante de leurs services publics. Les établissements scolaires, transformés en hôpitaux ou en centres d'hébergement pour les 1 250 000 réfugiés venus des provinces de l'Est, ne fonctionnent plus pour la plupart. Le réseau de chemin de fer est quasiment à l'arrêt, de même que les services postaux, qui ne peuvent acheminer le courrier que très difficilement. Pour autant, dans les régions encore épargnées par la guerre, un semblant de normalité parvient malgré tout à subsister localement. En dépit des difficultés d'approvisionnement en matières premières, les journaux, réduits à deux ou quatre pages, paraissent encore partiellement.

La radio, bien que soumise en permanence à des pannes d'électricité, continue à fonctionner de manière presque quasi régulière, tout comme les cinémas, qui poursuivent la diffusion de films et d'actualités étroitement contrôlés par la censure et les services du ministère de la Propagande. De manière identique, l'administration poursuit ses activités routinières, parfois ubuesques compte tenu du contexte du moment. Au plus haut de l'organisation du pays s'opère néanmoins un effritement inquiétant. Après avoir été soumis à d'intenses bombardements au cours du mois de février, les différents ministères ont été obligés d'abandonner la capitale, perdant une grande partie de leurs archives et éprouvant les plus grandes difficultés à conserver un semblant de liaison les uns avec les autres. Dans le marasme qui prévaut, les *Gauleiter*, qui dirigent d'une main de fer les provinces, apparaissent plus que jamais comme des soutiens indéfectibles au pouvoir en place. À l'instigation de Goebbels et du Dr. Ley, chef du Front du travail, ils s'appliquent à mettre en place dans les régions menacées d'invasion une organisation clandestine de guérilla baptisée *Werwolf* – les « Loups-Garous » – inspirée des partisans soviétiques et imaginée pour mener des actions subversives en territoire occupé par l'ennemi. Le *Werwolf*, qui possède sa propre station hertzienne, diffuse une intense propagande radiophonique en direction de la population, au sein de laquelle il entend exalter l'esprit de résistance, tout en suscitant chez les Anglo-Saxons la hantise d'un fanatisme allemand irréductible. Malgré quelques coups d'éclat, dont le plus connu est sans aucun conteste l'assassinat du maire d'Aix-la-Chapelle mis en place par les Américains, ce mouvement ne séduit guerre les masses, usées par un conflit interminable qui les frappe désormais au cœur.

▲ La ville de Düren, réduite en ruines par l'aviation alliée. La plupart des grandes agglomérations allemandes ont été écrasées sous les bombes de l'USAAF et de la RAF, contribuant à désorganiser le pays et à couper le pouvoir nazi de ses relais en province.
US Nara

QUEL SUCCESSEUR NATUREL POUR LE *FÜHRER* ?

En dépit du peu d'empressement de son peuple à poursuivre la lutte, Hitler demeure au sommet de l'État comme le garant du dogme national-socialiste. D'une rigidité idéologique désormais totale, il ne veut en aucune manière voir se reproduire l'armistice de 1918 et se refuse obstinément à toute négociation avec les Alliés. Conscient qu'il ne saurait échapper à la nécessité de rendre des comptes à ses futurs vainqueurs, pétri de toute une mythologie germanique « héroïsante », il a pris la décision de poursuivre son combat jusqu'au sacrifice ultime et d'entraîner avec lui le pays dans sa chute et celle du nazisme. Dans cette logique, il bénéficie de l'adhésion totale de Goebbels, qui entend le soutenir jusqu'à la mort, la sienne et celle de toute sa famille. *A contrario*, les autres dignitaires du régime prennent plus ou moins leurs distances avec la démarche jusqu'au-boutiste prônée par le *Führer*. Le ministre des Affaires étrangères Ribbentrop s'obstine à tenter de mener une politique de contacts déconnectée de la réalité avec les Anglo-Saxons, par le truchement de la Suède.

◥ et ▶ Ces soldats de la 1re armée française viennent de découvrir une cache d'armes et de vivres du *Werwolf*, organisation de résistance nazie qui connaîtra une existence plus qu'éphémère et qui commettra des attentats de faible ampleur, le plus souvent contre des cibles faciles.
© ECPAD/France/Fonds Seconde guerre mondiale

PANZERFAUST

◀ Le fidèle des fidèles, Joseph Goebbels, préside le défilé de ces miliciens du *Volkssturm* devant la porte de Brandebourg. Le ministre de la Propagande du *Reich* est résolu à ne pas survivre à son *Führer*... Lui et son épouse Magda – plus fanatique encore – emmèneront dans la mort cinq de leurs six enfants (le dernier sert alors dans la *Luftwaffe*).
NAC

◣ Hitler vit ses dernières heures et ne sort plus de son bunker que pour féliciter occasionnellement les Jeunesses hitlériennes qui se sont illustrées au feu.
DR

▼ Dans un endroit que nous situons en Bavière, ces *GIs* exhibent au photographe le butin de leur chasse aux souvenirs, les portraits de Göring, Mölders et Hitler apparaissant tels des trophées (le premier est en alors fuite, les deux autres morts) à ce moment de la guerre.
US Nara

Heinrich Himmler, tout en restant fidèle à Hitler, se considère de plus en plus comme son successeur naturel. Soucieux d'assurer son avenir politique personnel et fermement décidé à survivre à la guerre, le *Reichsführer-SS* cherche, dans le même temps, à négocier avec les Alliés occidentaux par l'entremise des pays neutres, usant de la vie des déportés juifs en sa possession comme d'un argument diplomatique. Ces menées clandestines dont Hitler n'est pas totalement dupe, de même que sa grande médiocrité en tant que chef militaire, valent au maître de l'Ordre noir de se retrouver bientôt dans un état de semi-disgrâce. Parmi les proches du dictateur, Albert Speer fait également partie de ceux qui prennent du recul. Songeant à l'Allemagne d'après la guerre, le ministre de l'Armement s'efforce, en contrevenant aux ordres reçus, de préserver ce qui peut encore l'être des infrastructures économiques et du patrimoine architectural de l'Allemagne.

BERLIN MENACÉE

Tandis que les Alliés occidentaux franchissent le Rhin, les Soviétiques se préparent à asséner un nouveau coup de boutoir à l'Est, avec comme objectif hautement symbolique la prise de la capitale du *Reich* : Berlin ! Soumis depuis plusieurs mois aux bombardements réguliers de l'aviation alliée, le centre de la ville est en majeure partie en ruines. Réfugiés dans les abris et les caves, les habitants de la capitale y mènent une vie de troglodytes, s'efforçant pour les plus aisés d'entre eux – ceux qui le peuvent encore – de prendre du bon temps avant que ne survienne l'apocalypse. À l'image de son peuple, Adolf Hitler vit lui aussi reclus sous la terre, dans un bunker aménagé dans les profondeurs des jardins de la chancellerie. Du fond de son abri, le *Führer* s'efforce de conserver l'illusion d'un pouvoir

devenu quasiment impossible à exercer du fait de la dispersion, tout comme du délitement, des ministères. L'atmosphère de crépuscule des Dieux dans la plus pure tradition wagnérienne est manifeste. Il apparaît de plus en plus évident que le *Führer* ne quittera pas la capitale : il a décidé d'aller jusqu'au bout de son destin messianique et d'entrer dans l'Histoire en disparaissant dans l'abîme, entraînant avec lui le peuple allemand dont il juge qu'il n'a pas été à la hauteur de sa grandeur et ne mérite pas de survivre au national-socialisme. Face à l'imminence du dénouement, Hitler a décidé de faire place nette et fait ainsi procéder à l'exécution de ses opposants : parmi ceux-ci figure l'amiral Canaris, ancien responsable des services de renseignements de la *Wehrmacht* (l'*Abwehr*), qui est pendu le 9 avril à Flossenbürg dans des conditions épouvantables [1]. Il en est de même pour la plupart des activistes antinazis qui étaient encore détenus dans les prisons du régime.

L'INVASION DU *REICH* OCCIDENTAL

Alors que la partie orientale du *Reich* s'apprête à tomber sous la coupe soviétique, il en va différemment dans l'ouest du pays, où la population attend dans son ensemble que l'arrivée des Alliés mette fin au cauchemar. Autour de la Ruhr, les *9th* et *1st US Armies* américaines, agissant en tenaille, ont constitué une gigantesque poche dans laquelle la *Heeresgruppe B* du *Generalfeldmarschall* Model se trouve bientôt prise au piège. Abattues, dépourvues de vivres, de munitions et d'essence, les unités allemandes qui y sont enfermées capitulent en masse ou désertent dès que l'occasion se présente [2]. Ce succès permet aux Américains de s'enfoncer très vite en Thuringe et en Saxe, s'emparant d'Erfurt, de Weimar, d'Iéna, de Hanovre et Brunswick.

[1] Spécialiste des questions d'espionnage et patron de l'*Abwehr*, Wilhelm Canaris, opposé à Himmler et Heydrich, s'est montré dès l'avènement du régime nazi résolument hostile à Hitler. Entretenant des rapports avec les puissances alliées depuis le début du conflit, il est finalement confondu et tombe en disgrâce en février 1944. L'attentat du 20 juillet de la même année sera pour Hitler l'occasion de l'accuser de participation à un complot et de l'arrêter. Lors de son exécution, il est pendu en deux fois « pour percevoir le goût de la mort », selon l'un de ses bourreaux.

[2] Le *Generalfeldmarschall* Model, entièrement dévolu à Hitler et préférant la mort à la honte d'une capitulation, mettra fin à ses jours le 21 avril dans un bois à proximité de Duisbourg.

▼▼ Un Sherman américain détruit par un coup direct du côté d'Oberkirchen, en Westphalie. En 1945, lors de la campagne d'Allemagne, l'ennemi du *GI* est le *GI* lui-même : avec la perspective de la capitulation imminente de la *Wehrmacht*, l'attention du soldat se relâche et la confrontation avec des éléments fanatiques isolés peut vite tourner à la déconvenue. US Nara

▼ Un Tiger II abandonné, probablement après un coup au but, dans une bourgade allemande. Bien que davantage conçu pour les grands espaces de l'Est, ce char lourd cause bien des déboires aux Alliés occidentaux, notamment ceux de la *schwere Panzer-Abteilung 507* qui infligent de très lourdes pertes à la *3rd US Armored Division* du côté de Paderborn, lors de la fermeture de la poche de la Ruhr. US Nara

▲ Afin de faire l'économie d'une éreintante marche forcée, ces goumiers marocains prennent place sur un *Tank Destroyer* M10.
© ECPAD/France/Fonds Seconde guerre mondiale

▼ Un char M4 Sherman français du 5e régiment de chasseurs d'Afrique traverse une rue de Baden-Baden, défilé auquel la population assiste avec une certaine indifférence mêlée d'un semblant de curiosité.
© ECPAD/France/Fonds Seconde guerre mondiale

Broyant sous les coups de leur puissante aviation les îlots de résistance qui se manifestent encore çà et là, ils atteignent bientôt l'Elbe le 11 avril, où ils s'arrêtent, en vertu des accords signés à Yalta quelques mois plus tôt avec Staline. Dans la partie septentrionale du pays, sur la façade maritime de la mer du Nord, Britanniques et Canadiens, qui sont confrontés à un adversaire se repliant méthodiquement, progressent avec moins de facilité. Dans le Sud, la 1re armée française du général de Lattre, après s'être emparée de Karlsruhe, traverse le pays de Bade et marche en direction de la forêt Noire et du Wurtemberg, descendant le long de la rive droite du Rhin. Elle atteint Kehl, face à Strasbourg, le 16 avril, permettant ainsi aux forces françaises demeurées en Alsace de franchir à leur tour le fleuve et d'entamer une chevauchée remarquablement menée en direction de l'Autriche.

LA *WEHRMACHT* AUX ABOIS

Au même moment, l'Armée rouge, qui s'est emparée de Vienne quarante-huit heures plus tôt, se prépare à porter le coup final à l'Est. Massés sur le fleuve Oder, les Soviétiques ont rassemblé depuis la Baltique jusqu'à la rivière Neisse pas moins de 6 150 chars, 7 500 avions, 23 000 pièces d'artillerie et 2 500 000 combattants, qui n'attendent plus qu'un ordre pour se mettre en marche. Dans ce qui s'apparente à une bataille aux accents de fin du monde, l'Armée allemande, qui ne peut guère aligner que le tiers des formidables moyens déployés par son adversaire, se trouve de fait dans un état d'infériorité qui ne lui laisse aucun espoir. Soumise à des pertes sans précédent, la *Wehrmacht* en est désormais réduite à faire appel aux très jeunes gens de la classe 1929 qui,

sans expérience du combat et à peine instruits lorsqu'ils arrivent au front, n'ont pas encore tous atteint leurs 16 ans… Les membres les plus âgés des jeunesses hitlériennes, regroupés en unités antichars (souvent à bicyclette), sont également mobilisés pour servir en première ligne au sein d'unités auxiliaires.

NACHT BERLIN !

Le 16 avril 1945, à 3h30 du matin, la formidable offensive des Soviétiques sur Berlin débute. Précédés par un barrage d'artillerie titanesque, leurs axes de progression éclairés dans la nuit par les faisceaux lumineux d'un nombre incalculable de projecteurs antiaériens, les *Frontoviki* de l'Armée rouge partent à l'assaut des collines qui culminent au-dessus de la vallée de l'Oder, entre Seelowe et Wriesen. Il leur faut deux journées de combats acharnés pour pouvoir franchir cette barrière naturelle et atteindre le premier des trois cercles concentriques défensifs protégeant Berlin. Le 20 avril, jour du 56e anniversaire du *Führer*, que celui-ci fête enfermé dans les tréfonds de son bunker, dans une atmosphère de veillée funèbre, le premier de ces périmètres défensifs cède sous les assauts soviétiques au nord de la ville, mettant la capitale à portée directe de l'artillerie du maréchal Joukov. Le soir même, un certain nombre des dignitaires, qui n'entendent pas mourir à ses côtés, évacuent la ville tant qu'il en est encore temps.

◥ Face à la pénurie de véhicules et de *Panzerjäger*, la *Heer* doit recourir à des unités de « casseurs de chars » montés sur bicyclette et armés de *Panzerfäuste*. La plus connue de ces formations est la *HJ-Panzervernichtungs-Brigade* composée de Jeunesses hitlériennes et qui combat dans la région de Berlin. NIOD

▶ Une salve de Katiouchas est tirée par une unité soviétique sur l'ennemi Le camion est un Studebacker américain livré dans le cadre de la loi Prêt-bail. DR

▼ Parachutistes de la *9. Fallschirmjäger-Division* photographiés dans les toutes dernières semaines de la guerre. Cette unité défendant Berlin se débande totalement sur les hauts de Seelowe face à la violence de l'assaut soviétique. Seule l'intervention de la division *SS* « Nordland » brisant les pointes soviétiques permet de juguler le reflux de ses paras (en réalité des personnels prélevés de la *Kriegsmarine* et de la *Luftwaffe*). AMC # 1-254

▲ Cliché qui pourrait à lui seul symboliser la chute de Berlin : char lourd soviétique JS-2 passant à côté des restes de la porte de Brandebourg.
RIA-Novosti

▶ Un binôme maniant un fusil-mitrailleur Degtyarev DP au combat dans un immeuble berlinois. À force d'expérience, le *Frontovik* maîtrise plus que n'importe quel autre soldat l'art du combat urbain.
RIA-Novosti

Le *Reichsmarschall* Göring, après avoir pris soin de faire mettre ses collections d'œuvres d'art à l'abri en Bavière, part pour trouver refuge dans sa résidence de montagne de Berchtesgaden. Pour sa part, Heinrich Himmler choisit pour destination le nord de l'Allemagne, décidé à poursuivre depuis cette zone de repli d'illusoires négociations avec les Alliés occidentaux par le biais de ses contacts diplomatiques suédois. Albert Speer décide de son côté de rejoindre Hambourg, avant de changer d'avis et de revenir trois jours tard pour prendre une dernière fois congé de celui qui fut son maître pendant plus d'une décennie. De tous les responsables politiques les plus proches d'Adolf Hitler, Joseph Goebbels est le seul à rester. Il a fait avec son épouse le choix terrible de le suivre dans la mort et d'entraîner avec eux leurs six enfants. L'appareil d'État allemand n'échappe pas à cette vague de départs massifs : les ministres du *Reich*, munis d'un ordre écrit péniblement obtenu, prennent eux aussi la direction du nord pour rejoindre Eutin, dans le Schleswig-Holstein. Alors que le personnel politique du régime cherche dans son ensemble à échapper au naufrage imminent, les généraux qui entourent Adolf Hitler lui restent d'une dévotion totale. Mu par leur serment de fidélité, ou vivant sous l'emprise du dictateur, ils font preuve d'un même esprit jusqu'au-boutiste aux accents mystiques.

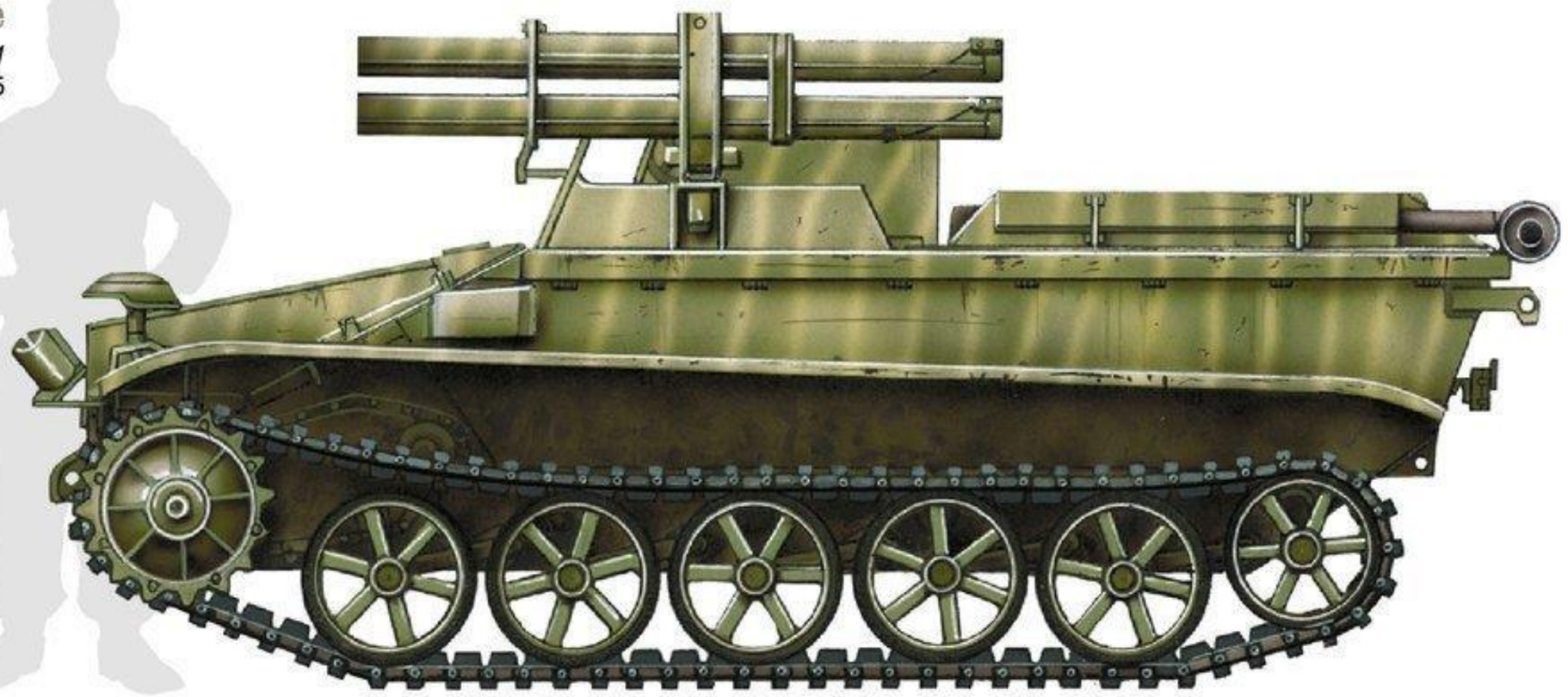
Ces deux antiques *Mark V* datant de la Première Guerre mondiale ont une histoire atypique. Livrés par Londres aux « Blancs » durant la guerre civile russe, ils ont été capturés par la *Wehrmacht* alors qu'ils servaient de « pots de fleurs » à Smolensk (en Estonie, selon d'autres sources) en 1941. Sortis de l'Arsenal de Berlin (Zeughaus) où ils étaient exposés, les deux tanks britanniques aient été employés comme blockhaus fixes devant l'Altes Museum, où on les voit ici après qu'ils ont été détruits en avril 1945 par des tankistes soviétiques.
Archives Caraktère

LE POUVOIR NAZI SE DÉLITE

Le 21 avril 1945, le quartier gouvernemental de la capitale est désormais pris sous le feu de l'artillerie russe. L'encerclement se poursuit, et le grondement des canons, tel un orage menaçant, se rapproche. L'Armée rouge n'est plus qu'à 12 km de l'est de la capitale. Du fait de la résistance opiniâtre du *LVI. Panzer-Korps* du *General der Artillerie* Helmuth Weidling (comprenant notamment la *Panzer-Division* « Müncheberg », la *11. SS-Panzer-Grenadier-Division* « Nordland », la *20. Panzer-Grenadier-Division*, la *9. Fallschirmjäger-Division* et des éléments de la « Charlemagne »), les Soviétiques doivent encore batailler quatre jours avant de parvenir à totalement encercler Berlin, au moment même où Russes et Américains font leur jonction à Torgau, sur l'Elbe. Dans les allées du bunker de la chancellerie du *Reich*, la destruction progressive du réseau de communications téléphoniques ayant rendu illusoire toute liaison avec l'Autriche et le sud du pays, la conduite de la guerre est devenue impossible. Berlin isolée et partiellement investie, l'Allemagne est désormais fragmentée en « principautés », où le pouvoir est maintenant atomisé. Depuis Berchtesgaden, Göring prétend diriger ce qui subsiste de la *Luftwaffe*, tandis qu'au nord, Himmler, replié sur Lübeck, s'appuie sur les restes de la *SS* et de sa police pour exister. Le Haut commandement de la *Wehrmacht*, désormais scindé en deux états-majors, est réparti entre Krampnitz et Berchtesgaden. Une partie des ministres a trouvé refuge auprès de l'amiral Dönitz, à Flensburg. L'autorité d'Hitler ne s'exerce plus quant à elle que dans les quartiers de Berlin encore sous contrôle de l'Armée allemande. Le 24 avril, le centre de la capitale fait désormais l'objet d'un pilonnage d'artillerie continu de la part de l'Armée rouge. Le dernier acte approche… À l'intérieur du blockhaus souterrain de la chancellerie règne une atmosphère faite d'un mélange paradoxal de survoltage et d'apathie. Le *Führer*, oscillant entre dépression morbide et phases d'exaltation, s'accroche à des espoirs de contre-attaques utopiques que ses généraux – Keitel et Jodl – n'osent contredire.

Borgward IV Wanze

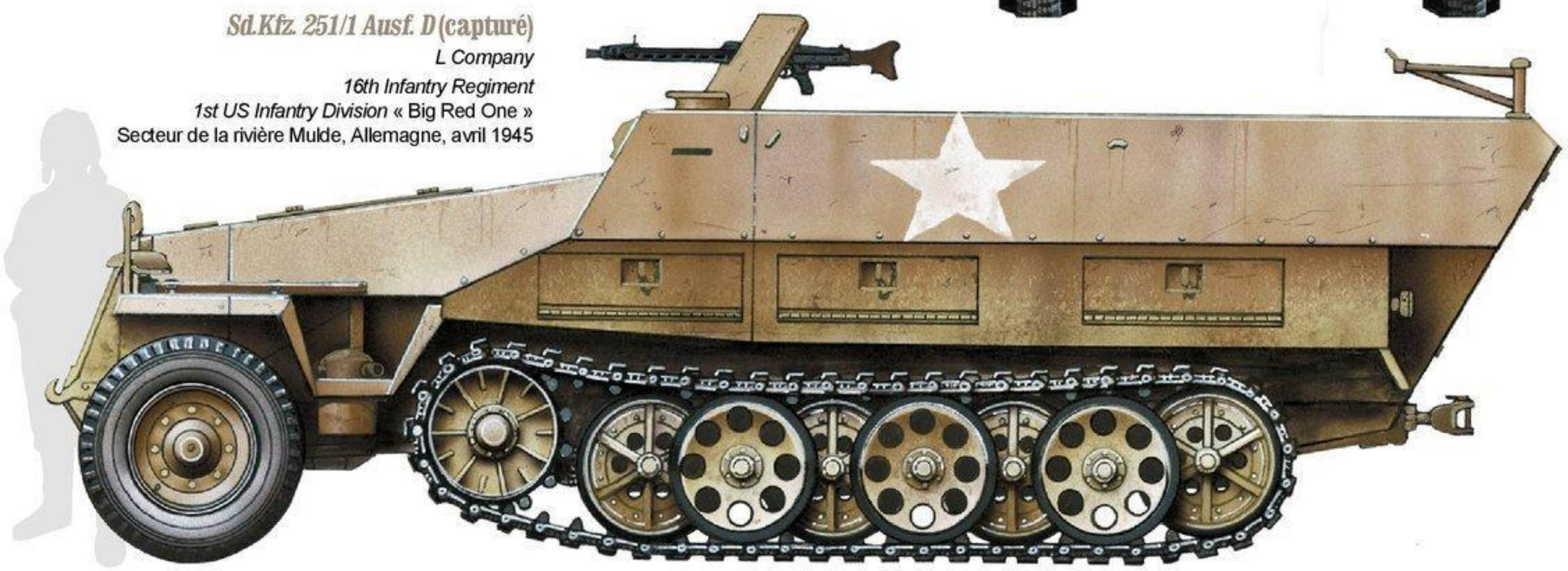
Panzer-Vernichtungs-Abteilung 1
Berlin, Allemagne, avril 1945



Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2015

M24 Chaffee
D Company
16th Tank Battalion - CCB
16th Armored Division
Pilsen, Tchécoslovaquie, mai 1945

Sd.Kfz. 251/1 Ausf. D (capturé)
L Company
16th Infantry Regiment
1st US Infantry Division « Big Red One »
Secteur de la rivière Mulde, Allemagne, avril 1945



Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2015

LE CRÉPUSCULE BERLINOIS

Les faubourgs de Berlin étant tombés aux mains de l'Armée rouge, les combats pour la prise de la ville proprement dite commencent le 25 avril. Au terme de trois journées d'affrontements opiniâtres, les obstacles défensifs successifs qui protégeaient le cœur de la capitale ainsi que le quartier des ministères s'effondrent les uns après les autres. Les Soviétiques, pour venir à bout de la résistance acharnée des défenseurs, parmi lesquels figurent de nombreux jeunes gens des Jeunesses hitlériennes ainsi que des *SS* de toutes les nationalités européennes, font acheminer des obusiers qu'ils utilisent à tir tendu pour venir à bout des poches de résistance. La population berlinoise, prise au piège dans les combats de rues, vit un terrible calvaire. Les deux millions d'habitants que compte la capitale vivent terrés dans des caves ou dans des abris collectifs. Le métro est aussi utilisé comme refuge. Cependant, à la suite de l'impact d'une bombe ayant atteint la voûte de l'une des voies passant sous la Spree, il est bientôt inondé. Un millier de personnes périssent ainsi noyées. En proie à l'angoisse de l'arrivée imminente des soldats soviétiques, les civils qui décident d'échapper au cauchemar en mettant fin à leurs jours ne sont pas rares, notamment parmi les femmes qui craignent de subir les pires outrages de la part du vainqueur.

LA MORT D'HITLER

Alors que la fin approche, la question de la succession d'Adolf Hitler à la tête du *III. Reich* se pose avec insistance. Depuis son refuge de Berchtesgaden, Göring croit pouvoir se positionner officiellement en tant que légataire naturel du pouvoir auprès du *Führer*. Rendu furieux par cette demande, celui-ci destitue de ses fonctions le chef de la *Luftwaffe*. Himmler, tenant un raisonnement identique, s'affranchit de l'autorité de son mentor et, fort des contacts diplomatiques entretenus depuis plusieurs mois, propose sans succès une paix séparée aux alliés anglo-saxons. Considéré comme un traître, il est aussitôt exclu du parti nazi et condamné à mort. Sentant sa fin proche, le *Führer* se décide à mettre de l'ordre dans ses affaires personnelles avant de disparaître. Il épouse sa compagne Eva Braun, puis rédige un testament dans lequel il désigne l'amiral Dönitz comme chargé d'exercer la présidence du *Reich* après sa mort. Le 30 avril en milieu d'après-midi, les Soviétiques ayant atteint le périmètre de la chancellerie, Adolf Hitler met un terme à son existence en se tirant une balle dans la tête. Il est suivi dans la mort par son épouse, ainsi que par Joseph et Magda Goebbels qui se suicident le lendemain, après avoir empoisonné leurs six enfants. Le jour même, le *Reichstag* tombe aux mains de l'Armée rouge, tandis qu'à la radio berlinoise résonne pour la dernière fois *La Marche funèbre de Siegfried* du compositeur Richard Wagner.

▲ Des soldats britanniques se font montrer par un officier soviétique le cratère d'obus dans lequel les dépouilles d'Adolf Hitler et d'Eva Braun ont été hâtivement incendiées et enterrées avant d'être découvertes par l'Armée rouge après la conquête de la chancellerie.
DR

◀ Ces adolescents, dont l'âge ne doit pas excéder 13 ou 14 ans, s'amusent d'être mis en vedette par un correspondant de guerre américain visitant un camp de prisonniers. Il n'est pas rare de voir des officiers allemands désobéir aux ordres et se rendre au devant de l'ennemi pour offrir directement leur reddition afin d'épargner la vie de leurs très jeunes recrues.
US Nara

▲ La *Panzer-Division* « Norwegen », unité de réserve et de remplacement stationnée, comme son nom l'indique, en Norvège occupée, fait sa reddition aux Britanniques en mai 1945. La vétusté des matériels de cette unité (des *Panzer III* à canon court de *7,5cm* ou long de *5cm*) est manifeste.
US Nara

◥ Soldats américains posant devant le mémorial de l'Ordre du sang, monument élevé face à la *Feldhermhalle* à la gloire des seize « martyrs » nazis abattus par la police munichoise lors de l'écrasement du putsch de la brasserie de 1923.
US Nara

◀ Le *Generaladmiral* Hans-Georg von Friedeburg vient négocier, au nom de Dönitz, un armistice avec le maréchal Montgomery.
Archives Caraktère

DÖNITZ CHERCHE UNE PORTE DE SORTIE

Malgré la mort d'Hitler, le naufrage apocalyptique de l'Allemagne nazie n'est pas pour autant achevé. La nouvelle de la disparition du *Führer*, que la propagande clame comme prétendument tombé « *à la tête des défenseurs héroïques de la capitale du Reich* », est accueillie avec gravité au sein de l'armée. La population civile, accaparée par la quête permanente de nourriture et l'obsession de sa survie, ne manifeste guère d'émotion à l'annonce de cette information, si ce n'est de la rancœur à l'encontre du chef politique jadis adulé auquel elle reproche désormais d'avoir entraîné l'Allemagne à sa perte. Les conséquences de l'événement n'en sont pas moins importantes, car Hitler mort, le dernier obstacle à toute idée de capitulation a disparu. L'amiral Dönitz, choisi par le *Führer* pour son fanatisme affiché en faveur d'un combat jusqu'au-boutiste, ne tarde pas à changer de conduite sitôt investi dans ses fonctions. Reprenant à son compte l'idée d'une paix séparée avec les Anglo-Saxons, il tente à son tour de négocier un cessez-le-feu sur le front Ouest, tout en mettant en place un gouvernement de transition. De l'ensemble des dignitaires du régime les plus en vue au cours des mois précédents, seul Albert Speer obtient un poste en tant que ministre de la Reconstruction.

Goebbels est mort, Bormann s'est également suicidé au cours d'une tentative infructueuse pour s'échapper de Berlin, Himmler, dernier membre encore en vie du triumvirat qui entourait le dictateur depuis ses débuts, a trouvé refuge dans le nord de l'Allemagne. Trop marqué politiquement par ses fonctions de *Reichsführer-SS*, il est mis à l'écart par Dönitz. Malgré la volonté officielle de ce dernier de constituer un cabinet d'allure apolitique, de nombreux *SS* au passé lourdement chargé en font cependant partie. N'affichant pas encore de composante d'une transition véritable dans les faits, l'amiral n'a pas dissous le parti national-socialiste, pas plus qu'il n'a fait retirer les portraits d'Hitler des bâtiments publics ou mis fin au salut nazi dans les forces armées.

Le *Generalfeldmarschall* Keitel, chef d'état-major de la *Wehrmacht*, pénètre dans la salle du pavillon de Karlshorst, dans la banlieue berlinoise, choisi pour la signature de l'acte de capitulation de l'Allemagne. US Nara

Parade de la victoire sur la place Rouge, le 24 juin 1945, à Moscou : ces vétérans de la « Grande guerre patriotique » s'apprêtent à jeter à terre les étendards de la « Leibstandarte SS Adolf Hitler », la division des gardes du corps d'Hitler. RIA-Novosti

SAUVER CE QUI RESTE DE LA *WEHRMACHT* DES SOVIÉTIQUES

L'amiral Dönitz, conscient du refus certain d'Eisenhower d'accepter de signer une paix séparée aux dépens des Soviétiques, tente de négocier une série de redditions partielles à l'Ouest, dans le but de gagner du temps à l'Est et de contenir l'Armée rouge. Il est cependant pris de court sur le front italien, où, à la suite de négociations clandestines entamées depuis le mois de mars, le *Generalfeldmarschall* Kesselring capitule après avoir reçu l'annonce de la mort du *Führer*. Ne contrôlant plus que la Frise orientale et le Schleswig-Holstein, soumis à l'avance rapide des Anglo-Saxons qui coupent bientôt la liaison à l'est avec la Poméranie et le Mecklembourg, le gouvernement Dönitz voit le contrôle de toute situation lui échapper. Tentant de reprendre l'initiative, il envoie le 3 mai l'amiral von Friedeburg négocier un armistice auprès du maréchal Montgomery. Ce dernier refuse une capitulation séparée, mais accepte néanmoins l'entrée en vigueur d'un cessez-le-feu aux Pays-Bas, au Danemark, ainsi que dans la partie Nord-Ouest de l'Allemagne, moyennant le traitement des Allemands fuyant l'Est comme des prisonniers de guerre et la promesse de ne pas les remettre aux Soviétiques. N'ayant aucune possibilité de négocier un accord plus avancé, Dönitz accepte cette proposition inespérée, qui entre en vigueur le 5 mai. Entérinant la fin officielle du *III. Reich*, l'amiral prend à cette occasion des mesures officielles qui abolissent symboliquement les signes distinctifs du régime national-socialiste. Il met également un terme au salut hitlérien au sein de l'armée, annonce la dissolution du mouvement de guérilla du *Werwolf* et ordonne que cesse le sabotage des infrastructures nationales.

AMÉRICAINS ET SOVIÉTIQUES SIFFLENT LA FIN DE LA PARTIE

Obsédé désormais par le seul objectif de permettre à un maximum de soldats et de civils allemands d'échapper à la coupe des Soviétiques, l'amiral Dönitz tente de renouveler, le 4 mai, auprès d'Eisenhower la négociation menée avec Montgomery. Le commandant en chef américain,

inflexible, refuse cependant d'accepter toute capitulation qui n'impliquerait pas l'ensemble du territoire allemand. Kesselring propose à son tour le 5 mai que les troupes défendant la partie orientale de l'Allemagne puissent se rendre aux Américains, sans plus de résultat. Il obtient néanmoins, en échange d'un arrêt des combats à l'Ouest, que les *Landser* fuyant la partie orientale du pays puissent venir se rendre aux Américains jusqu'au 9 mai. Dans une ultime manœuvre diplomatique, Dönitz fait approcher le *Field-Marshal* britannique Alexander, commandant en chef en Méditerranée. En monnayant l'indépendance de l'Autriche, le nouveau chef de l'État allemand propose de soustraire cette dernière à l'occupation soviétique, ainsi que les troupes qui y stationnent encore. Mais Eisenhower se refuse de nouveau à accepter une négociation unilatérale qui n'inclurait pas l'Union soviétique. Mettant le gouvernement allemand au pied du mur, il exige, le 6 mai, une « *reddition immédiate, simultanée et inconditionnelle sur tous les fronts* » sous peine de reprendre les raids aériens et de refuser aux Allemands fuyant l'est du pays l'autorisation de pénétrer en zone contrôlée par les occidentaux. Une tentative de médiation conduite par le *Generaloberst* Jodl échoue également ; dès lors, l'amiral n'a plus d'autre alternative que celle de céder : le 7 mai 1945, au quartier général d'Eisenhower à Reims, Jodl signe une capitulation sans condition en présence du général américain Bedell Smith et de son homologue soviétique Ivan Souslaparov.

◀ Tout est fini pour le gouvernement de Flensbourg : le *Großadmiral* Dönitz, le *Generaloberst* Jodl et Albert Speer viennent d'être arrêtés par l'Armée britannique, le 23 mai 1945. IWM

Sur l'insistance de Staline, cette cérémonie est renouvelée deux jours plus tard à Karlshorst, dans la banlieue de Berlin, où le *Generalfeldmarschall* Keitel paraphe à son tour un acte de reddition inconditionnelle en présence du maréchal Joukov, de l'*Air Marshall* anglais Tedder, du général américain Spaatz et du général français Jean de Lattre de Tassigny.

LA FIN DU " *REICH* MILLÉNAIRE "

Il va falloir attendre encore près d'une quinzaine de jours avant d'assister à la disparition officielle du *IIIe Reich*. Le 23 mai 1945, au terme de six années d'une guerre ayant causé la mort tragique de 40 millions de personnes en Europe, le gouvernement Dönitz, qui avait établi sa « capitale » à Flensburg, est officiellement dissous à l'occasion de l'arrestation de ses membres par la mission alliée dirigée par le général américain Rooks. Les ultimes héritiers politiques du nazisme vont être dès lors emprisonnés, en prévision de leur jugement dans les mois à venir lors du procès de Nuremberg. Sur les cendres à peine refroidies du « Vieux continent », un nouvel ordre s'installe : celui des superpuissances américaines et soviétiques, dont l'antagonisme et la rivalité vont séparer le monde en deux camps hostiles durant plus de quatre décennies, opposant sur un plan idéologique capitalisme et communisme… ■

ANNEXE 4

TÉMOIGNAGES

Le cuirassier Barthélémy Paul, du 2e escadron du 1er régiment de cuirassiers, relate la traversée du Rhin par son unité le 2 avril 1945, puis la mésaventure qui arrive à son char Sherman lors des combats autour de Karlsruhe.

LE 31 MARS 1945 : L'ordre de faire mouvement nous arrive en fin de matinée. Il s'agit de nous porter le long du Rhin dans une zone d'attente. Départ vers 14h45 ; pour la première fois, nous rentrons en Allemagne, dans le village de Belheim. Notre bivouac est monté dans un petit bois à proximité. Notre lieutenant est parti reconnaître le passage du Rhin. Non loin de nos chars se tiennent de grosses pièces d'artillerie lourde en position de tir. Nous avons recomplété nos casiers d'obus, nos bandes de mitrailleuses ainsi que notre dotation en grenades. Chaque homme d'équipage a graissé son Browning qui se trouve toujours à portée de la main. [...]

Nous sommes harcelés par des tirs nourris d'artillerie. Les quelques unités d'infanterie qui nous accompagnent sont abritées dans des ruines, mais malheureusement un tir bien ajusté tue et blesse plusieurs légionnaires. Nous sommes bientôt rejoints par un autre de nos pelotons. Au moment où ces nouveaux chars prennent position, les tirs adverses s'intensifient. Calfeutrés à l'intérieur de nos chars, nous laissons passer ce déluge de feu dont nous entendons le bruit infernal, ponctué par les départs de coups et les impacts... Le peloton fraîchement arrivé reçoit l'ordre de faire mouvement, tandis que nous sommes en soutien. Le premier char s'avance, et à peine franchit-il les premiers glacis, qu'il est atteint de plein fouet par une arme antichar impossible à localiser. Le conducteur et son aide sont tués sur le coup, tandis que les hommes de la tourelle ont juste le temps de sauter à l'extérieur avant que le char n'explose avec toutes ses munitions !

Émouvante photo montrant de jeunes Allemands, guère impressionnés, s'approchant avec enthousiasme d'un Sherman français. Et pour cause ! L'équipage leur lance des sucreries, comme le suggère l'attitude des tankistes occupés sur la superstructure et celle de certains enfants fouillant des yeux le sol pendant que les autres attendent déjà le jet de confiseries suivant...
© ECPAD/France/Fonds Seconde guerre mondiale

Des drapeaux blancs brandis aux fenêtres des immeubles et des maisons : tel est le spectacle, désormais, habituellement observés par les Alliés occidentaux traversant les villes allemandes...
US Nara

Sherman photographié dans la rue d'une localité allemande où se sont déroulés de violents combats. Avec le nettoyage de la Forêt-Noire, la 1re armée de De Lattre hérite globalement de l'objectif le plus ardu de la campagne d'Allemagne de l'Ouest.
© ECPAD/France/Fonds Seconde guerre mondiale

Au niveau des chefs de peloton, il y a comme un sentiment de flottement face à cette situation, et la nécessité de faire taire à tout prix l'artillerie adverse finit par s'imposer. Nos chars se mettent enfin en mouvement et convergent par plusieurs chemins de terre vers la forêt, que nous investissons. Nous tombons alors sur trois automoteurs désertés par leurs occupants, qui après avoir soudain compris notre détermination à en finir, ont été pris de panique et ont fui. Les légionnaires ratissent le bois et ramènent de nombreux prisonniers. De retour au village, j'assiste à une scène pénible. Un survivant du char bazooké, pris de fureur, dégaine son pistolet et menace d'exécuter l'un des prisonniers. Ceux-ci, serrés les uns contre les autres contre un mur, les yeux hagards, s'attendent au pire. C'est alors que notre lieutenant intervient et réussit à désarmer notre camarade d'un revers de main. Ce dernier, effondré, genoux à terre, éclate en sanglots. La vue de ses équipiers brûlés vifs dans son char avait été insupportable.

Le 1er avril 1945, Jour de Pâques ! Notre lieutenant et un autre chef de char vont reconnaître le débit des portières du Rhin et les itinéraires de la rive droite. Nous allons cantonner non loin de là, dans un autre village allemand du nom de Hordt. Sur les toits et les fenêtres des maisons pendent des étoffes de couleur blanche en signe de reddition. Sur les visages de civils que nous croisons, nous pouvons lire la peur et l'angoisse de l'occupation…

LE 2 AVRIL 1945 : Depuis une heure, nous sommes au bord du Rhin. La barge qui doit nous transporter sur l'autre rive est amarrée contre la berge.

TÉMOIGNAGES

▶ En pleine Forêt-Noire, ces militaires français progressent sous la couverture des canons de 75 mm de M4 Sherman. Les combats dans cette région boisée, tenue par le *XVIII. SS-Armee-Korps* du *SS-Obergruppenführer* Georg Keppler, constituent la dernière grande difficulté rencontrée par la 1re armée française.
© ECPAD/France/Fonds Seconde guerre mondiale

◀ Belle vue d'un *Half-Track* de la 5e DB française s'arrêtant pour prendre sous le feu de sa Browning cal. 50 un point de résistance allemand. Les hommes semblent tout de même détendus, signe que cette menace ne doit pas être bien importante.
© ECPAD/France/Fonds Seconde guerre mondiale

Toute la nuit, les feux de notre artillerie ont couvert l'ensemble de la tête de pont. En un rien de temps, nos avant-gardes ont atteint le bord du fleuve. Successivement, *Half-Tracks*, véhicules à chenilles, canons tractés et camions commencent à traverser le Rhin et sont déposés sur la rive opposée, où les principaux points de passage ont été nettoyés par des unités de commandos. Tandis que l'infanterie souffle un peu et se réorganise sur la rive, chars et véhicules blindés commencent à se déverser sur la berge opposée, barge par barge. Aussitôt débarqués sur la rive en face, nous nous rassemblons par groupes et par unités et nous nous enfonçons profondément dans les lignes de blockhaus et fortifications de campagne allemandes. Ces blockhaus et fortifications sont heureusement vides de leurs occupants. Un immense trou vient de se creuser dans le dispositif ennemi. Il faut avancer sans perdre un seul instant. Il n'y a plus, devant nous, d'unités adverses vraiment actives, et elles semblent à la limite de leurs forces, fuyant devant notre avance. Nos unités de déminage déblaient la route. Nous avons l'impression qu'elles agissent beaucoup trop rapidement. Il suffirait d'une seule mine non repérée pour que la mort soit au rendez-vous… L'ennemi a en effet établi et dissimulé un vaste réseau de mines. La plupart sont impossibles à voir à l'œil nu. Notre objectif est paraît-il Stuttgart. Depuis 2h00 du matin, nous roulons. Le canon tonne dur sur Karlsruhe.

LE 3 AVRIL 1945 : L'escadron est rassemblé à Huttenheim, à 4h00 du matin, pour participer à une grande offensive avec le sous-groupement. Nous embarquons, sur nos plages arrière, des sections de commandos ; mais pour une raison inconnue, nous ne démarrons que bien plus tard, vers 10h00, pour arriver au village de Sttafort, où l'on s'installe pour la journée. Quelques habitants, à l'extérieur devant leurs maisons, nous regardent avec angoisse. Beaucoup restent barricadés chez eux. De temps en temps, on voit bouger quelques rideaux. Nous avions vu ces mêmes comportements chez nous lors de l'invasion des troupes allemandes en 1940… Nous avions vu leurs cœurs triomphants lorsqu'ils entraient dans chacun de nos villages et villes… Pourquoi ferions-nous exception chez eux ? […]

LE 4 AVRIL 1945 : Nous quittons le village de Sttafort à 4h45, comme prévu, et fonçons vers Karlsruhe par l'autoroute. Mais à 1,8 km de la ville, la route est coupée par de grosses destructions. Notre avance est stoppée. Malgré cela, nous détruisons trois armes antichars et plusieurs camions. À 10h30, nous retournons à Sttafort sans avoir réussi à trouver un itinéraire pour rentrer dans la ville. Sur notre trajet de retour, nous voyons au loin la fumée des incendies qui ravagent la ville. Les maisons tremblent, soufflées par les obus explosifs. Cet enfer de flammes scelle en une heure à peine le destin de Karlsruhe. C'est en arrivant à Sttafort que nous apprenons que la ville vient d'être prise par le 3e escadron. Nous aurions pu avoir l'honneur de pénétrer les premiers sans cette coupure d'autoroute…

LE 5 AVRIL 1945 : La mission de notre sous-groupement est d'aller dégager le passage de Weingarten par l'est. Nous partons à 5h30 et faisons route sans histoire. Au passage, nous ramassons quelques prisonniers. Vers 11h30, nous marchons sur Johlingen, progression très rapide au milieu d'ennemis en déroute. On fait encore des prisonniers. Le village est pris par surprise. Nous nous emparons d'une batterie de 105 tractée et de trois autres canons. Un camion tirant deux canons de 75 *Pak* est incendié, un autre canon antichar de 88 est lui aussi détruit. Une quarantaine de prisonniers sont encore faits dans le centre du village, mais beaucoup de soldats adverses sont tués en essayant de se replier. Enfin, nous réalisons

la liaison avec les 2e et 3e pelotons à Weingarten, mais l'opération est lente et difficile et coûte quand même à l'ennemi deux mortiers. Il y a encore de nombreux tués dans ses rangs. De partout arrivent des soldats qui lèvent les bras, au bout desquels ils tiennent un drapeau blanc ou une étoffe semblable. Afin de contourner une arme antichar, nous tentons de passer sur un petit pont de pierres, qui s'écroule aussitôt, entraînant notre char dans la rivière. L'eau commence à s'engouffrer dans notre engin dangereusement en dévers et proche de chavirer. Nous n'arrivons pas à nous sortir d'affaire et prenons bien du retard, alors que notre unité continue l'attaque en direction du village. Nos éléments de reconnaissance aperçoivent trop tard un profond fossé antichar, provoquant l'arrêt inopiné de la progression. Aussitôt, une pluie d'obus et de balles traçantes s'abattent sur nos chars et sur les premières maisons du village. Nos camarades surprennent et détruisent deux canons antichars en embuscade. Tandis que l'infanterie ennemie fuit en désordre, deux de nos pelotons reprennent la direction du nord.

LE 6 AVRIL 1945 : Alors que notre char est toujours dans la rivière, notre sous-groupement est en difficulté au nord de Konigsbah. En principe, il doit déboucher au sud du village, l'objectif étant la cote 288. Nous avons pu récupérer notre matériel d'armement individuel et nos effets personnels. Nous transportons le tout dans un moulin non loin de là, sous les regards curieux du meunier, de sa femme et de sa fille. L'ennemi s'est ressaisi et, par une contre-offensive, il a repris une partie du village de Konigsbah. Nous subissons énormément de pertes, surtout parmi les unités de commandos qui sont postés sur nos plaques moteurs. Trois de nos chars mettent en flammes chacun un canon d'assaut *Sturmgeschütz*. Un autre de nos chars oblige un automoteur à se saborder et en récupère un autre intact. Tandis que nos Sherman commencent le nettoyage de la partie Ouest du village avec des unités de légionnaires et de commandos, l'un de nos engins est détruit par une arme antichar. L'ennemi fait le forcing et contre-attaque à nouveau, mais nos équipages réussissent à bloquer l'offensive en l'écrasant sous un déluge d'obus et de balles de mitrailleuses. Enfin, le nettoyage du village prend fin, et la cote 288 est prise vers 16 heures. Mon ancien char le « Louviers » est hors service, gravement endommagé par l'artillerie ennemie. Un autre Sherman est touché, mais moins gravement. Nous déplorons deux tués et quatre blessés, le capitaine des commandos a été lui aussi tué.

Extrait le lendemain par l'atelier de dépannage régimentaire de la rivière dans laquelle il avait basculé, le Sherman de Barthélémy Paul, dont le moteur a été gravement endommagé par l'eau, ne peut être remis en état immédiatement. Il est finalement récupéré le 10 avril à l'aide d'une remorque porte-chars, puis rapidement réparé. Reprenant le combat dès le 11 avril, Barthélémy Paul et ses camarades d'équipage achèveront leur campagne d'Allemagne à Koblach, à la frontière entre la Suisse et l'Autriche.

TÉMOIGNAGES

Armand Spitalier, soldat au 4e escadron du régiment colonial de chasseurs de chars RCCC, est aide-conducteur sur un *Tank Destroyer* M10 baptisé « Phnom-Penh ». Débarqué le 22 août 1944 avec son unité en Provence, il relate son expérience de la bataille d'Allemagne, mettant en évidence l'âpreté des combats menés par les troupes françaises et la combativité demeurée forte de certaines unités de la *Wehrmacht* dans le Bade-Wurtemberg à la fin du mois d'avril 1945.

[En avril 1945], à Lauterburg, les ponts ont sauté, et le passage du Rhin se fait sur des barges ; nous tirons sur les casemates de la ligne « Siegfried » avec des obus perforants. [...] C'est une grande attaque. Nous poursuivons la 19e armée allemande, qui recule et repasse le Rhin côté allemand pour refluer vers la frontière suisse.
C'est la bataille de Rastatt : les Allemands ont investi la brasserie. Le soir, c'est un véritable feu d'artifice : pendant une heure, je reste couché à plat ventre sous un déluge d'obus. Les Allemands contre-attaquent. Dur-dur de voir les copains transportés sur des civières ! Le lendemain matin, les Français vident des jerricans de carburant au travers des soupiraux de la brasserie et y mettent le feu. Les maisons entourant la brasserie s'embrasent aussi. Les civils sortent des caves comme des fourmis ; la scène est d'une atrocité insoutenable ! Nous tirons sur la brasserie ; un groupe d'Allemands se rend ; l'un d'entre eux est un

adjudant assez âgé. L'un de nos soldats le bouscule et lui envoie une balle qui lui éjecte un œil !
Se présente à moi une autre scène d'horreur : un lieutenant saisit un jeune Allemand de seize ans ; il prend son revolver qu'il lui applique sur le ventre. Moi, caporal, je ne peux m'empêcher de protester vivement. Je lui crie que c'est inhumain puisqu'il s'est rendu. Le principe d'honneur de la guerre doit être respecté. À douze heures, les Allemands se rendent tous, drapeaux blancs en tête, dignement, au pas cadencé : l'honneur dans la défaite.
La bataille de Rastatt est terminée, les Allemands se sont rendus au bout de deux jours. Nous avançons dans la plaine du Rhin, où la 19e armée se déplace dans la forêt Noire. Nous filons par les routes de la plaine, où les Allemands, très courageux, creusent dans la nuit pour enterrer leurs chars sans carburant pour en faire des fortins. Arrivés sur une section de route, hésitant devant tous ces barrages et obéissant à l'ordre du capitaine, nous filons à 60 km/h pour les franchir. Les obus fusent dans tous les sens, mais, par miracle, pas un des chars n'est touché ! Arrivés dans la région, face à Bâle, nous découvrons des militaires allemands habillés en civil qui passent en Suisse. Devant moi, un Allemand crie « *Hitler* » et se tire une balle dans la tête avec son propre fusil. Nous remontons vers la forêt Noire, dans le Jura souabe, et, le 1er mai, éclate la grande bataille de Sigmaringen, près du lac de Constance. C'est une véritable boucherie. Nous poursuivons les Allemands sur les routes, dans la forêt ; les obus de nos 155 éclatent sur les arbres en créant des gerbes qui détruisent tout : matériel et personnes.

▶ *Waffen-SS* attendant l'ennemi dans leurs trous individuels. Certains éléments fanatisés des troupes de l'Ordre noir offrent bien souvent une résistance aussi acharnée que désespérée dans les dernières semaines de guerre.
US Nara

◀ Un *Tank Destroyer* M10 aux couleurs françaises photographié dans une ville allemande en 1945.
© ECPAD/France/Fonds Seconde guerre mondiale

◣ La délivrance... Après presque cinq années de captivité, des prisonniers français de 1940 tout juste libérés saluent les TD M10 de la 5e DB.
© ECPAD/France/Fonds Seconde guerre mondiale

▼ Un soldat de la 1re armée française vient d'être grièvement blessé par un sniper allemand et reçoit les premiers soins. Au fond, un char Stuart s'avance pour s'occuper de l'auteur du coup de feu.
© ECPAD/France/Fonds Seconde guerre mondiale

Le 24 avril au matin, en sortant d'une maison du village de Lörrach où nous avons dormi, un copain de Tunis, Tomazini, s'écrit : « *bientôt la quille* ». Le sergent-chef Mouisset nous rassemble pour partir en reconnaissance avec les deux chars. Nous avançons pendant un certain temps sans trouver de résistance. Le calme qui nous entoure est vite brisé, car nous nous retrouvons encerclés par des Allemands sortant des trous creusés de leurs mains pour se camoufler. Le sergent crie : « *prenez position sur la hauteur.* » Les deux chars se mettent de côté pour se diriger vers les hauteurs de la prairie.
Tout à coup, je vois une fumée derrière. L'autre blindé a pris feu. Le chef de notre char, Fafin, sort de la tourelle, tente aussitôt de revenir, mais il reçoit une balle qui lui traverse le dos et il s'effondre sur moi. Thobois, touché par une balle qui lui a sectionné l'abdomen, sort du char en hurlant : « *remets mes boyaux dans le ventre.* » Il s'effondre derrière le char. Il est mort. C'est un jeune de 17 ou 18 ans qui s'était évadé de France par l'Espagne pour rejoindre le Maroc. Enderlin me demande d'un air interrogateur : « *Que fait-on ?* » J'essaie l'interphone, mais rien. Panique dans ce char immobilisé et vulnérable, car sans capot de tourelle pour nous protéger ! Je prends mon couteau pour ouvrir la chemise du chef de char afin d'examiner sa blessure ; pas une goutte de sang, mais Fafin est mort. C'était un homme marié qui avait plusieurs enfants.
Enderlin met son casque au bout de son fusil ; chaque fois qu'il le sort de la tourelle : « *cling, cling* » ; les Allemands nous ont en ligne de mire. Impossible de sortir par la tourelle. Je prends ma mitraillette ainsi que mon revolver et j'ouvre la trappe qui se trouve en dessous du char pour en sortir. Je rampe, suivi de mon camarade.

TÉMOIGNAGES

Nous ne sommes même pas à deux mètres du char qu'un premier obus passe au-dessus de nous, suivi d'un autre qui percute la soute à munitions remplie de gasoil et de plus de soixante-dix obus. Le char s'enflamme, l'acier devient blanc. Tétanisés, nous reculons en rampant. Des fantassins ayant reçu des éclats reculent sur une pente. Quant à moi, l'arme à la main, je m'avance sur l'autre pente. Soudain, à mes pieds : un trou avec cinq Allemands ! D'instinct, je les fais prisonniers et les oblige à descendre la pente ; j'entends siffler les obus derrière moi !

Le soir, on descend au village de Lörrach pour y dormir. Mon camarade Enderlin et moi-même, nous ne parvenons pas à fermer l'œil de la nuit. J'ai allumé une bougie ; trop d'émotions : l'explosion assourdissante, la chaleur du char en feu, les cinq occupants de l'autre char qui ont péri carbonisés, mes deux camarades morts et moi encore en vie ! J'ai perdu mon carnet de bord ; il a brûlé dans le vide-poches de mon char.

Le lendemain, transbahuté dans un camion, je suis encore sous le choc. À Arzen, il y a encore quelques combats. Le 8 mai au soir, dans le petit village d'Aasen, près de la forêt Noire, les chars tirent en l'air pour célébrer la Victoire. Néanmoins, il y a encore un massacre d'Allemands.

Mon camarade Boulch [...] me propose de nous promener dans le bois. J'acquiesce, et nous découvrons plein de chars allemands, des panzers, ainsi que des fosses et des brassards *Volkssturm* [...] Boulch me clame : « *Viens, on va embarquer un ou deux chars* », mais je lui réponds qu'ils sont certainement piégés et que je n'ai pas envie de sauter !

▶ Une colonne appartenant à une *schwere SS-Panzer-Abteilung* a été mise hors de combat dans une rue de Berlin : Tiger II et *Flakpanzer IV* gisent toujours sur la chaussée, alors que les débris des maisons ont été déblayés sur les trottoirs pour permettre la reprise de la circulation. US Nara

▼ Ce Tiger II a été incendié au cours d'un combat avec les Soviétiques sur le front de l'Oder. Bien que disposant encore de matériels de qualité, la *Panzerwaffe* ne peut plus compter en grande partie que sur des personnels hâtivement formés sortis prématurément des écoles blindées et dont l'instruction se résume à une poignée de semaines, voire quelques jours. US Nara

Un *SS-Oberscharführer* appartenant à la *2. Kompanie* de chars lourds Tiger II de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 502* rapporte l'enfer des combats vécus le 28 avril pour tenter de s'échapper de la poche de Halbe, dans le cadre de la bataille de Berlin.

Nous avons demandé un groupe d'assaut d'infanterie. Nous sommes en effet bloqués par un bouchon antichar situé à une trentaine de mètres devant nous qui rend impossible toute manœuvre ou tir dans la rue étroite bordée d'arbres où nous nous trouvons. Seul le char de tête est en mesure de faire feu. Un affrontement sanglant est en train de se dérouler sur un front étroit, maison par maison, de trottoir à trottoir et jusque dans les égouts. La rue est pleine de morts et de blessés, ainsi que d'ambulances de fortune entassées entre les blindés. Les habitations ont commencé à prendre feu. Des flammes rouges s'échappent des toitures et par les fenêtres, des explosions sourdes retentissent dans l'obscurité. Les tirs russes augmentent d'intensité de minute en minute, notamment celui, redoutable, des mortiers. On entend les cris de douleur glaçants des blessés qui appellent à l'aide parmi les tas de corps qui gisent abattus sur la chaussée et ses côtés.

Des obus au phosphore éclatent en projetant des particules blanches incandescentes. Nous subissons le feu des chars ennemis. Ça commence à devenir problématique. Alors que l'on a du mal à localiser les lueurs des coups de départ ennemis, la masse sombre de nos engins

se détache à la lueur des incendies. Nous n'avons d'autre solution que d'obliquer vers la droite ou de rebrousser chemin. La voiture du général qui se trouvait devant nous a disparu. Nos blindés sont immobilisés les uns derrière les autres. Soudain, nous recevons un coup de plein fouet. Une fumée blanche se répand dans l'habitacle. Otto crie « *Char en feu !* » dans l'interphone. Pris de panique, tout le monde ouvre ses volets, et nous nous jetons hors de la tourelle, tête la première vers le sol. Otto, qui heurte un volet latéral en tombant, se blesse aux côtes. Nous nous éloignons du char en le contournant, observant sa masse sombre au-dessus de laquelle s'élèvent des flammes, gisant au milieu d'un amoncellement de poteaux téléphoniques affalés, de tuiles et de branches d'arbres. Nous réalisons maintenant que ça ne devait être qu'un projectile incendiaire. Nous remontons alors à bord, l'un après l'autre, réinvestissant l'habitacle. Le pilote jure derrière son volant. Il ne pense pas pouvoir diriger son engin au milieu de toute la confusion qui nous entoure. Mais il le faut absolument ! Nous l'injurions copieusement – il ne peut pas nous laisser tomber maintenant –, le char et son équipage dépendant de lui. Notre échange rapide est dépourvu d'aménité.

Le char de Kuhnke ne répond pas. Que se passe-t-il ? Le chef de peloton nous donne l'ordre de nous replier immédiatement par une rue adjacente. Il est temps ! Pas le moment de tergiverser, il nous faut nous échapper au plus vite de ce guêpier si nous voulons nous en sortir.

L'engin de Kuhnke a été incendié par un obus antichar alors qu'il manœuvrait à la hâte pour s'extraire du piège constitué par cette rue étroite. Un Tiger qui s'était aventuré en avant de nous a essayé de faire demi-tour sur le trottoir. Au cours de la manœuvre, ses chenilles ont accroché un gros camion, écrasant la cabine et le moteur sur son arrière. Cela a eu pour conséquence de mettre en contact les pots d'échappement du char avec l'essence s'écoulant du véhicule et de déclencher un incendie. Le carburant s'est embrasé en une mer de feu tout autour du blindé et du camion. Les blessés graves qui étaient sur la plage arrière du char et sur la tourelle, de même que l'équipage ont été transformés en torches vivantes hurlant de douleur. Personne n'y a prêté attention tant nous étions occupés à nous sauver nous-mêmes. Nous avons bougé pour échapper aux flammes. Le char de Kuhnke a explosé dans un éclair de lumière, projetant des munitions enflammées dans l'obscurité de la nuit. La rue était éclairée comme en plein jour.

Aveuglés par le feu, nous avons reculé jusque sous les arbres. Nos chenilles aplatissaient des corps qui avaient peut-être déjà été écrasés une dizaine de fois. Du centre de la rue jusqu'à la barricade, tout est resté illuminé pendant de longues minutes. Notre char a réussi à pivoter de 180° et à remonter la rue. Dans ces minutes difficiles, l'équipage a eu le sentiment d'être entre les mains du destin. À tout moment, un obus ennemi aurait pu toucher l'arrière du char, et, à cette distance, nous savions pertinemment qu'il aurait traversé le blindage qui n'était pas épais à cet endroit. Quand nous avons enfin tourné l'angle de la rue, nous lui avons été profondément reconnaissants de nous avoir épargnés lors de ce pénible et coûteux épisode…

Le *Gefreiter* Gerhard Tillery décrit les combats auxquels il participe dans Berlin assiégée après avoir intégré de manière fortuite l'équipe de protection rapprochée d'un *Jagdpanzer 38(t)* Hetzer au sein de la *Panzer-Division* « Schlesien » le 25 avril 1945.

Face à moi, un flot de camions, de chars et de canons s'écoule vers l'ouest. Je suis dedans depuis plusieurs kilomètres. Il y a un bouchon au niveau de la traversée d'un passage à niveau qui enjambe une voie ferrée. Je n'en peux plus de marcher et je demande à un chef de char s'il accepte de me transporter. J'ai très peu dormi ces derniers jours et j'ai dû marcher plus d'une centaine de kilomètres.

TÉMOIGNAGES

▶ *Landser* immortalisés alors qu'ils courent se mettre à l'abri lors d'un pilonnage d'artillerie. Le premier est armé d'un rare fusil semi-automatique Gewehr 43.
NIOD

◀ Ces grenadiers *SS* ne dissimulent pas leur fierté après avoir incendié ce T-34/85 soviétique. En combat urbain, malgré sa faible portée, le *Panzerfaust* est une arme redoutable, et constitue un véritable cauchemar pour les tankistes alliés. Sa charge creuse s'avère aussi très efficace pour percer des trous dans les façades des habitations et y réduire au silence les positions d'infanterie.
DR

Mes yeux clignotent de fatigue, et ma démarche est hésitante. Le commandant du char, le *Leutnant* Lorenz, m'autorise à grimper dessus. Le voyage va être plus rapide.

Au bout de quelques heures, après avoir été ralenti par plusieurs embouteillages, le *Leutnant* Lorentz donne l'ordre de stopper. Cela fait des semaines que son blindé est en ligne sans que l'équipage ait pu dormir correctement. Nous nous arrêtons quelque part dans l'avenue d'une ville dans laquelle nous sommes rentrés et nous dormons jusqu'au lendemain, 25 avril.

Il faisait sombre la veille au soir, et nous n'avons pas vu grand-chose de la ville que nous abordions. À mon réveil, je suis stupéfait de découvrir que nous sommes en plein cœur de Berlin, dans une rue commerçante bordée de grands immeubles. Les habitants nous assaillent de questions. Ils n'ont plus d'électricité, et toutes sortes de rumeurs se propagent sans qu'ils puissent savoir si elles sont vraies ou pas. L'endroit est une véritable fourmilière.

Les Russes ont dépassé Berlin, et beaucoup de gens veulent essayer de quitter la capitale. Je préfère ne pas penser à ça. En fait, je suis plutôt serein, car je constate la force des moyens militaires qui nous entourent, de même que l'importance des approvisionnements dont nous disposons et qui peuvent nous permettre de tenir des mois. Si quelqu'un m'avait dit à ce moment-là que la capitale du *Reich* allait tomber dans moins de dix jours, jamais je ne l'aurais cru.

Le *Leutnant* Lorentz me demande si je veux rester avec lui pour lui servir de protection en tant que *Panzer-Grenadier*. Son char est un *Jagdpanzer 38(t)*, un modèle d'origine tchèque répondant à la désignation de Hetzer, ce qui lui correspond bien car il est à la fois petit, manœuvrable, très rapide et bénéficie d'un canon de *7,5cm* et d'une mitrailleuse. L'équipage est constitué de quatre hommes : le chef de char, le tireur, le pilote et l'opérateur radio. Il y a aussi quatre *Panzer-Grenadiere* chargés de sa protection rapprochée lors des combats urbains. Deux d'entre eux ont été tués récemment.

[3] Colonne de la victoire.

Panzerjäger 38(t) Hetzer
Panzerjäger-Abteilung « Schlesien »
Panzer-Division « Schlesien »
Berlin, Allemagne, avril 1945

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2015

Mon arrivée permet de former un trinôme.
Ce blindé appartient à la *Panzer-Division* « Schlesien », qui ne compte plus que quelques engins encore en service. On se met à la recherche de l'état-major régimentaire, parcourant en tous sens les rues de Berlin. Nous passons à proximité d'un grand entrepôt à l'intérieur duquel sont visibles des caisses qui viennent d'être sorties. Le *Leutnant* m'envoie voir ce que l'on peut grappiller. Je reviens avec un carton rempli de bouteilles de vin, de schnaps et de liqueur ; de quoi contenter tout le monde. J'y déniche aussi un exemplaire du journal *Völkischer Beobachter* sur lequel on peut lire en grosses lettres : « *Les hordes bolcheviques sont aux portes de Berlin* », « *Le Führer est à nos côtés* », etc. Ce journal est réduit à la moitié de sa taille normale.
Nous finissons par retrouver le quartier général du régiment, qui nous charge de prendre en charge la défense d'une rue où rien ne se passe. Dans l'après-midi, on nous envoie surveiller une autre rue, où nous n'entendons pas plus parler des Russes. Comme nous n'avons plus rien à manger en fin de journée, je repars en maraude. Ça grouille de soldats partout, livrés à eux-mêmes. Il n'y a plus guère d'unités constituées, et les hommes errent, privés de commandement. L'un d'entre eux me demande une cigarette. J'en ai plein car je viens d'en percevoir 300. Je lui demande en échange de quoi manger, et il me donne sept boîtes de conserve de porc, une pour chaque membre de l'équipe du char. Nous les ouvrons avec nos baïonnettes.
Pendant ce temps, les Soviétiques, qui ont amené leur artillerie à pied d'œuvre, commencent à tirer, un peu au hasard. J'avale ma boîte, assis sur les marches d'un bâtiment incendié. Les deux autres *Panzer-Grenadiere* sont adossés au char, l'équipage est à l'intérieur. Soudain, un rugissement retentit dans les airs, et je vois 40 à 50 roquettes « orgues de Staline » fondre dans notre direction. Je plonge à l'intérieur du bâtiment à la vitesse de l'éclair, au moment même où ces fusées s'abattent sur nous. Pierres, plâtras et poussière volent autour de moi. Quand les débris retombent, je vois quelle était la cible de ces roquettes. Le char, dont seule la tourelle émerge désormais, est recouvert de deux mètres de décombres. L'immeuble incendié s'est effondré sur la chaussée, enterrant vivants les deux malheureux *Panzer-Grenadiere*. Les volets du blindé étaient restés ouverts, mais personne à l'intérieur n'est blessé. L'équipage n'a que des égratignures et se retrouve couvert de poussière. Par chance, le moteur de l'engin est intact, et le conducteur parvient à le dégager des décombres. Je n'ai moi-même que quelques écorchures, et, bien évidemment, ma boîte de porc est fichue. [...]
Le 28, on nous envoie à Tiergarten, où se trouve désormais le quartier général de notre régiment. Notre char stationne au pied de la Siegesaüle [3], au pied de laquelle l'enfer se déchaîne. Les Russes ont dû comprendre que notre artillerie lourde s'était installée dans le secteur, car, alors que leur feu était jusqu'alors sporadique, nous subissons désormais un pilonnage incessant par avions, tirs d'artillerie et obus de mortier. Tandis que le pilonnage s'intensifie, je me fraye un chemin jusqu'à la colonne sous laquelle se trouve une pièce souterraine dans laquelle je suis relativement à l'abri. Depuis ce refuge, je peux voir que les Russes ont déjà atteint la porte de Brandebourg. Il y a quatre pièces antiaériennes de *3,7cm* près de la colonne, mais elles sont hors service, et les bombardiers soviétiques qui volent en formations serrées à une altitude de 200 à 300 mètres évoluent en toute impunité.
Les tirs continuent à s'intensifier, et il devient impossible de demeurer là où nous sommes plus longtemps. Nous nous replions vers la partie Ouest, suivant l'artère centrale qui s'étend d'est en ouest. Je préfère courir à côté du char que de demeurer assis dessus, exposé aux tirs. Comme le blindé est exposé aux vues de l'aviation, le *Leutnant* Lorentz est obligé d'accélérer pour ensuite m'attendre à l'abri. Soudain, une escadrille de neuf bimoteurs apparaît, qui nous fonce dessus et largue ses bombes juste à côté de nous. Je m'abrite dans un trou d'obus.
Cette nuit, nous avons pu à nouveau dormir, chacun d'entre nous montant la garde à tour de rôle. Nous nous sommes installés dans une maison particulière sur la Mommsenstrasse qui est salement endommagée. Les habitants nous ont pressés de questions, et quand nous leur avons dit que nous cherchions un lieu où passer la nuit, ils se sont massés autour de nous. La nuit a cependant été courte, car nous avons reçu l'ordre d'entrer de nouveau en action. On nous a envoyés vers Wilmersdorf pour contrôler la Bar Strasse, au prolongement de la Mecklenburgische Strasse. Notre char est posté au carrefour, prenant en enfilade l'avenue. Derrière nous, il y a des échoppes, un petit lac avec un pont, et au-delà, c'est un cimetière et un crématorium. L'extrémité de la rue est contrôlée par les Soviétiques.
Brusquement, un T-34 apparaît. Notre tireur le touche au premier coup, et il s'enflamme. Nous voyons des fantassins russes tout autour, ce qui nous oblige à nous retirer derrière le pont qui mène au cimetière.
Le 30 avril, nous changeons de position et nous établissons dans une usine de margarine installée sur le Hohenzollerndam, où se trouve également un *Panzer IV* appartenant à notre régiment.

TÉMOIGNAGES

Dans cette usine, il y a aussi un millier de civils, principalement des femmes et des enfants, qui ont tout perdu au cours des derniers jours. Il n'y a aucun ravitaillement, et les enfants pleurent pour avoir du pain. C'est le chaos, les Russes sont à peine à cent mètres.

Dans l'après-midi du 30, nous nous retirons vers la Fehrbelliner Platz, où se trouvent de gros immeubles administratifs. Presque toute la ville est désormais aux mains des Russes, et ils nous pressent de plus en plus. Le feu de leur artillerie augmente en intensité, tandis que nous sommes bombardés en permanence par l'aviation. Cela fait maintenant des jours que nous n'avons pu dormir correctement, pas plus que nous n'avons mangé un repas chaud. Nous nous demandons comment nous survivons. En fait, nous ne souffrons pas trop de la

▲ Rare photo de *Jagdpanzer 38(t)* Hetzer se portant au devant des Soviétiques dans les derniers jours de la guerre. La *Panzer-Division* « Schlesien » reçoit 11 de ces petits chasseurs de chars surtout réservés aux bataillons antichars des divisions d'infanterie.
NAC

▶ Chars soviétiques JS-2 dans une rue berlinoise. La concentration d'hommes, de chars, de pièces d'artillerie et d'avions de combat par les fronts des maréchaux Koniev et Joukov (sans oublier la compétition au premier d'entre eux qui prendra Berlin subtilement introduite par Staline) ne laisse aucune chance à la garnison allemande de la capitale du *Reich*...
RIA-Novosti

faim, car les civils que nous côtoyons nous offrent en permanence des saucisses. Cela n'est rien cependant par rapport à la nécessité d'être en permanence sur ses gardes, « Ivan » étant partout. Sitôt un bâtiment occupé, il ne se passe pas longtemps avant que ses ouvertures et ses entrées soient prises sous le feu des tireurs russes. À un croisement, un soldat a été pris pour cible par un sniper qui lui a logé une balle dans la tête. Il gît à quelques mètres de nous, sans que personne ne sache d'où est parti le coup de feu. Quand je pénètre dans un immeuble, je me demande toujours comment je vais faire pour en sortir sans me faire tirer dessus.

Cet après-midi, je suis dans un bâtiment opposé à celui de l'usine de margarine. Le feu ennemi a baissé d'intensité, et les habitants peuvent même sortir des caves qu'ils occupent. Une femme m'offre du thé qu'elle vient de faire, ainsi que quelques biscuits. Comme si nous étions en temps de paix, je m'assois dans une chaise de son salon, alors même que les Russes sont à une trentaine de mètres de nous. Brusquement, j'entends notre char bouger, ainsi que des tirs de mitrailleuse. Les Soviétiques attaquent de nouveau. Par chance, le soir est tombé, et je peux retraverser la rue. De nouveau, nous revenons sur la Fehrbelliner Platz.

Au cours de la nuit, les Russes sont parvenus à s'approcher par trois côtés de la fabrique de margarine. Notre *Panzer IV* est resté sur place et il ne peut plus retraiter faute de savoir exactement quelles rues occupe l'ennemi. Dans la matinée du 1er mai, le *Leutnant* Lorenz m'envoie à la recherche d'un itinéraire de repli pour le char. Il me dit « *Fais bien attention à tout. N'oublie aucun détail !* » Je commence par essayer d'atteindre l'usine de margarine en passant par l'Eisenzahn Strasse. Tandis que je cours, je suis pris à partie par un fusil antichar et je suis sauvé par l'entrée d'une cave, alors même qu'un projectile frappe le mur juste au-dessus de ma tête. Je tente alors ma chance par la Cicero Strasse et la Nestor Strasse, mais chaque fois je suis repéré, et on me tire dessus. Il ne me reste comme itinéraire que l'Osnabrücker Strasse. Je cours d'entrée de cave en entrée de cave, et quand je dois traverser un espace exposé, je tire en direction des Russes. Il n'y a pas un seul Allemand dans le secteur. La dernière portion à franchir est totalement découverte, mais, contre toute attente, je ne suis pas touché en la traversant. Je me présente au commandant de l'usine de margarine, un *Oberstleutnant* qui avait déjà perdu tout espoir de pouvoir rétablir une liaison avec le monde extérieur. Il se trouve prisonnier du bâtiment avec 800 hommes. Quand je lui explique qu'il y a encore une chance de s'échapper, il donne immédiatement l'ordre d'évacuation. Le *Panzer IV* se replie également. Il me faut maintenant retrouver mon char, qui est environ à 300 mètres d'ici. Je suis entouré de détonations, d'explosions, de sifflements de balles qui arrivent de toute part. Alors que je ne suis plus qu'à 100 mètres du but, un obus explose juste à proximité de moi. Instinctivement, je plonge à couvert, mais trop tard. Je tente de m'abriter derrière l'encadrement d'une fenêtre, mais le souffle me projette par-dessus. Au même moment, je ressens la douleur d'une brûlure en haut de mon bras gauche et dans le dos et je tombe sur le côté droit, couvert de sang. J'ai reçu des éclats au bras droit et dans le dos. Je me traîne alors jusque dans un bâtiment, ne sentant quasiment plus rien. Après avoir appelé à l'aide plusieurs fois, quelqu'un me répond depuis un cave, et deux jeunes filles d'environ 18 ans apparaissent et m'emmènent avec elles pour me donner les premiers soins. Au bout d'une demi-heure, je réussis à rejoindre le char en claudiquant. Le *Leutnant* Lorenz me fait monter à l'intérieur et me conduit jusqu'au poste de commandement du bataillon où se trouve l'infirmerie. Là, on me soigne correctement.

À peine est-ce fini que le *Leutnant* m'amène devant le commandant du bataillon pour que je fasse mon rapport. Celui-ci me félicite pour ma conduite et me décore de la Croix de fer de 2e classe. Comme le docteur qui m'a soigné craint que je puisse attraper le tétanos, il me fait une injection antitétanique. Peu après, je suis pris de violentes démangeaisons, puis je perds connaissance.

On me remet dans le char pour m'amener dans un hôpital de campagne. Quand je reviens à moi, je suis sur le sol de l'hôpital, souffrant toujours de démangeaisons et éprouvant une soif terrible. Les infirmières m'ont ôté mes armes, car celles-ci sont interdites dans l'hôpital. Quelques heures plus tard, je commence à avoir des hallucinations. Le *Leutnant* Lorenz vient me voir pour me dire au revoir. [...] Il me dit : « *Demain, vous serez évacué vers l'Ouest et vous serez aux mains des Américains.* »

Ne se faisant guère d'illusion sur la promesse hypothétique de Lorenz compte tenu de l'encerclement de Berlin, Gerhard Tillery obtiendra de l'officier qu'il l'emmène avec lui malgré ses blessures. Le Hetzer à bord duquel il se trouvait ayant été détruit lors d'une tentative pour s'ouvrir un passage vers l'ouest, il se frayera alors un chemin à travers les lignes soviétiques, avant d'être finalement capturé le 6 mai 1945 à Rathenow. Libéré comme blessé inapte au travail, il rejoindra l'Allemagne de l'Ouest en 1946.

Sturmgeschütz III Ausf. D

Sturmartillerie-Brigade « Schill »
Infanterie-Division « Ferdinand von Schill »
Magdebourg, Allemagne, avril 1945

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2015

TÉMOIGNAGES

Le marsouin André Meunier commande un White Scout Car M3 baptisé « La Favorite », appartenant au 3e peloton du 4e escadron du RICM. Il relate les combats – généralement de rues – auxquels il participe au cours de la seconde quinzaine du mois d'avril 1945. Il décrit à cette occasion le sentiment de rage qui semble parfois animer le combattant français, soucieux de prendre sa revanche sur la défaite de juin 1940, et les affres de l'occupation allemande.

JEUDI 12 AVRIL 1945

Vers quatre heures du matin, notre artillerie nous arrose – de façon soignée ! –, le Scout [Car] tangue sous le souffle, puis ça s'éloigne, avant qu'elle ne délivre un tir de préparation pour une attaque d'infanterie. Les fantassins montent, et, une fois encore, l'artillerie se remet à tirer, et ce sont nos propres obus qui tuent et blessent pas mal des nôtres cette fois-ci. Nous partons en mission de reconnaissance au village. « La Favorite », mon Scout, est en tête. Les civils lèvent les mains d'un air apeuré ou bien agitent des drapeaux blancs. Il faut aller reconnaître Hanenbersteim, encore tenu par l'ennemi. Notre patrouille est arrêtée à l'entrée du village par de violents tirs de mitrailleuses qui détruisent une Jeep ; les occupants ont juste le temps de se jeter dans le fossé ; et encore, il y en a un qui a sa veste traversée par des balles. Comme il n'y a que mon poste de radio qui marche, je reste avec la patrouille pendant que l'infanterie prend les armes ennemies à revers ; pendant ce temps, les tanks les arrosent au 75. Quand l'infanterie arrive aux lisières du village, nous y pénétrons le doigt sur la détente et nous faisons quelques prisonniers. On ne voit pas un civil. Je vais à l'autre bout du village, et, au bout de peu de temps, la rue est noire de civils : beaucoup d'Alsaciens et de Polonais, heureux de nous voir. Nous sommes pris à partie par un sniper qui nous manque de peu, puis par une mitrailleuse lourde de DCA. Pour la faire taire, mon mortier lui envoie une bonne « dégelée » d'obus qui, d'ailleurs, la détruira. Pendant ce temps, les chars continuent leur avance, mais à la sortie du village, l'un d'eux est pris sous le feu d'un 88 ennemi qui détruit le char et déchiquette littéralement les quatre types de l'équipage. Le chauffeur était un copain engagé il y a quatre ans en même temps que moi. Nous continuons la progression

▶ White *Scout Car* de la 5e DB sur une route de campagne allemande : ce type de véhicule sert surtout au commandement ou pour la reconnaissance. © ECPAD/France/Fonds Seconde guerre mondiale

◀ Un *Panzer IV* détruit est dépassé par des camions américains. Le numéro tactique hâtivement peint à la main sur la tourelle du char témoigne de l'urgence de la situation dans laquelle se trouve la *Heer* en 1945... DR

▼ Belle photo d'un M12 *Gun Motor Carriage* de 155 mm pilonnant les lignes allemandes à la toute fin de la guerre. La supériorité écrasante des artilleries alliées sur celle de la *Wehrmacht* est l'un des éléments déterminants de la victoire finale. US Nara

en direction de Baden-Baden. Nous faisons un détour pour reconnaître un village, mais les Boches l'ont évacué. Nous arrivons sur la route de Baden-Baden bien avant les chars, si bien qu'il faut leur faire des signaux pour qu'ils ne nous prennent pas pour des Boches. Nous repartons à toute vitesse, il s'agit de reconnaître Baden-Baden et de l'occuper… et c'est une grosse ville. Nous y entrons les premiers, sans même tirer un coup de fusil, pour faire un peu de bruit. Je descends à la mitrailleuse un gros globe de verre qui servait d'enseigne à un coiffeur.

Contrairement aux autres villes allemandes, celle-ci n'a pas souffert des bombardements, les civils nous regardent curieusement en agitant des drapeaux blancs. J'ai presque envie de tirer dedans. Quand l'infanterie occupe la ville, nous nous retirons et continuons la progression, nous en avons tous marre, car nous n'avons pas dormi la nuit dernière et toute la journée nous avons été sous tension. On ne peut pas s'imaginer ce que c'est que d'avoir toujours l'œil aux aguets, le doigt sur la détente, attendant l'obus ou la rafale qui va nous surprendre. Dans la soirée, nous allons dans un village pris par un de nos escadrons. Il faut continuer la progression, ce qui ne plaît à personne, car tout le monde est fatigué, et il commence à pleuvoir et à faire nuit. […]

SAMEDI 14 AVRIL 1945

Deux fois de garde cette nuit, nous nous méfions terriblement. Au matin, départ. Arrêtés au village suivant par sérieuse résistance. Pour que l'infanterie puisse attaquer, nous nous installons avec mitrailleuses et mortiers, mais celle-ci avance sans accroc. Soudain, des snipers ennemis nous prennent pour cible : nous nous couchons à terre, et les balles sifflent au-dessus de nos oreilles. Nous revenons au Scout et mangeons un bon lapin que les civils nous ont fait cuire. Dans l'après-midi, je réinstalle mon mortier, car l'infanterie attaque de front cette résistance qui nous gêne.

Les tanks et l'artillerie vont s'en mêler, les mitrailleuses également. Il va falloir que le tir dure quinze minutes, puis l'infanterie attaquera. À l'ouverture du feu, le secteur s'embrase. Le bruit est infernal. Montre en main, toutes les trente secondes, je fais tirer un obus par mon mortier. Par malheur, une torpille d'un autre tube placé derrière moi heurte les fils téléphoniques et éclate au-dessus de nos têtes, les éclats retombent sur nous, et Bouboule est blessé dans le dos, mais il est tellement gras que l'éclat n'a pénétré que dans la graisse ; le toubib qui est là par hasard lui enlève ce bout de ferraille, et il n'y paraît plus. Au bout de quinze minutes, le tir cesse ; bientôt, les fantassins attaquent et ramènent beaucoup de prisonniers, nous les employons aussitôt à nous approvisionner en munitions. Malheureusement, pendant la préparation d'artillerie, notre infanterie a aussi été bombardée, il y a une vingtaine de types hors de combat, dont douze tués ; ça fait trois fois que je vois notre propre artillerie tirer sur les nôtres.

TÉMOIGNAGES

Il est vrai qu'ils sont loin et qu'ils ne voient pas. Nous reprenons la progression et faisons des prisonniers.
Nous arrivons dans un village où un pont enjambant un canal est à moitié détruit. Avec mon équipe et des civils que je réquisitionne, je remets le pont en état pour que nous passions. Une fois passés, à la sortie du village, nous tombons sur des blockhaus qui résistent ; après quelques rafales de mitrailleuses, de canons, quelques boches se rendent. On les voyait, entre les rafales que nous leur envoyions, lever les bras. Malgré cela, nous ne pouvons continuer, car, en plus de la résistance, il y a un autre pont coupé devant nous, une Jeep a son radiateur crevé par une rafale. De plus, un canon nous tire dessus, et les obus ne tombent pas loin, à quelques pas du Scout. Trois civils sont mortellement blessés. Au loin, on voit les flèches de la cathédrale de Strasbourg. […]

JEUDI 19 AVRIL 1945

Le matin, je retrouve un copain que je n'avais pas vu depuis la caserne et qui est de chez moi. Puis nous partons en reconnaissance à travers bois dans des chemins de traverse. Comme il n'y a pas de chars, mon Scout est en tête, mes types marchent à pied de chaque côté. À un carrefour, il y a des arbres à travers la route. Derrière ces arbres, des boches mangent sans se douter que nous sommes si près. Mais, stupidement, mon mitrailleur lâche une rafale avec la lourde [4], ce qui met les boches sur leurs gardes : l'attaque débute.
En quelques instants, l'ennemi fuit ou se rend : quatre prisonniers, un tué, un blessé. En fouillant le blessé, je trouve sur lui la photo de sa femme, il me la demande d'un air suppliant, et je la lui laisse, pensant que si la même chose m'arrivait, je voudrais bien qu'on me laisse celle de ma fiancée.
Pendant ce temps, les types à pied poursuivent les boches, en tuent cinq autres et reprennent quatre prisonniers. Je passe à travers bois avec le Scout Car, étant donné que la route est impraticable avec ces arbres qui la barrent. Dans un petit vallon, il y a un village qu'il faut reconnaître. Le lieutenant me conseille de m'y engager tout doucement. Pas la peine qu'il le dise, nous entrons, les yeux fouillant les recoins, les fenêtres et les soupiraux de caves, les doigts sont crispés sur les détentes. À la lisière, rien ; je demande à un civil allemand s'il y a des soldats ici, et il me dit non, mais cligne de l'œil en direction de l'avant de mon Scout en disant « *Achtung* ».
J'ai compris, il y a du boche par là, mais mes connaissances en allemand ne me permettent pas d'en apprendre plus, et puis le civil a visiblement peur. Pour savoir, je fais avancer doucement le Scout, passe sous un petit pont et alors je comprends : un boche traverse la route quinze mètres devant le Scout. Si vite qu'on n'a pas le temps de le tirer ; et presque aussitôt, je reçois une rafale de mitrailleuse qui passe dessous et à côté du Scout et qui étoile le mur juste derrière nous. Je fais reculer à toute vitesse, et c'est le char qui avance à ma place.
En quelques coups de 75, il fait place nette. Nous continuons d'avancer en donnant de temps en temps quelques coups de canon et des rafales de mitrailleuses dans les fenêtres. Nous prenons le type qui m'a tiré dessus. C'est un adjudant ! Dans une cave,

▶ Ces Sherman, bien que s'engageant dans une portion boisée peu rassurante dans laquelle le moindre tireur au *Panzerfaust* peu se cacher derrière un arbre, roulent vers la victoire… US Nara

[4] Mitrailleuse lourde Browning de calibre .50 (12,7 mm) embarquée à bord du Scout Car.

▼ Superbe photo d'un M3 *Half-Track* français transportant des prisonniers allemands et dépassant un GMC CCKW-353. Le losange tricolore vertical caractéristique de la 5e DB est parfaitement visible sur la porte du camion. © ECPAD/France/Fonds Seconde guerre mondiale

nous prenons neuf prisonniers, nous stoppons à la sortie, puis, comme il faut rejoindre un de nos pelotons qui vient en face de nous, le Scout part avec des types à pied. Juste dans un virage, j'aperçois un 75 antichar. Précipitamment, je recule, mais heureusement, les survivants avaient abandonné leur pièce. […]

VENDREDI 20 AVRIL 1945

J'ai vingt-quatre ans aujourd'hui, mais je ne m'en apercevrai sans doute pas. Le matin, départ, reconnaissance dans la forêt. Nous faisons prisonniers des Alsaciens de l'armée allemande. Dans une gorge, nous sommes arrêtés par des mitrailleuses et des bazookas. Nous faisons appel à l'infanterie. Pendant que les fantassins attaquent sur les côtés, nous avançons ; quelques hommes des équipages vont de l'avant, à pied.

Un fantassin est tué, un second blessé, le caporal-chef, qui remplaçait celui mort une dizaine de jours auparavant, est tué à son tour d'une balle explosive ennemie. Je reste le seul caporal-chef au peloton. Finalement, une fois cernés, les boches se rendent. Ils ont de nombreux tués et blessés : parmi les prisonniers, il y a un lieutenant-colonel. Un de mes camarades, qui a appris que son frère au RICM a été tué hier, abat à bout portant un boche qui venait pour se rendre. […]

SAMEDI 21 AVRIL 1945

Dans la nuit, il y a de nombreux prisonniers, même un camion allemand chargé de cigares est venu donner du nez dans notre colonne. Au petit jour, nous installons des postes de combat autour du village, car à l'aube, une attaque est toujours possible.

Mais il n'y a rien, la *Wehrmacht* est vraiment en déroute, comme nous l'étions en France en quarante. Chacun son tour ! Nous sommes à Sieguelau. Vers huit heures, départ en mission. Mon Scout est en tête, c'est son tour. Il faut aller jusqu'au prochain village, où il y a un important nœud routier, et il y a aussi une rivière à traverser. Nous avançons prudemment. À présent, quand les civils nous voient, ils fuient à travers champs, ils deviennent plus sauvages. Nous arrivons en vue dudit village à reconnaître. Il est bâti dans un fond, entouré de montagnes. Avant d'arriver à la rivière, nous nous apercevons que le pont est coupé et que les montagnes qui surplombent sont sillonnées de nombreuses colonnes boches qui fuient ; je n'en avais jamais tant vu à la fois en liberté. Nous tirons dessus à la mitrailleuse et au canon.

Par malchance, au moment où je vais tirer sur une colonne qui se sauve tout près, mes deux mitrailleuses s'enrayent parce qu'elles sont sales, je suis même obligé de changer le canon de la lourde, j'engueule copieusement les mitrailleurs pour leur négligence qui aurait pu nous coûter cher si nous étions tombés dans un guêpier. Sur une route en face de nous, un cycliste allemand s'en va. Au moment où je tire dessus avec la mitrailleuse lourde, il s'engouffre dans une maison, je continue à tirer à balles incendiaires et je mets le feu à la maison. Beau travail, mais l'artillerie ennemie retranchée dans les montagnes nous tire dessus et nous oblige à nous abriter derrière les maisons. Une petite patrouille part pour reconnaître, une autre part plus haut, mais, comme elle arrive, le pont saute, et l'artillerie boche les prend à partie avec des obus fusants, ce qui oblige cette patrouille à se retirer. Il fait orage et il pleut averse. Je distribue le ravitaillement, mais nous en avons tant que nous ne savons plus où le mettre, car nous mangeons sur l'ennemi. Tous les jours, c'est du lapin, du poulet, du canard ou du cochon, enfin tout ce qui nous plaît. Nous agissons en maîtres : quand on veut dormir, on les flanque dehors et on prend leur place, ou bien on les met tous dans la même pièce. ■

ANNEXE 5

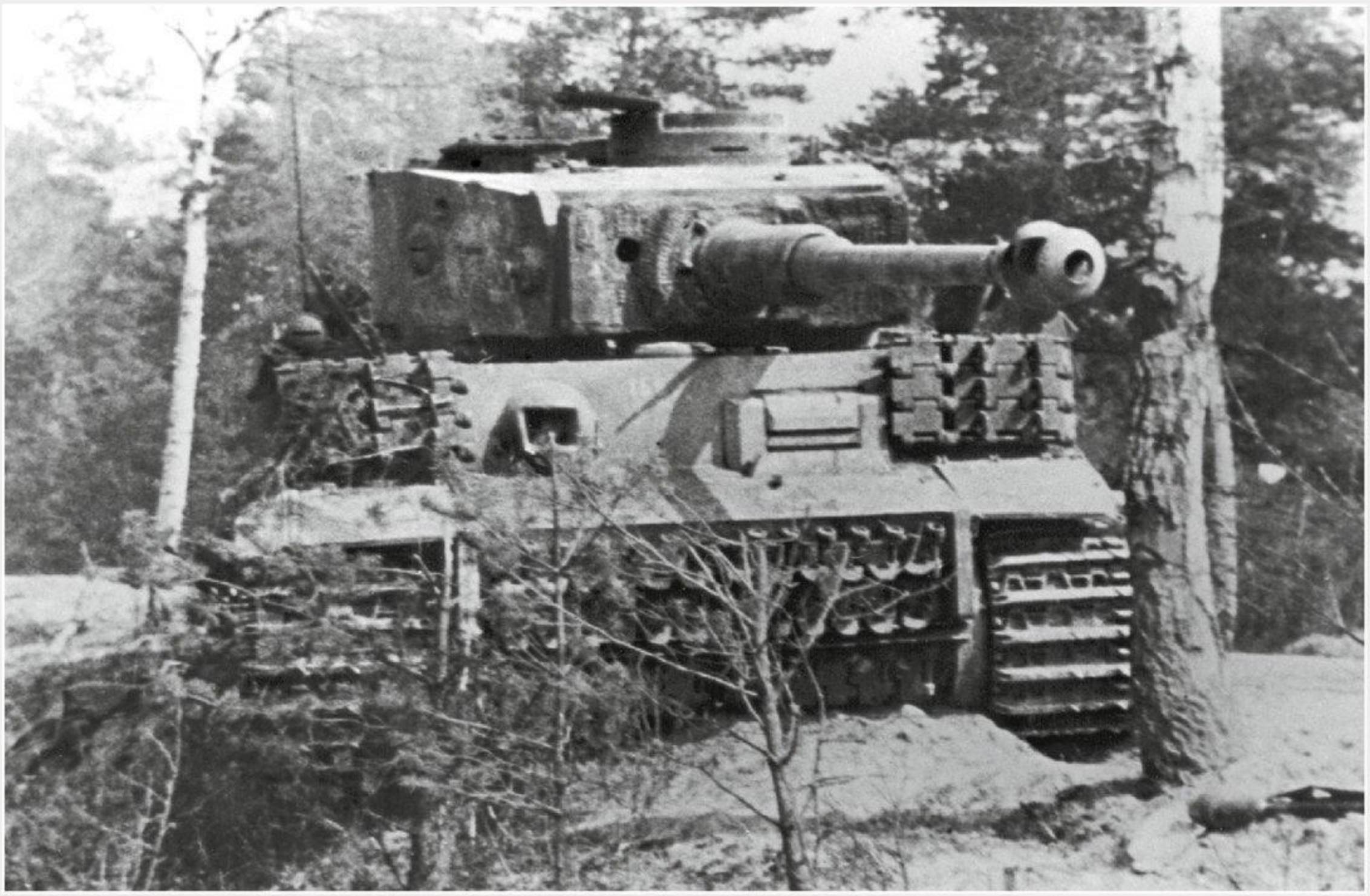
LES DERNIERS GUERRIERS

L'ODYSSÉE DES TIGER DE LA *PANZER-LEHR-DIVISION*

PAR LAURENT TIRONE

Unité d'élite constituée à partir de personnels d'encadrement, la *Panzer-Lehr-Division* combat, en juin 1944, en Normandie, afin de repousser, sans succès, les forces alliées. Par la suite, elle est sévèrement touchée par un bombardement aérien, lancé le 25 juillet, juste avant l'opération « Cobra ». Suite à la défaite allemande en France, et une fois réorganisée, la *Panzer-Division* est déployée dans la Sarre, en novembre 1944, contre les forces de Patton, avant d'être engagée lors de l'opération « Wacht am Rhein » en décembre 1944.

À la suite de l'échec de la bataille des Ardennes, l'unité est envoyée sur la Meuse en Hollande, où, en mars 1945, elle ralentit tant bien que mal la progression des soldats anglo-canadiens. Son intervention contre la tête de pont américaine à Remagen n'étant pas couronnée de succès, ses 50 blindés retraitent vers la Ruhr. Les débris de la formation se rétablissent à l'ouest de Hanovre, fin mars 1945, mais la pression alliée est toujours aussi forte. C'est dans ce contexte de fin de guerre qu'entrent en action les derniers Tiger de la *Panzer-Lehr-Division*.



▼ Carcasse du Tiger « F02 », détruit à la mi-avril 1945 par un char Comet britannique appartenant à la *11th Armoured Division*.
Archives Caraktère

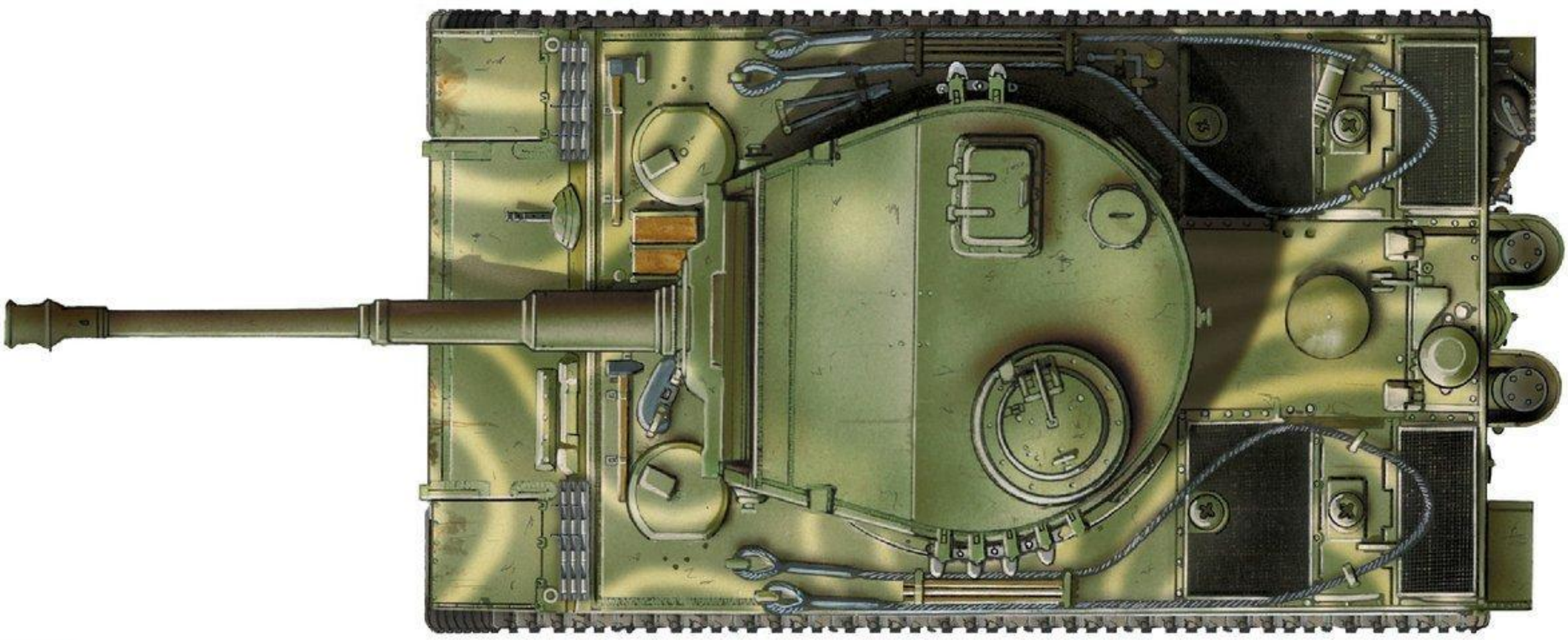
▶ et ▼ Photo-souvenir pour ce soldat britannique posant sur l'épave du Tiger « F13 » au début de l'été 1945. Le coffre de nuque de tourelle (*Rommelkiste*) a été arraché par un obus ennemi ; quant aux garde-boue absents, ont-ils seulement été montés sur le *Panzer* lourd ? Rien n'est moins certain ! Le char a été détruit dans le secteur d'Achum, en avril 1945, alors qu'il opérait avec un second Tiger contre un groupement mécanisé américain.
Imperial War Museum

LA CONSTITUTION DE LA *KAMPFGRUPPE* " SCHULZE "

Tandis que les survivants de la *Panzer-Lehr-Division* tentent de retarder l'inéluctable dans le secteur de Hanovre, le dépôt du *Panzer-Lehr-Regiment*, situé depuis août 1943 dans la ville de Fallingbostel, en Basse-Saxe, est mis en alerte. Destiné à l'écolage, ce camp abrite encore quelques blindés qui, s'ils parviennent jusqu'à leurs camarades, sont susceptibles de soulager la poussée exercée par les Anglo-américains. L'inventaire des machines aptes à combattre fait état de cinq Panther et de six *Panzer VI Ausf. E*. Ces derniers sont passés entre bien des mains d'apprentis pilotes. Pour autant, en dépit de leur âge, ils demeurent toujours de redoutables adversaires pour les tanks alliés. Tous les *Panzer* sont donc regroupés sous les ordres du *Major* Paul Schulze dans une *Kampfgruppe* désignée, logiquement, du nom de son commandant. Ancien *Kommandeur* de la *I. Kompanie* du *Panzer-Lehr-Regiment 130*, l'homme a toute l'expérience requise pour mener les fauves au front. Les six Tiger, des modèles hybrides dotés de châssis de fin de série à roues tout métal et de tourelle de début de production, sont placés entre les mains de l'*Oberleutnant* Rudolf Fehrmann. Afin de faciliter l'identification, les *Panzer VI* reçoivent une codification originale. Reprenant la première lettre du nom de leur officier, les équipages marquent leurs engins selon la nomenclature suivante : F01, F02, F03, F04, F05 et… F13 !

LES DERNIERS GUERRIERS

Tiger I « F13 »
Kampfgruppe « Schulze »
Panzer-Lehr-Division
secteur de Bückeburg, Allemagne, avril 1945



Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2015

▲ « F02 » photographié quelques jours après sa destruction. Cette photo permet de bien voir la tourelle de début de production monté sur le châssis tardif équipé du train de roulement avec les galets tout acier.
Bovington Tank Museum

Ce décalage serait dû à un souhait du chef de l'engin, le *Feldwebel* Bellof. Superstition ? Volonté de faire croire aux observateurs du camp d'en face à une force supérieure ? Une explication différente est donnée à cette numérotation qui proviendrait de la reprise de la première lettre de la fonction initiale de ces machines : *Fahrschule*. D'autres analyses précisent que, provenant de *Panzertruppenschulen*, les chars auraient été marqués à l'emporte-pièce et que seuls les F01, F02, F13 et… 111 auraient réellement été identifiés comme appartenant au groupement germanique. Quoi qu'il en soit, la *Kampfgruppe* « Schulze » s'ébranle le 6 avril 1945 vers le fleuve Weser, que la *2nd Army* britannique est parvenue à traverser.

SUS AUX ANGLAIS !

Le 7 avril 1945, le village de Nienburg est rallié et, le lendemain, jonction est faite avec plusieurs *Sd.Kfz. 251* chargés d'infanterie. Le trajet jusqu'au front est loin d'être une simple étape de liaison, car l'avancée d'une telle colonne ne passe pas inaperçue de l'aviation ennemie. Repérés par des « Jabos », les Allemands doivent laisser un *Panzer VI* sur le bord de la route. Les avis ne sont pas tranchés sur sa fin présumée et certains pensent qu'une panne mécanique – une rupture de la boîte de vitesses en l'occurrence – est à l'origine de son abandon près de Rethem. Le 8 avril, le 9 selon d'autres sources, le groupement arrive sur zone et les Panther, sous la direction de Schulze, lancent une contre-attaque vers la tête de pont anglaise. Installées dans la localité de Wiethesheim, les positions défensives sur lesquelles foncent les *Panzerschützen* sont solides et, après une matinée de combat, les assaillants, malgré l'appui de *Panzer-Grenadiere*, sont dans l'obligation de se retirer, abandonnant quatre de leurs montures sur le terrain. Seul leur *Kommandeur* parvient à ramener son Panther, arborant un « S » rouge stylisé sur la tourelle. Pendant que les *Panzer V* se font étriller, les cinq « lourds » s'ébranlent vers Frilles, à l'est de Wiethesheim. Leur mission est de stopper l'avance des soldats de Sa Majesté. Les hommes de Fehrmann sont alors durement accrochés par la *6th Airborne Division*. Les parachutistes anglais sont positionnés dans des tranchées camouflées le long de la route. S'ils ne possèdent pas d'armes lourdes capables de mettre à mal l'épaisse cuirasse des chars allemands, les Britanniques sont heureusement équipés de PIAT. La roquette à charge creuse du *Projector Infantry Anti-Tank* est à même de transpercer 100 mm de blindage à une centaine de mètres. Néanmoins, dans la réalité, les servants doivent attendre d'être à une dizaine de mètres pour être sûrs de faire mouche. Et c'est ce qu'ils font ! L'engin de Fehrmann, codé « F02 », reçoit un projectile sur le côté droit du mantelet. Le coup au but ne réussit pas à percer, mais le mécanisme régissant l'élévation du tube de *8,8cm* est gravement endommagé. Dans un même temps, deux des fauves parviennent à manœuvrer sur les flancs des positions britanniques et pilonnent à coups d'obus explosifs les paras. Devant leur résistance acharnée, les mastodontes doivent rebrousser chemin, se retranchant dans Frilles. Trente soldats anglais sont par contre capturés lors de l'opération ! Tandis que le « F02 » de Fehrmann – bien que le codage « F01 » soit également retenu –, conduit par l'*Unteroffizier* Erich Franzen, part vers Fallingbostel afin d'y faire réparer son canon, le reste de la *Kampfgruppe* « Schulze » évacue ses positions et met cap à l'est.

SUS AUX AMÉRICAINS !

Le 10 avril, la formation, véritable arrière-garde des troupes allemandes en retraite, essaye de donner un peu d'air à ses camarades en s'opposant à la *9th Army* américaine. Les soldats de la *5th Armored Division* sont assez désappointés de devoir combattre les mastodontes et ralentissent leur progression.

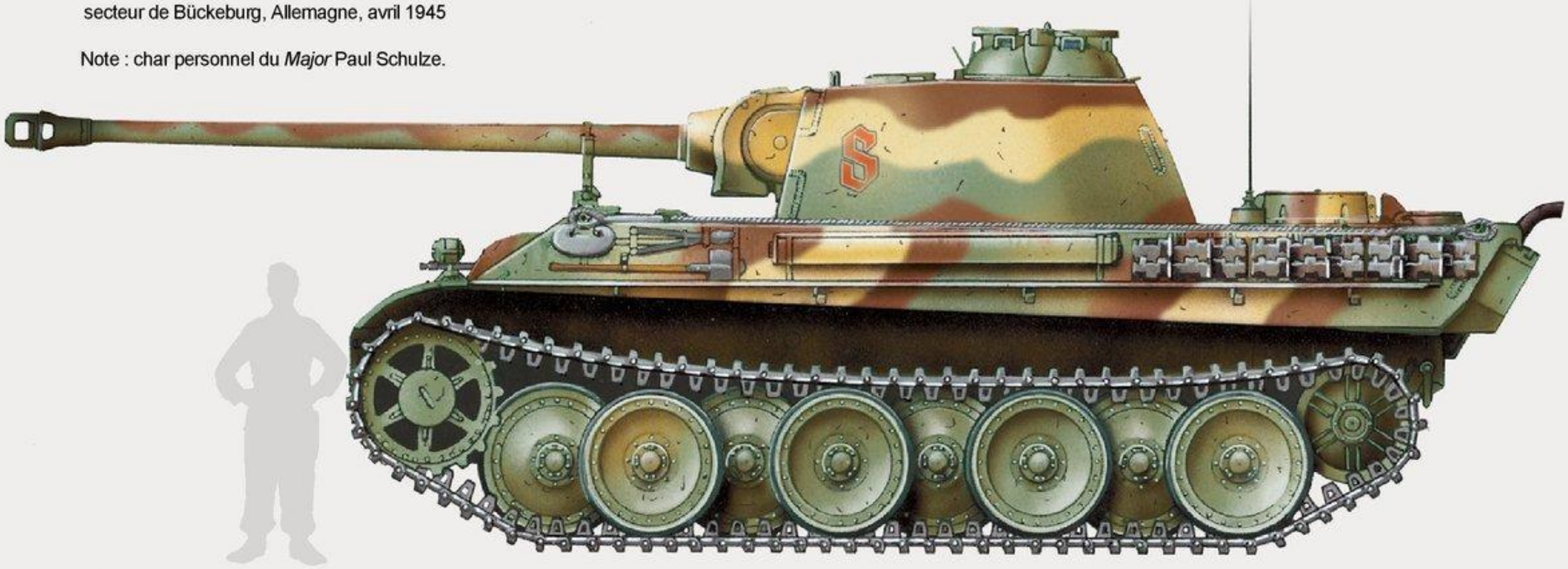
LES DERNIERS GUERRIERS

Le prix à payer pour les *Panzerschützen* est néanmoins lourd, car deux semi-chenillés *Sd.Kfz. 251*, le Panther personnel de Schulze et deux *Panzer VI*, dont un marqué « 111 », sont détruits après avoir été encerclés par un groupe de blindés à Bückeburg, près de Bad Eilsen, à environ 65 kilomètres au nord-est du centre d'entraînement de Paderborn. Là encore, différentes explications sont avancées pour justifier leur perte. Ainsi, les deux « lourds » se seraient enlisés dans la boue et le bloc-moteur du Panther aurait été endommagé en se hasardant à les secourir. Une fin, il est vrai, moins glorieuse… Leurs équipages, dont Rudolf Fehrmann, sont capturés peu de temps après. Le 11 avril 1945, isolés derrière les lignes alliées, les deux *Panzer VI* rescapés se heurtent à de nombreux Sherman dans le secteur d'Achum. La lutte est par trop inégale et le « F13 » succombe sous la masse. Son équipage, aux ordres du *Feldwebel* Bellof, réussit malgré tout à évacuer à temps. La situation est désespérée ! Cependant, le *Major* Paul Schulze prend le commandement du dernier Tiger en état de marche, le « F05 », et se positionne face à la *5th Armored Division* qui continue d'avancer vers Bückeburg. Placés en pointe, dix M4 et des véhicules légers sont accueillis à coups de perforants de *8,8cm*. Trois blindés et un Scout-car de reconnaissance s'embrasent en quelques minutes. Pas moins de 120 Sherman se ruent sur le survivant. Sachant son engin repéré, le *Fahrer*, l'*Unteroffizier* Eberhard Frieling, fait son maximum pour se soustraire aux tireurs adverses. Ses violents crochets désorientent les *Tankers* qui ont bien du mal à cadrer une cible certes massive mais également mouvante ! Trois obus parviennent toutefois à faire mouche, blessant légèrement le tireur ; néanmoins, l'épais blindage de la tourelle les encaisse sans difficulté. Le « F05 » a rompu le combat et les Sherman renoncent à se lancer à sa poursuite. Retranché dans le bourg de Wendthagen, Schulze n'est pas pour autant tiré d'affaire. Après toutes ces péripéties, le gros douze cylindres Maybach est sur le point de manquer de carburant. La bonne étoile des *Panzerschützen* ne les quitte cependant pas et ils mettent la main sur un camion américain abandonné. Ses réservoirs sont immédiatement siphonnés et le *Panzer VI* reprend sa marche vers le village de Lauenau. La nuit tombe lorsque le dernier des « lourds » de la *Panzer-Lehr-Division* se retrouve bloqué face à une autoroute encombrée de véhicules américains roulant tous phares allumés, alors qu'ils sont en plein territoire ennemi… Faisant confiance à sa chance, Schulze ordonne à son pilote de traverser ! Opération qui se déroule sans aucun incident, les soldats américains n'ayant visiblement pas envie d'engager le *Panzer* ou, tout simplement, ne l'ayant pas identifié comme hostile. Le 11 avril, près de la localité de Nienstedt, une colonne de l'*US Army* a le malheur de croiser le chemin du fauve en maraude. Un Sherman, deux *Half-tracks* et une voiture de reconnaissance font les frais de la vindicte allemande. Dans la foulée, pas moins de 200 *Landser* sont libérés ! Certains décident de les accompagner à bord de camions de prise dans une ultime tentative pour rejoindre leurs camarades. Le 13 avril 1945, l'odyssée du « F05 » se termine dans la forêt de Deister, près d'Hohenbostel, au moment où le moteur avale les dernières gouttes d'essence. L'équipage saborde son engin à l'aide d'une charge explosive avant de se rendre, donnant là un point final à l'engagement des derniers Tiger de la *Panzer-Lehr-Division.* ■

▶ Un tankiste britannique de la *11th Armoured Division* inspecte l'épave du Tiger I « F02 » détruit par le Comet du *Sergeant* Harding.
DR

Panther *Ausf. G*
Kampfgruppe « Schulze »
Panzer-Lehr-Division
secteur de Bückeburg, Allemagne, avril 1945

Note : char personnel du *Major* Paul Schulze.

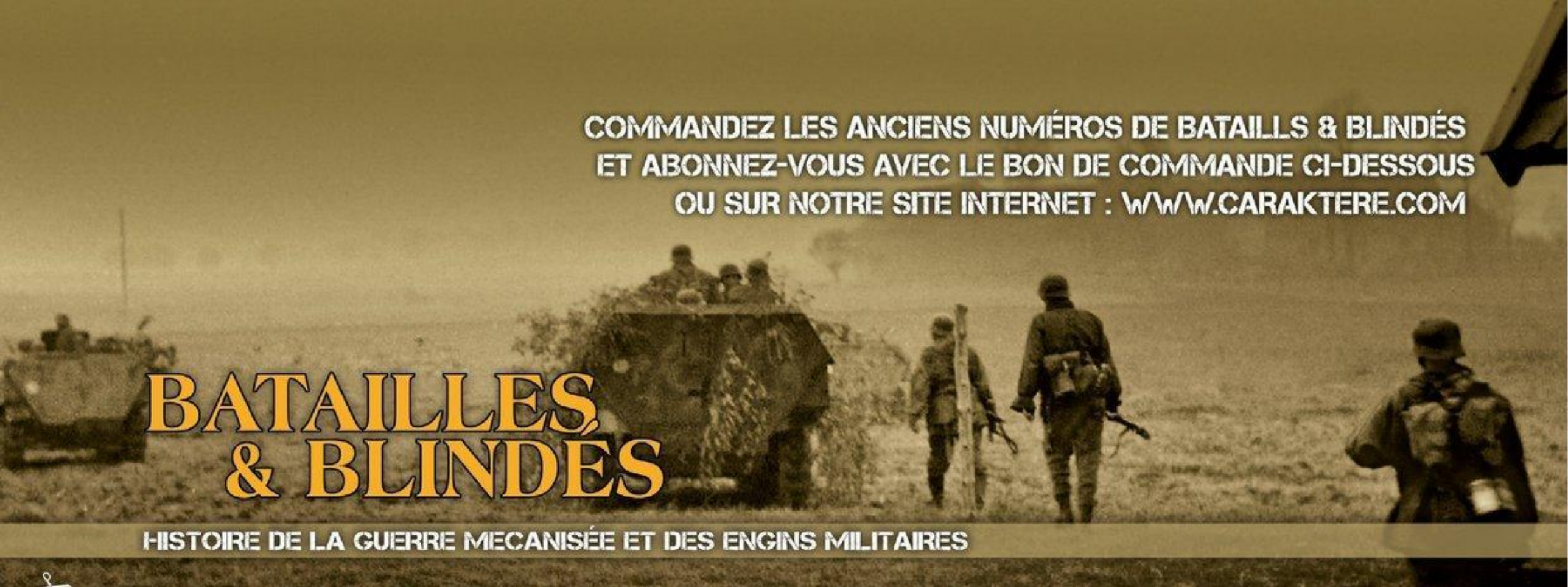


Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2015

L'ÉPOPÉE DU « F02 »

Mantelet endommagé, le Tiger de l'*Oberleutnant* Rudolf Fehrmann repart vers Fallingbostel afin d'y faire réparer son canon. La numérotation de sa machine fait l'objet d'un débat. Certains historiens affirment ainsi que son engin est codé « F02 » ; d'autres, faisant référence à des photos, hélas de très médiocre qualité, pensent qu'il s'agit du « F01 ». Malgré ces divergences, le char a sa propre épopée. Voici son histoire :

Touché par un projectile de PIAT, le *Panzer VI* conduit par l'*Unteroffizier* Erich Franzen se dirige vers sa base pour y subir des réparations et rejoindre par la suite la *Kampfgruppe* « Schulze ». Confronté lui aussi à l'appétit du fauve, il fait halte dans un dépôt de carburant afin de refaire les pleins. Les soldats en charge de l'essence sont plutôt réticents à l'idée de ravitailler un char qui, manifestement, retraite. Le précieux liquide est en effet réservé aux unités de première ligne. Toutefois, Franzen réussit un magistral coup de bluff en revêtant la veste de Fehrmann ! Finalement, pliant devant le grade du présumé officier, les « pompistes » s'acquittent de leur tâche. Une fois rendu, l'engin est réparé, mais il n'a pas le loisir de rejoindre son groupement d'origine car, le 10 avril 1945, il est versé à la *Kampfgruppe* « Grossan » avec deux autres Tiger. Le 12 avril, les trois fauves procèdent à une contre-attaque vers la forêt d'Essel, alors tenue par les Britanniques. Après avoir traversé un pont enjambant la rivière Drebber, les trois *Panzer* tombent sur des blindés appartenant au *1st Troop*, *A Squadron*, *3rd Battalion*, *3 RTR* de la *11th Armored Division*. Arborant un taureau sur fond jaune, la formation britannique aligne, pour le plus grand malheur des *Panzerschützen*, des A34 Comet. Reprenant la base mécanique des Cromwell, ces tanks sont armés d'un puissant canon de 77 mm *ROQF Mk. II* dont les munitions sont largement capables de venir à bout de la cuirasse des *Panzer VI Ausf. E*. Les Allemands sortent pourtant vainqueurs de l'accrochage et ils revendiquent deux *Cruisers*, un *Half-Track* et un Scout-car. Leur « méfait » exécuté, ils doivent s'abriter derrière des arbres lorsque la nuit vient à tomber. Le lendemain matin, le combat reprend lorsque le « F01/F02 » tire un perforant sur les chars anglais. La riposte ne se fait pas attendre et un déluge de feu s'abat sur le mastodonte, qui file se mettre à couvert. Alors que le fauve rejoint la route pour trouver une position plus favorable, il passe devant le viseur du Comet du *Sergeant* Harding du *C Squadron* du *2nd Regiment* qui vient justement de manœuvrer afin de prendre de flanc le char germanique. À seulement 60 mètres, l'homme fait retentir son 77 mm et le projectile traverse la cuirasse latérale du Tiger, avant d'aller se loger dans son moteur. L'engin prend immédiatement feu, forçant son équipage à l'évacuer. Souffrant de brûlures légères, les Allemands arrivent à regagner à pied le camp de Fallingbostel. Pour sa part, le *Sergeant* Harding recevra une décoration pour son action. ■



COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS DE BATAILLS & BLINDÉS
ET ABONNEZ-VOUS AVEC LE BON DE COMMANDE CI-DESSOUS
OU SUR NOTRE SITE INTERNET : WWW.CARAKTERE.COM

BATAILLES & BLINDÉS

HISTOIRE DE LA GUERRE MECANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

Abonnements :	France	UE, Suisse, DOM-TOM	Autres	Quantité	TOTAL
Abonnemment d'un an à **Batailles & Blindés**, soit 6 numéros, à partir du n°66 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x _____ =	€
Abonnemment de deux ans à **Batailles & Blindés**, soit 12 numéros, à partir du n°66 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x _____ =	€
Hors-séries :	France	UE, Suisse, DOM-TOM	Autres	Quantité	TOTAL
HS n°2 : Opération Daguet (réf.74)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x _____ =	€
HS n°3 : L'épopée du 6e GRDI (réf.75)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x _____ =	€
HS n°6 : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°15 : Guderian (réf.185)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°16 : Tiger-Abteilungen ! Tome II (réf.276)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°17 : La bataille des Ardennes - T.1 (réf.277)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°18 : La bataille des Ardennes - T.2 (réf.278)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°20 : Les as de la *Panzerwaffe* à Koursk (réf.280)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°21 : *Panzerknacker* : combat antichar allemand (réf.281)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°22 : 1944 : duels dans le bocage (réf.282)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°23 : La révolution de la guerre mécanisée (réf.283)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°24 : La Cavalerie au combat (réf.284)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°25 : L'été des occasions manquées (réf.285)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°26 : *Afrika Korps* - Dictionnaire des unités de l'Axe (réf.286)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€

Anciens numéros (8 € pièce, toute destination) :

☐ **N°8** : Il faut sauver le soldat Lynch ! (ref.8)	☐ **N°47** : M4 Sherman (réf.247)
☐ **N°10** : Les « Chauds » en Normandie (ref.10)	☐ **N°48** : Küstrin, dernière bataille avant Berlin (réf.248)
☐ **N°11** : « Tiger Jack » contre le baron (ref.11)	☐ **N°49** : Pourquoi les *Tank Destroyers* ? (réf.249)
☐ **N°16** : Saga d'un "Wikinger" sur l'Ostfront (ref.16)	☐ **N°50** : Piégé à Stalingrad (réf.250)
☐ **N°17** : Destins croisés en Normandie (ref.17)	☐ **N°51** : 1945 - Carnage à Bautzen (réf.251)
☐ **N°22** : Leclerc : « se commander soi-même » (ref.22)	☐ **N°52** : Tempête rouge sur l'Europe (réf.252)
☐ **N°27** : Dans l'enfer de la Roer (ref.27)	☐ **N°53** : Baptême du feu de la « Hitlerjugend » (réf.253)
☐ **N°34** : Les chars du *Heyl Shirion* (réf.134)	☐ **N°54** : La bataille d'Aix-la-Chapelle (réf.254)
☐ **N°35** : *SS-Panzer-Division* « Wiking » (réf.140)	☐ **N°55** : Campagne d'Allemagne de la 5e DB (réf.255)
☐ **N°36** : Dans l'enfer du bocage (réf.145)	☐ **N°56** : Échec à la « Das Reich » (réf.256)
☐ **N°37** : Le *SS-Panzer-Korps* à Kharkov (réf.153)	☐ **N°57** : *Panzer-Division 45* (réf.257)
☐ **N°38** : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)	☐ **N°58** : Chasse aux Scud pour les forces spéciales (réf.258)
☐ **N°39** : *Panzerschreck* (réf.162)	☐ **N°59** : *Qui a tué wittman ?* (réf.259)
☐ **N°40** : *Skijäger* (réf.172)	☐ **N°60** : KOVEL, la « Wiking » au combat (réf.260)
☐ **N°41** : Wittmann à Koursk (réf.181)	☐ **N°61** : La motorisation de l'US army (réf.261)
☐ **N°42** : Nashorn au combat (réf.182)	☐ **N°62** : Les *Sturmtiger* au combat ! (réf.262)
☐ **N°43** : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)	☐ **N°63** : La *s.Pz.Jg-Abt. 521* sur la route de Stalingrad (réf.263)
☐ **N°44** : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)	☐ **N°64** : *Panzer-Grenadier* - 1939/1945 (réf.264)
☐ **N°45** : « Blitzkrieg » 1940 vs 1944 (réf.245)	☐ **N°65** : Les *Sturmgeschütz-Abteilungen* (réf.265)
☐ **N°46** : Les secrets tactiques de Rommel (réf.246)	☐ **N°66** : Combattre dans un Tigre (réf.266)

Nombre de numéros sélectionnés : _____ **x 8€ =** **€**

TOTAL : *abonnements + hors-séries + anciens numéros* **€**

Bon de commande à retourner à :

CARAKTÈRE
Service abonnements
Résidence Maunier
3 120 route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence
FRANCE

Commandez les anciens numéros de *Batailles & Blindés* et de nos autres publications, consultez les sommaires détaillés et vérifiez leur disponibilité sur notre site :

www.caraktere.com

Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours.
Merci de votre compréhension.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
Pays : .....
E-mail : .....

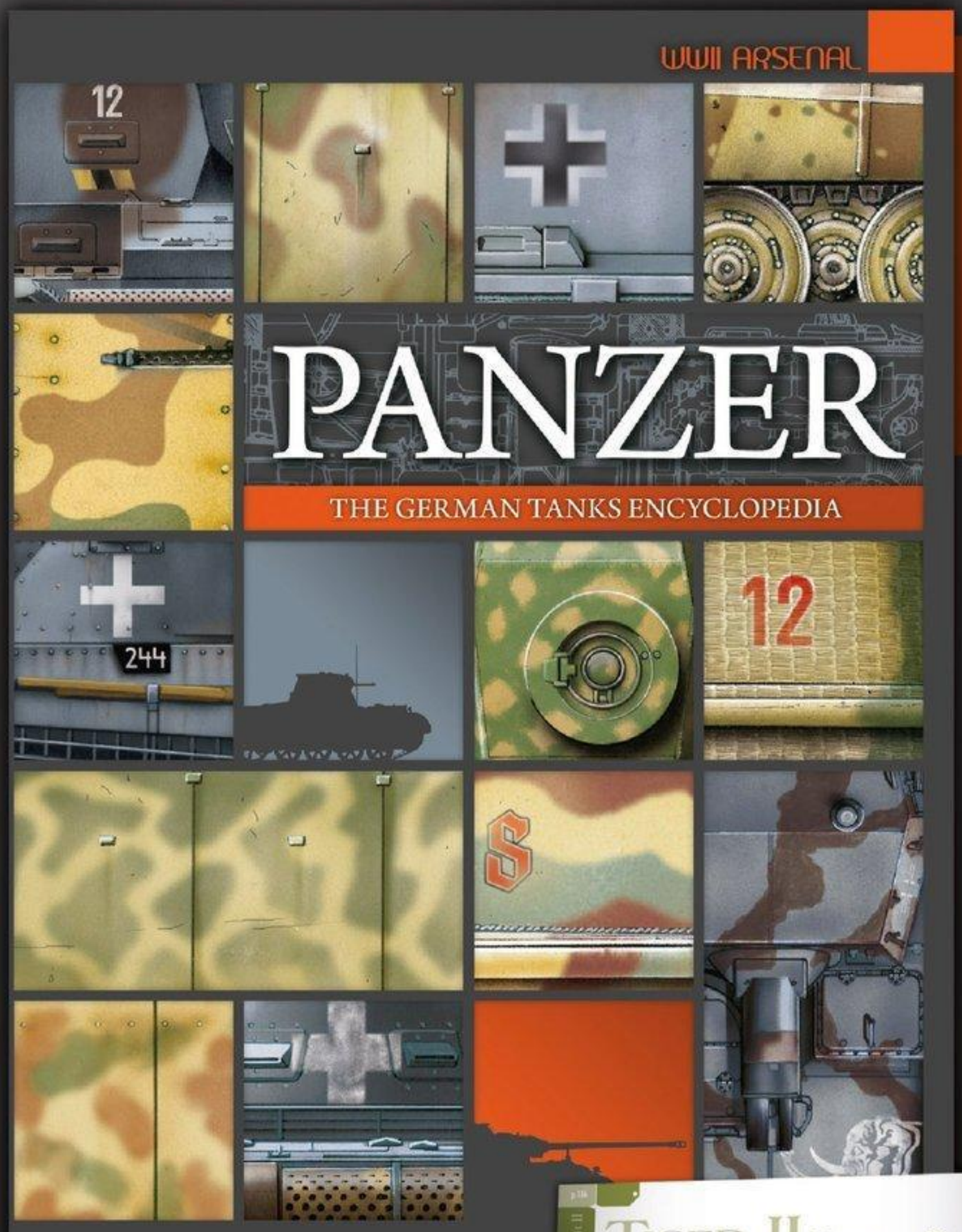
Règlement :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
☐ Virement Swift ☐ Mandat postal
☐ Carte Bancaire :
Numéro : .....
Date d'expiration : .....
Cryptogramme visuel : .....
(3 derniers chiffres au dos de la carte) :
Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

CARAKTÈRE PUBLISHING IS PLEASED TO ANNOUNCE THE LAUNCH OF ITS BRAND NEW BOOK COLLECTION IN ENGLISH, DEDICATED TO TANKS AND MECHANIZED WARFARE.

Les éditions Caraktère ont le plaisir d'annoncer le lancement de leur toute nouvelle collection d'ouvrages en anglais dédiés aux véhicules blindés et à la guerre mécanisée.



THE FIRST VOLUME, TO BE PUBLISHED IN MAY 2015, PROVIDES THROUGHOUT ITS 196 PAGES AN EXHAUSTIVE OVERVIEW OF THE GERMAN TANKS PRODUCTION DURING WORLD WAR II.

Le premier volume, à paraître en mai 2015, présente sur 196 pages un panorama complet de la production allemande de chars durant la Seconde Guerre mondiale.

EXTENSIVELY ILLUSTRATED WITH MORE THAN 200 UNPUBLISHED AND RARELY SEEN PHOTOGRAPHS, 4-VIEW COLOR DRAWINGS AND OVER 60 COLOR PLATES, THIS FIRST PART OF THE WW2 ARSENAL ENCYCLOPEDIA, PRESENTS YOU AN EXCEPTIONAL REVIEW OF GERMAN BATTLE TANKS FROM 1933 TO 1945.

Largement illustrée de plus de 200 photos inédites ou rarement publiées, de dessins 4 vues et plus de 60 profils couleur, cette première partie de l'encyclopédie Arsenal de la Seconde Guerre mondiale, vous présente un exceptionnel historique des chars de combat allemands de 1933 à 1945.

NOW ON PRE-ORDER AT WWW.CARAKTERE.COM OR FROM OUR SALES DEPARTMENT AT +33 (0)4 42 21 06 76 SALES@CARAKTERE.COM.

Actuellement en pré-commande sur www.caraktère.com ou auprès de notre service commercial au 04 42 21 06 76 sales@caraktere.com

SOON

WW2 ARSENAL ENCYCLOPEDIA PART 2
PANZERJÄGER & JAGDPANZER
(SUMMER 2015)

Prochainement Encyclopédie Arsenal de la Seconde Guerre mondiale partie 2. Panzerjäger & Jagdpanzer(été 2015)

caraktère publishing

BATAILLES & BLINDÉS

L'EFFONDREMENT DU REICH

Il y a soixante-dix ans, le *III. Reich* capitulait au terme du conflit le plus acharné et le plus sanglant de l'Histoire. Loin d'être la promenade de santé souvent décrite, la campagne d'Allemagne est jalonnée de batailles disputées aussi bien sur le front de l'Est que sur le front de l'Ouest : Alliés occidentaux et Soviétiques se heurtent, tout au long de leur avancée au cœur du Reich, à une *Wehrmacht* faisant flèche de tout bois et combattant avec l'énergie du désespoir. Dernières contre-attaques de *Panzer-Divisionen* réduites à peau de chagrin mais mettant en œuvre parfois des blindés ultramodernes, *SS* et Jeunesses hitlériennes fanatiques armés de *Panzerfäuste*, *Festungen* isolées servant de points de fixation, « armes miracles » : l'Armée rouge, l'*US Army* et leurs alliés n'ont pas la partie facile durant ces six mois de combats. Christophe Dutrône revient sur l'ultime page de la Seconde Guerre mondiale à travers ce hors-série

Batailles & Blindés Hors-série n°27
France, Belgique : 14,90 €
Espagne - Italie - Port. Cont. - Lux. : 15,50 €
Suisse : 25 CHF - Canada : 25$C

M 02031 - 27H - F: 14,90 € - RD